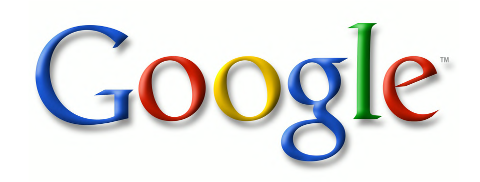
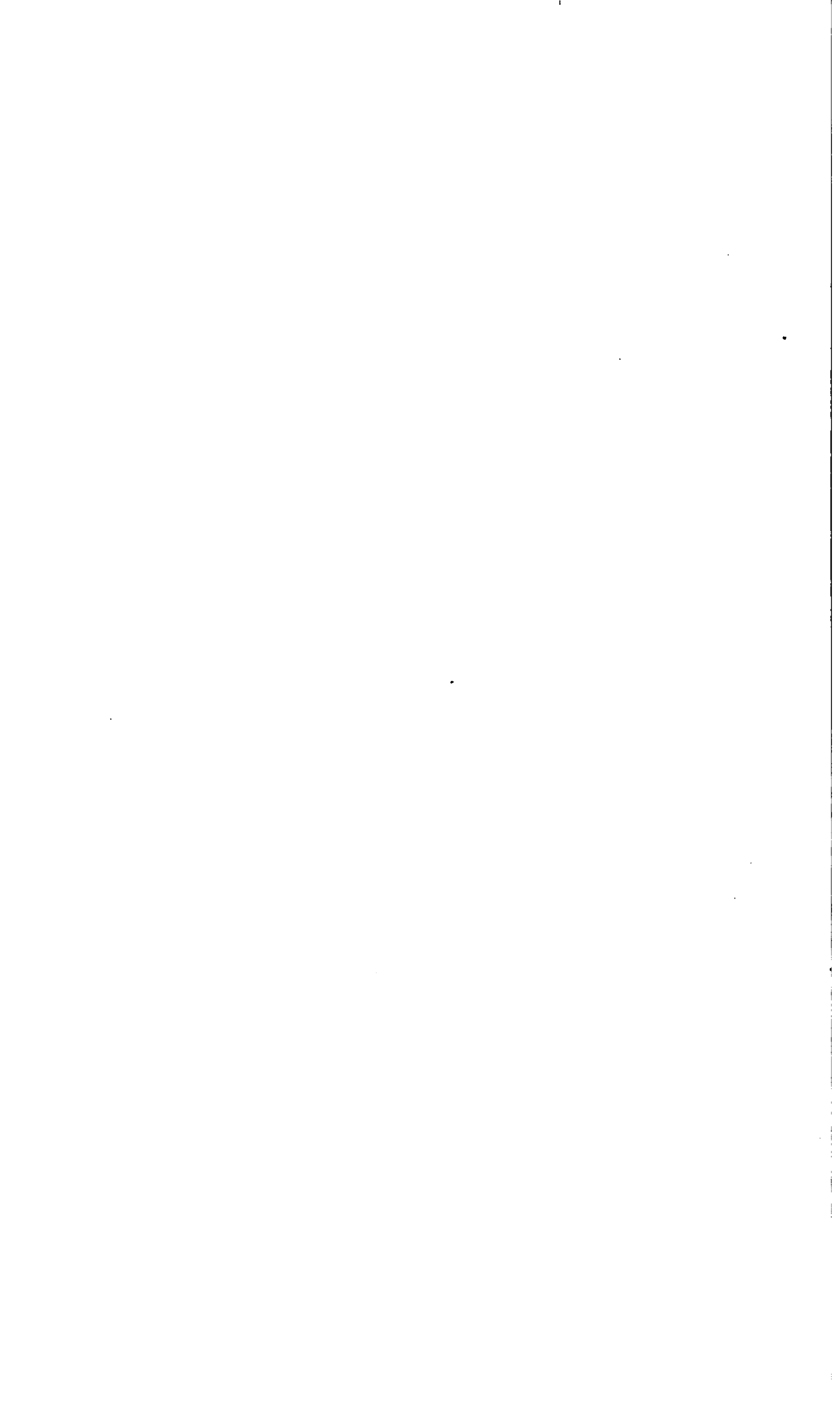



WIDENER LIBRARY
HX K3I1 6




VE RI
TAS



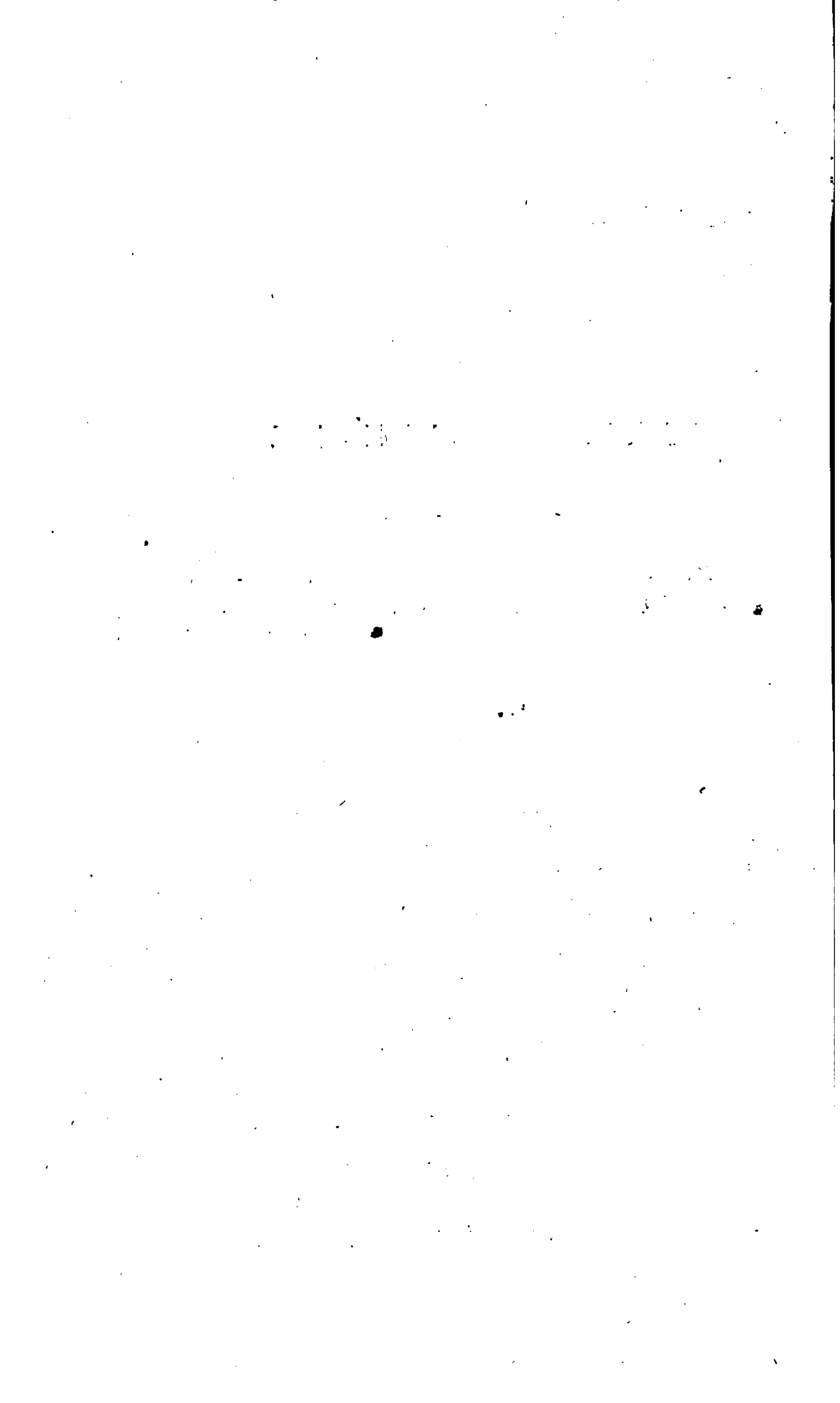


CORRESPONDANCE INÉDITE

DE L'ABBÉ

FERDINAND GALIANI.

II.



CORRESPONDANCE INÉDITE

DE L'ABBÉ

FERDINAND GALIANI,

CONSEILLER DU ROI,

PENDANT LES ANNÉES 1765 A 1783,

AVEC Mme D'ÉPINAY, LE BARON D'HOLBACH, LE BARON DE GRIMM, DIDEROT, ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE CE TEMPS;

Augmentée de plusieurs lettres à Monseigneur SANSEVERINO, archevêque de Palerme, à M. le marquis DE CARRACCIOLI, ambassadeur de Naples près la cour de France, à VOLTAIRE, D'ALEMBERT, RAYNAL, MARMONTEL, THOMAS, LE BATTEUX, Mme DU BOCAGE;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'ABBÉ GALIANI,

PAR B. MERCIER DE SAINT-LÉGER,

BIBLIOTHÉCAIRE DE SAINTE-GENEVIÈVE,

A laquelle il a été ajouté diverses particularités inédites concernant la vie privée, les bons mots, le caractère original de l'auteur.

PAR M. C*** DE St-M*****,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

Antoine Serieys.

« Fù la vita di Galiani, sempre travagliosa, il quale seppe « avvalersi delle sue circostanze di letterato, di politico, « di ministro. »

L. DIODATI, *Vita di Galiani.*

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue des Petits-Augustins (ancien hôtel de Persan), n° 5.

1818.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE L'ABBÉ GALIANI

AVEC Mme D'ÉPINAY, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 17.)

Naples, 2 janvier 1773.

Ma belle dame,

Le courrier de France de cette semaine n'est point arrivé ; mais je vous dois une réponse au n° 17 ; car, pour le n° 16, je l'attends avec M. de Pignatelli. La semaine passée, j'avais trop de chagrins et d'ennuis pour vous écrire ; cette semaine, j'en ai tout autant, à cela près que j'ai recouvré mon chat, qui s'était égaré en courant les chattes des rues. Le reste de mes chagrins est à peu près de la même force, et l'ensemble en est horrible. Ah ! la vilaine chose que le néant ! On s'est tant tourmenté pour savoir ce que c'était que le diable, l'enfer, etc. : c'est le néant, le contraire du tout,

c'est-à-dire de Dieu. Ceux qui n'ont pas savouré le néant ne m'entendront pas. Je m'entends bien, moi. Qu'on voie Paris et Naples, on verra une légère esquisse du tout et du néant; et qu'on vienne après me dire que non !

Vous m'avez envoyé un arrêt du conseil sur les blés. Si cela renouvelait la querelle, le débit de mon livre, une nouvelle édition, avec un dialogue en forme d'Apocalypse que j'y ajouterais, cela m'intéresserait beaucoup; mais j'ai grand'peur d'avoir tué trop tôt les économistes. Je devais m'en amuser long-temps auparavant, comme les chats font des souris, et enfin les croquer. A quoi en sont-ils? Vous ne m'en avez jamais rien dit depuis. Y a-t-il un éphéméride encore? Au reste, ma belle dame, voilà mon plan d'Apocalypse. Le roi joue son jeu, les parlemens jouent leur jeu; tous les deux ont raison; la monarchie tient essentiellement à l'inégalité des conditions; l'inégalité des conditions au bas prix des denrées; les bas prix aux contraintes. La liberté entière amène la cherté des vivres et la richesse des paysans. Le paysan riche ne tire plus à la milice, ne supporte plus la taille arbitraire, les saisies des contrebandes, etc. Il a la force de ne plus se laisser fouler, soit en se révoltant, soit en plaidant en justice; et il a assez d'argent pour gagner des procès. Il amène donc la forme républicaine, et enfin l'égalité des conditions, qui nous a coûté six mille ans à détruire.

Mais laquelle des deux formes aimez-vous mieux? me demandera-t-on. J'aime la monarchie, parce

que je me sens bien plus proche du gouvernement que de la charrue. J'ai quinze mille livres de revenu, que je perdrais en enrichissant des paysans. Que chacun en fasse comme moi, et parle selon ses intérêts, on ne disputera plus dans ce monde. Le galimatias et le tintamare viennent de ce que tout le monde se mêle de plaider la cause des autres, et jamais la sienne. L'abbé Morellet plaide contre les prêtres, Helvétius contre les financiers, Baudot contre les fainéans, et tous pour le plus grand bien du prochain. Peste soit du prochain! Il n'y a pas de prochain. Dites ce qu'il vous faut, ou taisez-vous. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 18.)

Naples, 9 janvier 1773.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 21 décembre ne vaut pas grand'chose; la mienne ne vaudra rien. Vous êtes malade; je suis dans le comble de l'affliction. Je viens de perdre mon ami Sersale, qui est mort ce matin. Je l'avais fait venir exprès pour être mon *ressouveneur* de Paris. Je comptais passer des jours heureux avec lui; un peu de goutte et beaucoup d'exécrables médecins me l'ont enlevé. On l'a tué. Il faut donc que je sois malheureux tout à fait à Naples, que tout me porte guignon, que rien ne me soulage, que rien ne me rappelle mon Paris. Ne faites pas venir Grimm ici; s'il me faisait plaisir,

il en arriverait malheur. La baronne voudrait que je ne sois pas triste; le moyen de ne pas l'être? M. de Lavaupalière est arrivé; il ne me vaut pas Sersale que j'ai perdu. Je ne suis bon à rêver d'autre chose. Au moins portez-vous bien, et tenez-moi lieu de tout ce que je perds; vivez plus que moi, voilà tout ce que je vous demande. Quand je serai mort, mourez à votre aise et sans vous presser; je n'en saurai rien. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 19.)

Naples, 16 janvier 1773.

MA BELLE DAME,

Votre santé me chagrine plus qu'elle ne m'inquiète; vous êtes dans un âge critique, vous souffrez depuis long-temps, vous n'en êtes pas morte: *ergò*, vous n'en mourrez pas; *ergò*, vous parviendrez à l'extrême vieillesse des gens qui pensent, qui est de dix ans plus courte que celle des gens qui végètent.

Parlons donc de choses gaies. Nous avons ici depuis huit jours une troupe de comédiens français, évènement bien singulier et bien neuf pour des Napolitains. Ils ont été très-applaudis, et du fond du cœur. Autre évènement bien étrange et bien incroyable: ils ont débuté par la pièce du *Père de famille*, parce que c'est de toutes les pièces du théâtre français, celle dont le succès est le plus grand et le plus assuré dans toutes les villes d'Ita-

lie et d'Allemagne, évènement bien naturel, et qui ne paraîtra étrange qu'à Fréron et à Paris. Dites ceci à Diderot. Dites-lui que mes Napolitains sont convaincus que sa pièce est la meilleure de tout le théâtre français, et par conséquent la meilleure production dramatique de l'esprit humain, jusqu'à cette heure. Ils trouvent pourtant que le père a un peu trop de faible pour ses enfans. Les pères italiens sont infiniment plus durs que les français, et peut-être que M. Dorbesson est aussi un peu faible pour un Français. Vous ne devinerez pas quelle est la raison sourde du plaisir inexprimable des Italiens dans cette pièce; c'est le rôle du commandeur. Ce personnage a un caractère peu commun en France, et très-fréquent en Italie, où il a même mérité d'avoir un nom qui manque à la langue française; c'est précisément le rôle d'un *seccatore* (1). Vous voyez qu'un seccatore n'est pas tout à fait un ennuyeux, ni un méchant homme, ni un imbécille. C'est un homme qui a un système différent, un bon sens à sa guise, révoltant pour les autres; c'est un homme mal à propos, gauche, dur, déplacé. Ainsi, pour corriger la pauvreté de votre langue, lorsque vous rencontrerez un seccatore (il y en a), appelez-le *un commandeur*, et cela ira à merveille.

La tragédie qu'ils ont voulu donner ensuite était *Mahomet*, tragédie de Voltaire. La police les en a empêchés. Il en arriva de même à Paris. Pour se

---

(1) Ce mot, tiré du latin, répond au mot français *tranchant*.

venger, les comédiens ont donné *Zaïre*, qui a très-bien réussi, à cela près que les Napolitains l'ont trouvée trop dévote et trop ressemblante, dans des endroits, à une mission. Vous ne sauriez imaginer la justesse de goût et de critique qu'un peuple qui entend très-mal le français, et qui a encore des comédies barbares, a fait paraître dans cette occasion.

Le comte de Wilsek est ici; il me charge de saluer Grimm et Diderot; il a été étonné qui Grimm ne veuille pas suivre mon avis sur le voyage d'Italie. Je vous parle franchement. Je suis bien empressé de le voir; cependant je suis content de différer le plaisir de six mois, et qu'il ne fasse pas la folie de mener son prince et lui-même en Italie cet automne prochain. Il vaut mieux qu'il y vienne le printemps de l'année prochaine. Portez-vous bien, et aimez-moi. Je vous donnerai régulièrement des nouvelles des comédiens. J'ai écrit en effet à Carraccioli une lettre d'ambitieux. S'il prend cela pour une résolution de me fixer à Naples, il a bien tort. Un homme qui a enfilé une ruelle fort étroite, où il ne peut ni reculer ni tourner, n'a d'autre parti à prendre que de galoper jusqu'au bout, pour ensuite tourner au large. C'est là ma position. Je voudrais galoper, parvenir, tourner et me retirer à Paris, y mourir à mon aise. Si vous connaissez des moyens de me faire tourner au milieu de la ruelle, je ne m'y refuserai pas. Adieu.

A la même.

(Réponse à une lettre sans n°.)

Naples, 23 janvier 1773.

MA BELLE DAME,

Les comédiens français ont donné pour troisième représentation, le *Bourru bienfaisant*. Elle a eu un médiocre succès, qui n'a été dû qu'à l'excellence du jeu d'Aufrêne, acteur incomparable; pour petite pièce, les *Folies amoureuses*, médiocrement goûtée. Pour quatrième représentation, *Eugénie*, qui a réussi beaucoup. Cependant, on a trouvé que l'assassinat, l'arrivée de sir Charles, le temps qu'il reste dans la petite maison sans reconnaître sa famille, enfin tous les évènemens du quatrième et cinquième acte sont brusqués, précipités et pas assez développés. Pour petite pièce, le *Temps passé*, qui a été infiniment goûtée. A la cinquième représentation, ils ont donné *L'honnête criminel*, qui est tombé. Ils ont trouvé la pièce mal versifiée, faiblement dialoguée, sans situations heureuses et avec des héroisme déplacés. Pour petite pièce, l'*Amant auteur et valet*, qui a été trouvée un chef-d'œuvre du vrai comique; c'est de toutes les petites pièces, celle qui a eu le plus de succès. Ayez la confiance en moi, ma belle dame, de croire que ce n'est point là mon jugement; c'est celui de plusieurs dames et seigneurs napolitains qui n'entendent que très-médiocrement le français, mais qui ont du goût et du bon sens naturel. Vous pourrez juger de-là du dégré de leur discernement. Les

comédiens français ont joué une seule fois à la cour devant le roi. Ils y ont débuté aussi par le *Père de famille*. C'est à présent pour eux une chose décidée. Le roi a applaudi infiniment à cette pièce; il en a goûté toutes les beautés, et il avait mis l'ambassadeur de France à son côté, pour lui en marquer son avis Le succès de cette pièce a été cause qu'il a souhaité de les avoir encore trois ou quatre fois à la cour. Mais ce qui vous paraîtra bien comique et tout à fait incroyable, quoique rien ne soit si vrai, c'est qu'avant de les entendre, le roi avait annoncé que ces Français ne lui plairaient pas, mais l'ennuieraient; car il aimait à rire et non à pleurer : il en est arrivé que, lorsqu'on jouait la pièce, tous les courtisans bâillaient, s'ennuiaient, prenaient du tabac, faisaient quelque bruit pendant que leur roi fondait en larmes.

Vous voyez, ma belle dame, que, de ma profession, je suis gazetier. Je vous aurais toujours écrit des nouvelles, s'il y en avait ici qui pussent vous intéresser. Voilà la première occasion où je crois que ma gazette puisse vous faire plaisir.

Je n'ai pas de lettre de vous cette semaine. Vous m'avez mandé que vous étiez malade pour que je n'en sois point en peine; et voilà précisément ce qui m'inquiète le plus. Employez, de grâce, votre prieur J. C. à me mander, toutes les semaines que vous n'écrirez pas, ceci : « Madame est à l'ordinaire, quoiqu'elle ne vous écrive pas. » En attendant, aimez-moi, embrassez, de la part de tous les Napolitains, Diderot, et portez-vous bien. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 21.)

Naples, 13 février 1773.

MA BELLE DAME,

J'interromps la gazette de nos spectacles français, pour répondre à votre triste et lamentable lettre du 22 janvier, qui m'a jeté dans la désolation. J'étais si sûr de pouvoir disposer de l'argent de Merlin dans le mois prochain ! Si vous saviez la bonne œuvre que je dois faire à Paris ! Devineriez-vous que c'est à une Mme Calas, veuve d'un fils de l'infortuné Calas, que je dois payer cet argent ? En vérité, le cœur me saigne de ne pouvoir pas le faire. Mais si vous voulez, je compte que vous réussirez. Parlez à M. de Sartine de ma part. Je lui ferai écrire par le baron de Breteuil ; je lui écrirai aussi. Si M. de Sartine parle à Merlin, celui-ci pourra-t-il lui refuser ? On a des sauf-conduits contre les menaces ; on n'en a pas contre les prières. Un lieutenant de police peut tant faire de bien et de mal à un libraire ! Il s'agit d'une bagatelle pour solde. J'ai attendu trois ans. Enfin, ce n'est assurément pas mon ouvrage qui a ruiné le libraire. Faut-il qu'un bon auteur paye le dommage d'un économiste ennuyeux de grand chemin, désolateur des libraires ? Si M. de Sartine veut en dire un mot à Merlin, et l'assurer que j'aurais grand plaisir d'être soldé, je le serai sans faute. Je vois que Merlin continue son commerce, et qu'il peut

homme qui fait tout plein de bonnes œuvres dans sa vie, et meurt comme un saint. Respectueux pour son père, daignant aimer Alzire, il accorde autant de pardons aux prisonniers qu'on lui en demande, et de bonne grâce; d'ailleurs, brave, courageux, et digne de son père. Zamore, qu'on devrait aimer, est un forcené, assassin; mais, d'ailleurs, il disserte fort bien sur le mépris des richesses, et sur les intérêts de l'Europe mal entendus. Montèze n'est ni Américain, ni Espagnol, ni sauvage, ni chrétien, on ne sait ce que c'est, si c'est un imbécille. Alvarez, faible et pleureur, n'a rien ni du courage ni de la fierté Castillanne, fond de caractère qu'il aurait fallu lui conserver. Après l'assassinat de son fils, il est dégoûtant. C'est un égoïsme impordonnable de voir en Zamore plus le sauveur de sa vie que l'assassin de son fils. Il valaît bien mieux pardonner à son assassin, qui aurait sauvé la vie à son fils. Pour Alzire, on ne saurait lui contester d'être une des meilleures théologiennes de son siècle; elle disserte sur la religion, le suicide, le sacrement du mariage, mieux que Sanchez et saint Thomas; mais son rôle est si hors de nature et de vraisemblance dans une Indienne de seize ans, qu'il est impossible de le jouer hors de Paris, où l'idée de la nature est souvent effacée tout à fait dans le sexe féminin. Ceci est mon sentiment, et pas celui de mes compatriotes, qui n'en savent pas si long que moi là-dessus.

Pour petite pièce, *Zénéide*, qui fut sifflée. A la huitième représentation, le *Misanthrope*, qui eut

beaucoup d'applaudissemens, quoique tout le monde n'y trouvait rien de nouveau, parce que Molière a tant été pillé, volé, imité par nos comédiens italiens, qu'il en est devenu usé à nos oreilles. Pour petite pièce, l'*Épreuve*, de Marivaux; succès médiocre. A la neuvième représentation, le *Dépit amoureux*, de Molière, qui plut beaucoup; ensuite la *Partie de chasse d'Henri IV*. Cette pièce a eu un très-grand succès; mais les deux derniers actes étant la même chose tout à fait que le *Roi et le fermier*, je trouve, moi, Sedaine bien supérieur à Collet. De grâce, des deux pièces, faites-en faire un distillé, et ce sera un des morceaux les plus jolis qu'ait le théâtre français.

Ce soir, pour dixième représentation, on a donné *Adélaïde du Guesclin*, dont le succès a surpassé même celui de *Zaïre*, et je doute qu'ils en puissent donner aucune qui l'égale. Il faut avouer qu'elle a été jouée supérieurement, et, sans contredit, mieux que vous n'avez pu la voir jouer à Paris. Il y a dans la troupe un M. Busset, à mon gré, supérieur à Lekain. Aufresne jouait le rôle du sire de Coucy; et nous avons une actrice de seize ans, appelée Mlle Teissier, qui est tout à fait intéressante. Cependant, cette pièce est belle et très-belle par elle-même. J'en ai été ravi, enchanté, enthousiasmé, et je parierais qu'elle sera une des pièces de Voltaire qui se soutiendra le plus au theâtre. Pour petite pièce on a donné *l'Oracle*, qui a été sifflé, comme *Zénéide*, ni plus ni moins, et toutes les pièces sentimentales le seront de

même. J'en suis fâché pour M. de Sainte-Foix. Mais c'est que le bon goût français peut passer aux autres nations; le bon ton n'y passera jamais; c'est une maladie tout à fait parisienne, comme la plisse aux Polonais.

Cependant, pour un philosophe, cet évènement d'une troupe de comédiens français à Naples, offre des réflexions bien singulières et bien profondes. Ils ont eu un succès qui m'a étonné. Jamais je n'ai vu moins de contradicteurs et de railleurs sur aucune chose comme sur ce nouveau spectacle. Il n'y a qu'un parti et une voix. Si vous voyiez notre théâtre, il vous offrirait un spectacle très-risible; vous verriez une école d'enfans. Tout le monde a son livre devant les yeux, tête baissée, sans détourner jamais les yeux pour voir la scène; ils paraissent contens d'apprendre à lire le français. Cet évènement a plus fait en politique que tous les pactes de famille en morale; il faut le regarder comme une mission que le père-général Voltaire ait envoyé des gens de son ordre pour convertir une nation et y planter l'étendard de sa croyance. Les vers de Voltaire amèneront à la prose, et c'est où il les attend. Je répondrai à votre lettre un autre soir.

A la même.

GAZETTE DES SPECTACLES.

Naples, 27 février 1773.

À LA onzième représentation on donna le *Glorieux.* Je ne pus pas y aller ce soir, mais je sais que la pièce eut un succès très-médiocre. En général, les pièces qui ne sont que bien écrites, ont eu peu de succès à Naples; il n'y a eu que celles qui sont bien et vivement dialoguées, et encore plus celles qui sont bien conduites dans l'intrigue qui aient eu un grand effet. Pour petite pièce, on donna ce *Pygmalion* avec sa statue, moitié prose, moitié musique, monstre du génie de Rousseau. Cette nouveauté partagea les avis. Il y en eut qui furent extrêmement frappés de la statue, parce que c'est, en vérité, une Mlle Teissier qui, sans être belle, est fort intéressante par sa figure; le reste s'ennuya. Douzième représentation : l'*Enfant prodigue;* elle tomba à plat. Ah! la mauvaise pièce, à mon avis! Les trois premiers actes, beaux, amènent à des dénoûmens si forcés, si bas, si invraisemblables, hors de nature, et tout à fait ignobles par-dessus le marché! Pour petite pièce, la *Jeune indienne,* pièce encore plus détestable; c'est de l'esprit, du sublime d'esprit corrosif. C'est une pièce économistique qui suppose un monde idéal, le pays de l'évidence, où les hommes sont vertueux et plats. On appelle cela une pièce bien écrite. Dieu me préserve donc d'être obligé de lire des choses aussi bien écrites!

Treizième représentation : *Nanine ;* elle vengea l'*Enfant prodigue*, et répara l'honneur de Voltaire. La chambrée n'était pas belle ce soir-là. Une noce d'un grand seigneur arrivée mal à propos, détourna bien du monde. Cependant elle fut applaudie à tout rompre. Mais le public ne laissa pas de s'apercevoir, autant dans cette pièce que dans l'*Enfant prodigue*, que Volaire est trop poëte pour pouvoir être bon auteur comique. Sa verve, son génie l'emportent, et élèvent son style toujours trop haut, malgré qu'il ait envie de ramper. Peut-être son discours ressemblera à son style, mais son discours (on le sait) ne ressemble à celui de personne. Pour petite pièce, on donna *Dupuis* et *Desronais ;* cette pièce charmante fut jouée à ravir et fort applaudie, mais malheureusement l'attention fut troublée par le grand bruit que faisaient ceux qui étaient obligés de la quitter (quoique à regret) pour aller à cette maudite noce.

Quatorzième représentation : *Le Philosophe marié*. C'est de toutes les pièces comiques, la seule qui ait égalé le succès du *Père de famille*. Aufresne joua ce rôle d'une façon inconcevable ; vous n'avez rien vu d'approchant à Paris. Il parvient à rendre non seulement vraisemblable, mais vraie tout à fait, cette mauvaise honte sur le mariage qu'on suppose dans le philosophe, et qui est absolument hors de nature. Pour petite pièce, les *Trois frères rivaux*, petite pièce assez froide ; grâce à Dieu, elle n'eut aucun succès.

Quinzième représentation : *Mithridate*. Cette

pièce n'eut pas tout le succès que j'en attendais, quoique Aufresne jouât ce rôle admirablement; mais nos actrices n'étaient pas supérieures, et l'acteur du rôle de Xipharès était faible. Au fond, on ne dépayse pas les chefs-d'œuvre d'une langue; on peut dépayser les chefs-d'œuvre du génie. Le génie est universel, le style est local. Pour petite pièce, on donna le *Marchand d'esclaves à Smyrne*. Succès complet. C'est une charmante bagatelle, tout à fait gaie, et d'un bon ton de gaîté.

Seizième représentation : l'*Ecossaise*. Cette pièce fut bien faiblement jouée. Le rôle charmant de Fréeport fut manqué. Le public napolitain n'entendit rien à celui de M. Wasp, parce qu'on n'a pas le bonheur de connaître M. Freron. On ne s'intéressa qu'aux deux derniers actes. D'ailleurs, cette pièce a un si grand besoin de changement de scène, que si l'on ne place quelques scènes dans la salle du café, et d'autres dans les chambres retirées de Cécile, elle devient d'une invraisemblance monstrueuse et dégoûtante, parce que tout tient à cela. Pour petite pièce, on donna le *Français à Londres*, qui fut très-applaudie, et qui le mérite à tous égards. C'est, à mon avis, un ouvrage d'un goût fini, un vrai modèle de l'école de correction publique, qu'on peut employer dans le théâtre, sans dépasser les bornes étroites de la triste pesanteur, ou de la procacité insultante.

Dix-septième représentation : le *Méchant*, pièce qu'on n'entendit point du tout, parce qu'elle n'est que parlée. Rien ne s'y fait. Pour petite pièce, l'*E*-

preuve réciproque, qui ne fit pas beaucoup rire. Ainsi, au fond, ce fut une aussi mauvaise soirée que celle du 12, mais plus nombreuse.

Dix-huitième représentation : les *Deux amis*. Charmante pièce, superbe pièce pour quiconque entend le commerce, son langage et les mœurs des Français. A moi, elle me fit un plaisir infini ; mais le public, en général, souffrait de ne pas pouvoir entendre ce que c'est qu'un fermier-général dans sa tournée, et qu'est-ce que signifiait *le bon*, *les ordres*, *les intérêts*, *les affaires de la compagnie ;* cependant elle eut beaucoup de succès, et sur-tout le rôle très-petit, mais charmant, d'un domestique nigaud; c'est le seul bon qui ait jamais été fait dans toutes les pièces que j'ai vues et lues. Petite pièce, la *Pupille :* elle plut à nos dames, qui commencent à entendre finesse aux déclarations controuvées.

A la même.

(Réponse au n° 23.)

Naples, 27 février 1773,

MADAME,

Le prince Pignatelli est arrivé, et m'a remis le n°. que vous lui aviez donné. J'avais cru jusqu'à cette heure qu'une femme ne pouvait donner l'extrême marque de tendresse et d'amitié à un homme qu'à bout portant; mais vous avez trouvé le moyen de la donner à deux cents lieues. C'est une découverte incroyable. J'y ai trouvé pourtant cette dif-

férence, qu'au lieu d'être gaie et réjouissante, elle m'a chagriné, m'a affecté vivement. Je ne crains rien pourtant de tout ce que vous craignez, mais je crains ce que ni vous ni moi ne savons pas, c'est-à-dire tous les évènemens imprévus de la vie. Il y en a mille. Il paraît que le sort se plaît à les créer, à les faire sortir de dessous terre, et on jurerait que le bon Dieu n'a d'autre amusement que ceci, fort incommodé, à la vérité, et très-mal à propos, mais c'est son goût, son plaisir; qu'y faire? C'est un enfant gâté qui touche à tout, et casse bien souvent tout ce qu'il touche. Or, un peu de préparation contre ce malheur, cet enfant indocile qui est dans la maison de ce bas monde, et qu'on appelle *le sort*, ne serait pas mauvaise. Mais si vous n'avez pas la force de l'avoir, passez-vous-en; car c'est bien fou de se tourmenter d'avance pour s'accoutumer à ne pas souffrir des tourmens; c'est le secret de Jean Nivelle, qui se cachait dans l'eau crainte de la pluie.

Le prince Pignatelli me parle de vous, mais moins que ne m'en aurait parlé son frère Mora. Voilà un des principaux articles par lequel il doit céder à son frère dans ma tête et mon cœur; en revanche, j'ai ici M. de Saussure avec sa femme, sa fille, et un ami à lui, qui me parlent souvent de vous.

J'ai eu un plaisir infini du triomphe de M. de Sartine à la foire Saint-Germain. J'ai lu votre lettre à M. de Breteuil, qui ignorait l'aventure, et en a été enchanté; mais M. de Sartine serait encore

plus admirable, supérieur à lui-même, s'il me faisait solder par Merlin; s'il le veut, il le peut. Qui oserait le refuser? Merlin serait lapidé, si on laissait transpirer dans le public son refus fait à l'homme, oui, l'homme par excellence. Adieu; aimez-moi.

A la même.

(Réponse au n° 24.)

Naples, 13 mars 1773.

MA BELLE DAME,

Point de lettres de vous cette semaine. Cela me fâche et m'inquiète un petit peu. Je n'ai pas le temps de vous continuer la gazette des spectacles, mais, n'en doutez pas, je l'acheverai. Je vous écris seulement pour vous dire qu'ayant l'occasion des valets de chambre de feu M. Desersale, qui partent aujourd'hui d'ici, et qui dans quarante jours seront rendus à Paris, je vous envoie deux morceaux de musique. Vous m'aviez demandé des airs de notre grand Opéra faits dans l'année. Nous avons eu des pièces si détestables, qu'il n'y avait, à mon avis, rien à vous envoyer. En revanche, nous avons eu tous les opéras bouffons excellens, c'est-à-dire deux de Piccini et deux de Paesiello. Ceux de ce second ont été même supérieurs à l'autre, qui commence à vieillir. Il n'y avait pas moyen de vous envoyer rien de Paesiello, car c'est trop napolitain; je vous envoie donc un air de Piccini, qui aurait pu autant être placé dans un opéra sérieux

que dans un bouffon. C'est, à mon avis, un des plus agréables morceaux de musique que j'aie jamais entendus de ma vie; mais il faut l'entendre avec tous les instrumens, comme l'auteur l'a composé, sans en laisser aucun. Régalez-vous de ce plaisir, et, si vous le pouvez, régalez-en le public au concert spirituel. Je vous envoie ensuite un autre air du même opéra de Piccini; et, ce qui vous étonnera, c'est un air en paroles françaises, un peu estropiées à la vérité. L'intrigue porte que Scapin, pour tromper un vieux jaloux, s'introduit dans la maison, comme un seigneur étranger qui voyage pour sa santé. Il paye fort cher le logement, mais il dit qu'il ne saurait souffrir la vue d'une femme, encore moins l'odeur, sans se trouver mal. En présence du jaloux, sa maîtresse arrive, et il fait semblant de s'évanouir, puis il se relève, crie au meurtre, à l'assassinat, et menace le vieux jaloux qui se sauve, et il a le temps d'arranger sa fuite avec sa maîtresse. Cet air est très-beau aussi, mais il faut l'action qui l'accompagne.

A la même.

(Réponse au n° 25.)

Naples, 27 mars 1773.

MA BELLE DAME,

L'ancien ambassadeur de Venise m'a fait parvenir votre n° 12, que vous lui avez remis pour m'épargner les frais de la poste. J'ai lu avec un très-grand plaisir le dithyrambe des *Eleuteromanes*. Mais

une autrefois, je vous en dirai mon avis; je n'ai pas le temps à présent de vous écrire une longue lettre. J'ai sur mes bras et sur mon sein le prince Pignatelli et le général Scowaloff, qui me prennent tout mon temps, et je ne suis pas fâché de le consacrer à deux personnes qui vous connaissent, qui vous aiment, et avec lesquelles je cause souvent de vous.

Tout ce que vous me mandez de Merlin me désole. Il me paraît impossible que M. de Sartine ne puisse pas obtenir ce plaisir d'un libraire. De grâce, parlez-lui-en encore pour me faire plaisir, et mandez-moi ce que cet homme incomparable vous aura répondu pour être mandé au meilleur de ses amis, au plus grand de ses admirateurs.

Je ne sais pas si je vous ai mandé que les anciens domestiques de M. Desersale, qui se sont chargés de deux airs pour vous, iront loger dans la rue Gaillon, assez près de vous. Cependant ils m'ont promis qu'ils vous les porteraient eux-mêmes.

La dame Calas dont je vous ai parlé, est la femme du fils catholique de cet infortuné célèbre qui n'a pas paru dans le procès, et qui était alors à Calais, si je ne me trompe, et qui n'eût aucune part à l'infortune, que celle d'en acquérir de la célébrité.

Vous saurez que nous avons ici M. et Mme de Saussure, dont je m'occupe aussi, parce qu'ils me parlent de vous (1).

---

(1) Galiani répète ici ce qu'il a déjà écrit un mois aupa-

J'ai vu dernièrement des expériences électriques qui m'ont fait rêver, et il m'a passé une idée par la tête sur laquelle je voudrais que vous consultiez Diderot et le baron de ma part. L'électricité est, à mon avis, l'inflammation qu'on cause par le frottement d'une matière qui est dans l'air, tout comme avec le frottement on allume du bois, etc.; or, cette matière électrique des physiciens ne serait-elle pas la même chose que l'acide vitriolique répandu dans tout l'atmosphère, et même dans toute la nature, selon les chimistes? . . . . . .

Je voudrais savoir de M. Grimm, ce qu'on lui a mandé de Russie, au sujet de mon inscription sous la statue de Pierre-le-Grand. J'ai la plus vive impatience d'en apprendre quelque chose.

Nous avons eu un spectacle français d'un autre genre ici. Un carme déchaussé, appelé le *père Césaire*, compagnon du père *Elisée*, arrivé depuis peu, a prononcé hier, dans l'église de son ordre, un sermon français, à la réquisition de l'ambassadeur de France. L'auditoire était nombreux. Tout le monde en a été ennuyé, et personne n'a osé le dire; tant la mode de se plaire à la langue française a gagné sur toutes les classes des personnes! Son discours était, au vrai, fort beau, mais il le prononçait fort mal. Le plus comique était que l'auditoire était composé moitié d'hérétiques, moitié

---

ravant; ce qui prouve qu'il ne se souvenait point de ce qu'il écrivait, comme il en convient dans sa lettre du 16 juillet 1774.

de catholiques, car même les consuls d'Angleterre, de Suède et de Danemarck, et des personnes qui sont obligées par leur caractère d'avouer leur protestantisme, y étaient. Tout ceci ne vous fait-il pas rêver beaucoup? Pour moi, je ne fais qu'une réflexion: c'est que, si l'Europe n'avait qu'une langue, il n'y aurait plus d'intolérance. Quand les hommes se ressemblent, ils s'aiment, et rien ne nous rend plus dissemblables que de ne nous entendre pas en parlant. C'est la différence du langage qui vraiment fait varier les espèces. On est de la même famille lorsqu'on s'entend bien. Vous voyez de-là que la tolérance, l'amour des hommes ne sauraient parvenir à être universels sur toute la terre, mais ils pourraient s'étendre à toute l'Europe, qui n'est ni plus grande ni plus peuplée que la Chine.

Si Merlin vous donnait des livres, même chers, nous les prendrions, sauf à y perdre. J'aime mieux vous devoir deux ou trois louis que douze ou quinze. Bonsoir. J'ai reçu une belle lettre de Gleichen, qui m'a fait un plaisir infini. Je ne sais pas si j'aurai le temps de lui écrire ce soir, mais lisez-lui une vingtaine de mes vieilles lettres à vous, cela vaudra tout autant. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. LE BARON DE GLEICHEN.

Naples, 3 avril 1773.

MON CHER BARON,

Que vous êtes aimable, mon cher baron, d'avoir songé à m'écrire, et sur-tout de Chanteloup! Mais ne serait-ce pas le duc lui-même qui vous y a fait songer? Je gagerais qu'il vous a dit : « *Avez-vous des nouvelles de votre petit abbé?* On dit qu'il s'ennuie beaucoup à Naples. J'en suis fâché, c'est sa faute; il avait beaucoup d'esprit, mais point de conduite, il n'était pas bon pour les affaires; » puis il aura pirouetté et changé de discours, sans vous donner le temps de lui répondre, en vous faisant d'autres questions; j'en demande pardon à M. le duc, mais il a tort. La seule faute que j'ai commise, c'est celle que je n'ai pas faite, de naître Napolitain, tout comme la meilleure chose qu'il a faite, c'est celle qu'il n'a pas faite, de naître Français, et du nom de Choiseul. Quelque esprit que j'eusse mis, je n'aurais pu rester qu'un an de plus à Paris, jusqu'à la mort de Castromonte; ainsi il y aurait déjà trois ans que je m'ennuierais, au lieu qu'il y en a quatre; cela ne valait pas la peine de manquer à mon devoir. Vous me faites un tableau vrai de Chanteloup; il prouve à quel point la soumission a pu s'établir parmi les peuples, pour éteindre toute jalousie dans les cœurs des souverains; tant mieux pour les peuples et les souverains;

taient pas en état de faire la comparaison; mais les Français s'étant depuis peu napolitanisés, peuvent bien sentir la différence. Ainsi donc, par ces présentes lettres de jussion, premières et dernières, de notre très-exprès commandement, nous vous ordonnons de procéder à l'enregistrement de ces mots dans notre susdite lettre au sieur Baudouin, notre féal : *c'est à vous autres Français à résoudre le probléme*, biffant, rayant, bâtonnant tout ce qui aura été écrit à ce contraire; ci n'y faites faute, car tel est notre bon plaisir.

Je vous envoie une lettre pour le baron de Gleichen, et une de mon valet de chambre, qui l'intéresse beaucoup, et je vous prie de les faire parvenir à leur adresse. Si le baron est parti, vous saurez où il est.

Gardez le portrait de notre cher marquis; vous me le ferez parvenir, soit par le nonce, ou d'autre façon quelconque, sans qu'il courre de risque de se chiffonner.

La levée du siége de Fribourg est charmante. C'est une folie de croire aux influences de l'air ou du lait dans les enfans, mais notre faute est de croire que les enfans ne savent rien ou presque rien avant l'âge où ils commencent à parler. Point du tout. L'enfant a reçu le plus fort de l'éducation avant les deux ans; mais comme nous ne pouvons pas connaître ce qu'un autre être à visage humain sait, à moins qu'il ne nous parle ou par voix ou par signes, nous croyons que les enfans ne savent rien. C'est une erreur grossière. Un homme qui serait

resté un an à Londres sans apprendre un seul mot de la langue anglaise, saurait pourtant infiniment de choses de ce pays; les rues, les maisons, les mœurs, les lois, les hommes, les charges, le système politique, etc. Ma réflexion détruit, je le vois, tout le système d'Emile et des autres pédagogues; mais j'en conclus qu'à deux ans, la chose est faite, les plis des vices et des vertus sont donnés. Nous n'aurons donc jamais de grands hommes, si nous n'avons de grandes nourrices. Travaillons donc à toute force sur les nourrices; j'y vais m'y employer de mon mieux.

Je n'ai pas le temps ce soir de vous en écrire davantage. Le prince Pignatelli me charge de mille choses pour vous. Adieu. Quand j'en aurai le loisir, je vous acheverai la gazette dramatique.

A la même.

(Réponse au n° 27.)

MA BELLE DAME,

Vous avez beau me dire que vous êtes bien mal, dans les lettres écrites de votre main, et vous avez beau m'assurer dans celle que votre main m'écrit, que vous vous portez bien, le fait est que, par un désordre d'imagination, je ne vous crois pas bien portante, et je ne suis gai que lorsque j'en reçois de vous, écrites de votre main. Ces désordres de notre imagination sont bien extraordinaires, et bien difficiles à guérir à l'aide de la

philosophie toute seule; il faudrait que le tempérament s'en mêlât. Par exemple, vous vous figurez mille risques, mille morts des absens. J'ai éprouvé ce mal d'imagination. Au fond, c'est une folie. Est-ce que nous guérissons, en couvant des yeux, comme les tortues leurs œufs? En prend-on moins une colique, lorsqu'on mange trop à côté de son ami, que lorsqu'on dîne tout seul? La seule différence est que nous l'apprendrons plutôt. Cela ne guérit de rien. Ainsi persuadez-vous que sous vos yeux, ou loin de vous, il n'en sera ni plus ni moins. Pour ce qui est de la perte réelle que nous cause une absence, je n'ai rien à dire; elle existe, elle est irréparable; mais l'idée des retours est un calmant singulier. D'ailleurs le temps s'écoule si vîte! Pour vous et votre santé, je ne crains plus rien, je vous l'ai dit. Lorsqu'elle sera consolidée, je vous attends de pied ferme ici; si vous savez m'amener avec vous en France, vous serez une maîtresse femme.

M. Bartoli, de Turin, est mon ancien ami. Je l'ai beaucoup connu à Turin et ici, lorsqu'il y vint en 1757. C'est un homme très-savant dans l'antiquité et les belles-lettres; grand génie qui paraissait fou à cause du feu de sa tête; tout ressemblant à Gatti, mais beaucoup moins bon. A propos de Gatti, il est retiré tout à fait dans sa bicoque, il y bêche la terre de ses mains. Il est devenu fort triste, mais il est parfaitement content. Cela marche ensemble.

Pour revenir à Bartoli, sa tragédie m'est inconnue. Le philosophe a raison, s'il croit que les Ita-

liens, en se mêlant de composer des tragédies, surpasseront les Français : Metastasio en est une preuve. Mais il a tort, s'il croit que les Italiens puissent jamais avoir des tragédies. Je ne m'étonne pas si le philosophe n'a pas saisi cette vue si fine, n'ayant jamais parcouru l'Italie; il l'aurait sentie d'abord. Dites la lui, et la voici : Les Italiens pourront composer des tragédies, mais ils ne pourront jamais les jouer. Ils manquent de beaux hommes et de femmes qui aient le maintien noble. Il n'y a pas dans tous les acteurs italiens un Aufrêne, un Brisart, un Clairval. Si l'Italien veut être sérieux et grand, il est gauche et maussade. S'il bouffonne, alors il est pantomime et charmant tout à fait. Nous vous donnerons des arlequins et des corallinos, et nous vous surpasserons toujours en cela. Mais c'est à vous à donner à l'Europe les Baron, les Aufrêne, les Clairon. Voilà pourquoi la tragédie est impraticable chez nous. Nos castratos sont maussades; mais la musique, voilà tout. Or une tragédie qui n'est pas jouée, n'est rien. On la joue toujours dans sa tête, lorsqu'on la lit. Nous devons donc renoncer à la tragédie, aussi bien que les Espagnols et les Portugais; mais les Français, Anglais, Polonais, Suédois ont des hommes bien tournés, bien découplés, et auront des acteurs.

Le temps me manque ce soir. Aimez-moi donc. A huitaine.

A la même.

(Réponse au n° 28.)

Naples, 24 avril 1773.

Tout m'a fâché dans votre n° 28. Premièrement votre scribe s'avise d'avoir une écriture si large, majestueuse, magnifique, qu'il emploie deux feuilles de papier pour ce qui tiendrait en une demie; cela double la dépense. Je veux avoir une lettre de l'état de votre santé toutes les semaines; mais à moins que pour m'en donner le détail, il ne fallût employer deux feuilles (ce dont Dieu me préserve!), serait-ce la description d'une maladie? le reste est un vrai péché mortel, et je vous prie de vous en abstenir.

La seconde chose qui me met au désespoir, est la malheureuse affaire de Merlin. Voici ma dernière résolution. Mettez le tout aux pieds de M. de Sartine ou dans ses mains; il m'aime, il est sensible aux malheurs, il sait que je pourrai me venger sur bien des Français ici. S'il compte me faire recouvrer quelque chose tout de suite, ou dans un temps discret, quand même ce serait à moitié perte, faites ce qu'il faudra faire pour cela; s'il en désespère, j'en désespérerai aussi, mais je me vengerai.

Troisième désagrément. C'est l'ouvrage de Gebelin, dont vous me donnez un extrait (1). Quoi

---

(1) *Histoire du monde primitif.*

bon donner l'extrait d'un radotage sur l'histoire ancienne? Les vrais savans ont déjà pris leur parti, et on n'en dispute plus. On sait que c'est l'histoire que les Grecs sauvages ont conservée des peuples plus avancés dans la culture des arts et des sciences qui les ont conquis, peuplés, policés. Ainsi, Saturne, Jupiter, Mercure, Hercule, sont la même chose que seraient, dans deux mille ans, Charles V, Ferdinand-le-Catholique, la reine Isabelle, Cortez, Colomb, chez les Américains, s'ils n'eussent pas reçu de nous l'imprimerie, et l'art de l'écriture perfectionnée, et qu'ils dussent conserver leur histoire par tradition et par cœur, aidant leur mémoire avec le rithme et le mètre de la poésie. On convient de cela. Les allégories soit chimiques ou physiques trouvées par hasard dans la fable, sont des rêves creux. On trouvera de même que les douze anciens ducs et pairs de France, sont les douze mois de l'année, que le roi et la reine sont le soleil et la lune, et que les maîtresses des rois sont des comètes. Bêtises. La chose qui reste à éclaircir se réduit aux détails de ces anciennes expéditions sur la Grèce. J'ai là-dessus un amas de faits et de réflexions qui fourniraient matière à un livre curieux, si j'avais eu le temps de l'achever. J'en ai sur la langue naturelle de l'homme, qui me paraît être celle des monosyllabes répétés : *mama, tata, papa, baba, caca, coco, tete, titi;* voilà nos premiers sons. L'enfant produit ces sons sans intelligence. La nourrice y attache une idée, et la fait attacher à l'enfant, voilà tout. La fable an-

cienne est quelquefois triple, quelquefois double, parce que les Grecs ayant été conquis par différentes nations, c'est-à-dire les Egyptiens, les Tyriens et les peuples du Nord, qui y vinrent par terre, et qui étaient des Celtes, ils ont mêlé tout cela ensemble, comme si les Américains conquis par les Espagnols, les Anglais, les Français, mêlaient dans deux mille ans tout ensemble, et confondaient Charles V, Henri III et Henri IV; la reine Elisabeth de Castille avec la reine Elisabeth d'Angleterre. Voilà la cause de la contradiction dans la mythologie, et la multitude des Hercules thébains, tyriens, etc. Développer cela avec génie, avec goût, avec une finesse de coup-d'œil heureuse, est l'affaire d'un philosophe érudit, et pas d'un savant sans génie, comme votre M. Gebelin, qui m'a déjà coûté trente sous de plus par votre seconde feuille, sans que j'aie rien souscrit.

Quatrième désagrément. J'ai perdu à la loterie; mais ce n'est pas votre faute, je sens cela.

Je vous enverrai une consultation sur l'administration des blés, relativement à Gènes, qu'on m'a demandée. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 29.)

Naples, 15 mai 1773.

MA BELLE DAME,

Vous avez bien raison. Entre la souffrance et l'abandon il n'y a pas à choisir. L'une est la vie

malheureuse, l'autre est la mort, et la mort est le pis de tout. Mais Grimm reviendra; pour le philosophe (1), j'en doute; s'il allait imiter Descartes; si les caresses d'une souveraine philosophe allaient le retenir; et puis c'est un homme à oublier qu'il doit revenir. Le temps et l'espace sont devant lui comme devant Dieu : il croit être par-tout et éternel.

Si la matière électrique n'est pas l'acide vitriolique, elle sera autre chose; cela me paraît clair: reste à examiner si de savoir qu'une chose n'est pas une autre, est savoir quelque chose de la chose. Si vous décidez que non, tout le savoir humain s'en va au diable; si vous dites que oui, alors les hommes sauront une infinité de choses; car ils sauront, par exemple, que moi je ne suis pas vous, et que la prose n'est pas des vers.

MM. de Saussure sont allés en Sicile. Le prince Pignatelli me fait causer souvent de vous. Chatelux s'amuse. Je n'ai pas encore lu son livre de la *Félicité publique;* mais l'idée m'en paraît très-belle et très neuve. Si l'ouvrage n'était satisfaisant à l'idée, il aurait encore un mérite infini dans le courage d'avoir ouvert le chemin à une recherche neuve, utile et sublime : je dois dîner aujourd'hui à la campagne avec lui et Pignatelli; ainsi, je vous quitte.

Est-il possible que M. de Sartine ne veuille rien faire pour moi? Ah! que les absens ont tort!

---

(1) Diderot, prêt à partir pour la Russie.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 15 mai 1773.

MADAME,

Il ne suffit pas d'être roué, il faut être poli, vous savez cela ; par une conséquence directe, il ne suffit pas de m'écrire des lettres, il faut qu'elle soient agréables pour exciter de jolies réponses. Tout est désolant dans votre lettre sans date ; mais ce qui l'est plus pour moi, c'est l'état physique et moral de madame votre mère souffrante, abandonnée ; rien n'est plus affreux ; s'il y avait quelque chose à comparer à cela, ce serait le chagrin que me cause ma malheureuse affaire de Merlin. Vous avez eu beaucoup d'esprit à ne m'en rien dire ; mais votre mère, dans son apostille, me l'a gardée pour la bonne bouche. Le moyen d'être gai après cela !

Vous voudriez que je vous conte l'histoire du tonnerre ; mais je ne sais pas ce qu'il y a à conter sur cela. Il est tombé au milieu d'une grande *conversation* napolitaine, pour faire voir que la maussaderie napolitaine était à l'épreuve du tonnerre. Personne n'a eu de mal. Il est constant qu'il a passé sous le jupon d'une dame galante qui était assise sur un sopha. Il a enlevé l'or et respecté le dessous des jupes de cette dame galante ; tant le sort protège la galanterie, lorsqu'elle est bien effrontée ! Elle est alors la même chose que la justice, puisque la justice consiste à donner le sien à tout le monde : *Suum unicuique tribuere.*

Le chevalier Hamilton, ici, avec une machine électrique très-belle, fait la parodie du tonnerre; mais c'est pour ainsi dire avec les fantoccinni qu'il donne *Tancrède;* il croit au fil conducteur, il le démontre; il désarme Jupiter. Tout cela serait bel et bon, si l'on ne pouvait mourir autant blessé par le tonnerre que par les pierres qu'il détache, ou par l'étouffement de sa puanteur. Pour moi, je respecte le tonnerre; je crains les dieux qui nous l'envoient, et ne les trouve pas plus aimables pour cela. Au reste, ce n'est pas ce que je crains le plus au monde; et l'affaire de Merlin me paraît encore plus fâcheuse que le tonnerre.

Pour que votre écriture ne m'effraie pas, vous devriez m'écrire quelquefois, même lorsque votre mère sera bien portante; sans cela, vos lettres me seront toujours de mauvais augure. Le chevalier de Chatelux s'amuse ici assez pour s'être laissé persuader à y rester encore quinze jours; il admire, il loue, il est poli, il se conduit très-bien; mais il a beau faire, il ne connaîtra aucun Napolitain, et ne sera connu de personne. Le sommeil est bien profond.

Je vous prie de dire mille choses de ma part au chevalier de Magaillon. Pourquoi ne se porte-t-il pas bien? Est-ce le cabinet ou le boudoir qui lui affaiblit la santé? Vous savez que je suis votre très-humble, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au no 30.)

Naples, 22 mai 1773.

MA BELLE DAME,

Au fond et au vrai, votre no 30 ne vaut guère mieux que les précédens, quoique vous tâchiez de me le rendre plus gai. Le chemin de la santé ne me paraît guère celui des souffrances. Je serais bien plus tranquille, si j'étais à côté de votre lit, et que je visse votre état par mes yeux.

Grimm se portera toujours bien, en voyageant; il est trop jeune pour que cela ne lui arrive pas; mais je crains pour Diderot. Il va trop au nord; un voyage si pénible, au milieu des armées! C'est bien fou ce qu'il fait.

Les gens de M. de Sersale ne me demandèrent aucune recommandation, quoique je leur eusse offert tout ce qui dépendait de moi. Ce sont de très-braves gens, et on ne risque rien à les recommander; je vous en serai même très-sensiblement obligé.

Je vous le répète, l'air de Piccini : *Splende ogni astro piu sereno,* est son chef-d'œuvre. Je l'ai fait exécuter par lui-même, devant le chevalier de Chatelux, qui en tomba en pamoison; exécutez-le avec les instrumens et un mouvement large, vous verrez si ce n'est pas là le paradis.

Je ne sais que vous dire ce soir. Aimez-moi, et donnez-moi des meilleures nouvelles de votre

santé. Tout est brûlé des papiers qu'il fallait brûler. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 31.)

Naples, 5 juin 1773.

MA BELLE DAME,

Vous savez bien que notre correspondance après notre mort commune sera imprimée. Quel plaisir pour nous! Comme cela nous divertira! Or, je travaille de toutes mes forces à faire en sorte que mes lettres l'emportent sur les vôtres, et je commence à me flatter d'y réussir. On remarquera dans les vôtres un peu trop de monotonie d'amitié; toujours tendre, toujours affectueuse, toujours caressante, toujours applaudissante. Au contraire, les miennes auront une variété charmante : quelquefois je vous dis des injures, quelquefois des sarcasmes; j'ai une humeur de chien, et même quelquefois je commence d'un ton et je finis sur un autre, et toujours je me porte bien. Voilà sur-tout ma grande supériorité. Car enfin, vos quatre derniers n^os, quelle figure pitoyable et lamentable ne feront-ils pas dans le recueil! Admirez donc mon adresse, si je vous dis des injures parfois, et portez-vous bien, quand ce ne serait que pour le succès de notre recueil. Tâchez de m'annoncer vîte que vous êtes désobstruée, sans cela, j'aurai, moi, une obstruction à la tête, et je ne saurai plus que vous dire.

Je viens d'envoyer en présent au pape, la carte géographique du royaume de Naples, que je fis graver à Paris. Il m'en a remercié avec un bref latin, qui est des plus pompeux et des plus flatteurs; j'aurais pourtant mieux aimé une médaille d'or; elle figure mieux dans l'inventaire d'un homme de lettres.

Chatelux est parti il y a trois jours. Il s'est assez amusé à Naples, en ne voyant aucun Napolitain. On s'amuse de même à Péra, lorsqu'on dit qu'on a vu Constantinople. Au surplus, il a fait bien des réflexions qu'il vous dira à son retour.

Pignatelli partira bientôt. Il fera copier ici beaucoup de musique, sur-tout de Piccini, qu'il pourra vous communiquer; nous avons fait cette convention. Ne manquez pas de me donner toutes les nouvelles que vous aurez du philosophe, dont vous savez que je suis fort inquiet.

Avez-vous fait parvenir un paquet de mon valet de chambre à un certain M. Saint-Georges, au collége de Rheims, rue des Sept-Voies? Il lui tenait fort à cœur. Je vous l'ai envoyé dans ma lettre du 3 avril. Carraccioli m'a mandé qu'il vous l'avait fait remettre.

Adieu; aimez-moi. Excusez mes injures. Acceptez les expressions d'une amitié dont l'histoire parlerait, si elle parlait d'autre chose que des sottises et des malheurs des hommes. Adieu encore.

A la même.

(Réponse au n° 32.)

Naples, 19 juin 1773.

Quoique vous exagériez votre courage, vous êtes, ma belle dame, la plus timide des mortelles, car vous préférez la douleur à la mort; vous croyez donc la mort le plus grand des maux? Pour moi, je suis d'un avis contraire, et j'en suis tellement persuadé, que je ne me fais pas à cette étonnante phrase de vos lettres : *Mon état n'est pas dangereux, mais il est pénible.* Vous comptez donc pour rien le *danger de souffrir?* Ainsi, ne pensez pas me tranquilliser, tant que vous m'écrirez : *Je souffre.* Ce mot est tout pour moi. Il est vrai que moi aussi, de mon côté, je ne fais que vous répéter : *Je m'ennuie;* mais il y a une belle différence entre l'ennui et les souffrances. On engraisse dans l'ennui, on est un cheval de l'écurie d'un grand seigneur; celui qui souffre est un cheval de fiacre.

Hier j'ai reçu le portrait de notre pauvre marquis de Croismare, que le marquis Spinola a eu soin de me faire parvenir par son valet de chambre, qui est venu ici revoir son père. Il est parfaitement bien gravé; mais il ne m'a point attendri en le voyant, car il ne lui ressemble guère. L'incomparable Croismare avait une laideur originale, charmante, caractéristique. Son portrait est bien moins laid et moins beau. On a beau faire le revêche contre notre destinée et la loi commune des êtres,

nous mourons, nous et nos physionomies, et nos saillies et nos portraits et notre souvenir, tout doit s'en aller. Quel délire que celui des Romains et des Grecs, qui faisaient tout pour l'immortalité! Cette prétendue immortalité n'est qu'un terrain disputé à l'*oubli*, mais bien faiblement disputé. Laissons cela, c'est une rêverie sombre et désespérante où j'allais me livrer à présent; restons dans le délire de la gloire humaine. A ce propos, je vous répéterai ce que je vous ai dit dans ma précédente; j'ai envoyé au pape la carte géographique du royaume de Naples, que je fis dessiner et graver à Paris, accompagnée d'une lettre dans laquelle je lui disais que Benoît XIV m'ayant beaucoup aimé, ayant reçu l'hommage de quelque production de mon esprit, je me croyais autorisé d'en faire autant avec un pape qui ressemblait si fort au pape Lambertini. Le pape a reçu ma lettre et mon présent avec la plus grande joie, et m'en a remercié par un bref très-flatteur pour moi. Il est en latin, car les papes ont la rage d'écrire en latin, même à présent. Je crois vous faire plaisir en vous en envoyant une copie; si vous ne l'entendez pas, Magaillon vous l'expliquera, car un Espagnol parle latin sans le savoir. Vous verrez par ce bref, ma belle dame, qu'il y a grande probabilité que je sois un des cardinaux réservés *in pectore* ou *in c...* de notre Saint-Père; aussi, je m'attends d'en sortir un jour ou autre par le haut ou par en bas. Cela me constituera en frais; pourquoi donc M. de Sartine ne me fait-il pas payer par Merlin? Veut-il atten-

dre que je sois cardinal pour essuyer le poids de ma colère ?

J'attends, en frémissant, l'envoi volumineux de Diderot dont vous me menacez. Est-il possible que vous ne trouviez pas un moyen d'envoyer au cardinal de Bernis ou à l'abbé Deshayes quelque paquet pour moi ? Selon vous, la mort et la poste sont deux maux inévitables aux mortels.

Le prince Pignatelli s'ennuie tellement ici, qu'il n'a plus la force de s'en aller. Il est comme les gens étouffés par l'odeur du charbon, qui restent, parce que leur tête est attaquée.

MM. de Saussure sont revenus de Sicile. Madame est inconsolable de la mort qu'elle a apprise de M. Tronchin. Elle ignore pourtant le genre de cette mort.

Aimez-moi ; jouissez de votre appartement sur le Palais-Royal. Mes complimens à madame votre fille ; elle me demande toujours des histoires et des contes ; si elle en est si avide, je lui donne volontiers mon compte avec Merlin, qui est bien une autre histoire. Adieu. J'ai chargé Chatelux de renouer ma paix avec l'abbé Morellet. Adieu.

COPIE DU BREF DU PAPE CLÉMENT XIV, A M. L'ABBÉ GALIANI (1).

« Clemens papa XIV. Dilecte fili, tibi salutem
« et apostolicam benedictionem. Præclara sac.
« mem. Benedicti XIV voluntas quâ patruum
« tuum erat complexus, luculenter declarat optimi
« et sapientissimi pontificis in excellentes viros stu-
« dium, et ejusdem patrui tui eximiam virtutis doc-
« trinæque commendationem. Iisdem nos causis
« inducimur, ut æquè propensi ergà te, dilecte fili,
« simus teque non minore, quàm quæ predecessoris
« nostri in illum ante ipsum fuerit, benevolentiâ
« prosequamur, cùm satis sint nobis perspectæ sin-
« gulares ingenii tui laudes, quas plurimis monu-

(1) La traduction de ce bref nous a paru d'autant plus nécessaire, que le latin moderne est généralement plus difficile à entendre que l'ancien.

CLÉMENT XIV, PAPE, A M. L'ABBÉ GALIANI.

Clément xiv, pape, salut et bénédiction apostolique à notre cher fils. La bienveillance de Benoît xiv, de glorieuse mémoire, envers votre oncle, est une preuve honorable de l'affection de cet excellent et très-sage pontife pour les hommes du premier mérite, et des vertus et du savoir de cet illustre ecclésiastique. Ce sont les mêmes motifs qui nous engagent, mon cher fils, à vous témoigner les mêmes sentimens que notre prédécesseur, d'après la connaissance que nous avons acquise de votre mérite personnel, dont vous avez donné beaucoup de preuves. C'est donc avec une grande satisfaction que nous avons reçu votre lettre tendre et respectueuse, et la carte géographique du royaume de Naples, parfaitement

« mentis comprobatas esse scimus. Propterea litte-
« ras tuas pietatis in nos atque observantiæ indiciis
« refertas, et geographicam regni neapolitani tabu-
« lam, operâ tuâ, egregiè delineatam, atque impres-
« sam, eamque tuo nomine ad nos deferentem
« dilectum filium abbatem Zarillium, ob eruditio-
« nem atque antiquitatis scientiam valdè nobis
« acceptum, libentissimè excepimus, eidemque pa-
« làm fecimus quantopere hoc præstanti tuo officio
« ac munere delectati simus. Gratum hunc nostrum
« animum his etiam litteris tibi testatum esse vo-
« lumus, unàque te vehementer hortamur, ut,
« uberiore in dies ingenii tui fructu augere optima-
« rum artium studia, aliorumque utilitatem pro-

dessinée et gravée, que nous a remise l'abbé Zarillo *, savant qui nous est également cher par sa profonde connaissance des antiquités; nous lui avons témoigné combien ce présent nous était agréable. Recevez aussi, par les présentes, l'assurance de notre gratitude; nous vous engageons à continuer d'enrichir les beaux arts du fruit de vos travaux, d'être, par vos lumières, utile aux autres, et de mériter ainsi, de plus en plus, notre bienveillance. Nous désirons enfin trouver de nouvelles occasions de vous témoigner cet attachement paternel dont nous vous renouvelons très-volontiers l'assurance par notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 23 mai 1773, l'an v de notre pontificat.

* L'abbé Zarillo, savant antiquaire, bibliothécaire du roi de Naples, neveu de l'illustre Mazochi, et collègue de Galiani à l'Académie d'Herculanum; il passa quelques années à Paris du temps du directoire, et nous eûmes plusieurs fois occasion de jouir de sa conversation et de ses largesses littéraires.

« movere pergas, nobisque diligendi tui ampliores
« semper causas tribuas. Demùm suppeditari nobis
« opportunitates cupimus, quibus reipsâ tibi pa-
« ternam hanc nostram in te caritatem confirme-
« mus, cujus indicem interim apostolicam tibi
« benedictionem peramanter impertimur.

« Datum Romæ, apud Sanctam-Mariam-Majo-
« rem, sub annulo piscatoris, die 23 maii 1773,
« pontificatûs nostri anno quinto. »

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 33.)

Naples, 27 juin 1773.

MA BELLE DAME,

Le peu de mots de votre lettre du 7 juin, ajoutés de votre main, sont encore plus assommans que tout ce que vous m'avez écrit jusqu'à ce jour, à cette heure. Que me parlez-vous de ponction? Je n'entends rien à ce mot horrible. Vous ne m'avez jamais parlé d'hydropisie. Tirez-moi d'obscurité, puisque vous m'avez mis dans le soupçon. Il vaut mieux, sans doute, ignorer tout quand on est absent; mais il ne vaut rien de savoir les choses à moitié.

Le prince Pignatelli est ici; il est tombé comme moi à la renverse en lisant votre lettre. Elle est affreuse en effet; elle m'a empêché de lire la lettre de Diderot; mais s'il est parti, comment m'y prendrai-je pour lui répondre? Éclaircissez-moi sur

cela. Au reste, le philosophe a travaillé sur une épître qui m'a donné autant de peine qu'à lui. Je crois que tous les deux avons enfin trouvé le sens juste. Le secret était que les Romains, à qui Horace adresse son ode, sont les Romains de la race future, la postérité, en un mot, à qui il annonce des malheurs en punition des crimes de son temps. Ma belle dame, en voilà assez pour ce soir. Si votre santé ne devient pas meilleure, ne comptez pas ni sur de belles ni sur de longues lettres de moi. Adieu.

A la même.

(Réponse au nº 34.)

Naples, 3 juillet 1773.

MA BELLE DAME,

Vous m'avez tiré d'inquiétude plutôt que je ne m'y attendais. Il y a des choses qu'on cherche à savoir, et qu'on voudrait apprendre le plus tard possible. Tel est le coc.... et le nom de votre maladie; il est vilain dans toutes les langues possibles. Si vous étiez un homme, j'en serais mort de frayeur; mais vous êtes une femme, et les femmes vont bien loin et reviennent de bien loin en fait de maladies. Sur cette considération, je reprends courage et j'attendrai. La perte seule de Magaillon me paraît aussi irréparable pour vous que la mienne. Les autres ne sont que des absences, et vous auriez tort de vous en affliger.

Je voudrais vous écrire au long ce soir, mais

voici ce qui arrive : Un homme de mes amis a reçu une lettre ici du nonce du pape, qui est à Varsovie, qui lui mande que Sa Majesté très-Polonaise, pour se désennuyer (et elle en a grand besoin), passait son temps à lire un recueil de mes lettres, à mes amis, en France, qu'on lui avait envoyé depuis peu, et qu'il avait la clémence et la discrétion de communiquer au nonce de Sa Sainteté. Voilà le coup le plus étrange et le plus imprévu qui me soit jamais arrivé. Mes lettres à Varsovie! Mes lettres communiquées à un nonce, non pas de la diète, mais du pape! Je n'ai guère écrit de lettres qui soient faites pour être montrées à des nonces. Qu'est-ce donc que cela? Quelles lettres lui a-t-on envoyées? Quel est l'homme assez étourdi pour avoir compté sur la discrétion d'un souverain parvenu? Il est vrai que j'ai souhaité qu'on montrât à quelqu'un de mes amis, mes lettres; mais je n'ai jamais eu, au nombre de mes amis, ni des rois ni des nonces. Jamais je n'ai consenti qu'on donnât copie de mes lettres. De grâce, tirez-moi de cette incertitude, encore plus embarrassante pour moi que votre maladie ne l'est pour vous. Quelles lettres a-t-il reçues? Sont-elles à moi? Me les a-t-on attribuées? D'abord, je les désavoue toutes. Si vous êtes coupable d'indiscrétion, comment ne craignez-vous pas que j'envoie les vôtres pour me venger? Vous me croyez incapable d'une lâcheté, je le vois, et je vous crois incapable d'une indiscrétion. Le fait est pourtant qu'il croit, ce monarque, avoir des copies de lettres à moi, dont il

s'amuse plus que des manifestes des trois puissances co-dividendes. Encore une fois, dites-moi ce que c'est que cette aventure, faite uniquement pour anéantir ma verve, ma liberté, ma franchise, la gaîté de mes lettres, la confiance avec laquelle je vous ai toujours mandé ce que j'aurais osé dire au coin de votre feu.

Pour le moment, n'attendez rien de moi, sinon des phrases dignes de ne pas scandaliser aucun nonce. Ainsi je ne vous dirai pas que je vous aime, car vous êtes femme, je suis abbé, et l'hydropisie ne fait rien à la chose. Il faut vous dire sèchement, et respectueusement, que j'ai l'honneur d'être, avec respect, madame, votre très-humble, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. LE MARQUIS DE CARACCIOLI, AMBASSADEUR DE NAPLES A PARIS.

Naples, 15 juillet 1773.

MONSIEUR L'AMBASSADEUR,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 juin ne m'a point surpris. Les économistes crient contre moi, et m'imputent la cherté des farines, la rareté du pain, la famine. Malgré toutes les précautions qu'a pu prendre le Gouvernement, en quelques endroits de la France le pain se vend cinq sous la livre. Les soulèvemens sont fréquens dans les provinces, et tout le mal vient de mes Dialogues! M. Turgot et l'abbé Morellet soutiennent que jamais aucun livre n'a été si perni-

cieux à la France, puisque je m'y oppose fortement à l'exportation des grains, et que j'y prêche seulement la circulation intérieure de ces mêmes grains. En vérité, je ne sais si j'ai écrit pour les vivans ou pour les morts; personne n'entend mon système, ou ne veut l'entendre.

Et vous aussi, monsieur l'ambassadeur, vous semblez révoquer en doute la pureté, la sagesse de mes vues; vous n'osez décider si j'ai tort ou raison: il faudrait, dites-vous, examiner à fond mon ouvrage, ce que vous ne pouvez faire maintenant; et vous ajoutez que d'ailleurs votre suffrage ne servirait de rien. Je ne partage point votre avis. On vous rend trop de justice pour douter un instant de votre impartialité. Les absens ont toujours tort. Quoi de plus naturel que de voir un ambassadeur protéger, défendre un de ses compatriotes qu'on opprime, et dont le silence involontaire, mais forcé par la distance des lieux, semble justifier les persécutions de ses adversaires? Vous êtes à Paris le protecteur-né de tous les Napolitains. A qui pourrai-je avoir recours, si vous m'abandonnez? Pendant quelque temps, le Gouvernement français, à la sollicitation de M. de Sartine, a défendu aux économistes de m'outrager par leurs rapsodies. Leur système a produit une famine que mon livre aurait prévenue, et c'est moi qu'on accuse, qu'on vilipende, qu'on voudrait voir brûler en place de Grève! Et vous êtes là! Encore, si c'était un mauvais ouvrage! Mais faut-il vous rappeler avec quel empressement il fut accueilli dans toute la France;

les éloges qu'il reçut de l'étranger, du roi de Prusse, qui seul, à coup sûr, vaut au moins tous les économistes de France, à l'exception peut-être de mon ami Morellet, dont les intentions valent beaucoup mieux que la plume.

Vous répéterai-je, monseigneur, ce que Voltaire écrivait au sujet de mes Dialogues, à Diderot, le 10 janvier 1770? « Il me semble, dit le philosophe de Ferney, que Platon et Molière se sont réunis pour composer cet ouvrage. On n'a jamais raisonné ni mieux ni plus plaisamment. » Comme vous n'avez guère le temps de faire des recherches étrangères à vos fonctions, permettez-moi de vous transcrire ce que ce même philosophe a écrit dans ses questions sur l'Encyclopédie, à l'article *Blé* (1). Après

(1) « Vers l'an 1750, la nation française, rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéras, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore, et de disputes théologiques sur la grâce et sur les convulsions, se mit enfin à raisonner sur les blés. On oublia même les vignes, pour ne parler que de froment et de seigle. On écrivit des choses utiles sur l'agriculture; tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On supposa, au sortir de l'Opéra-Comique, que la France avait prodigieusement de blé à vendre. Enfin, le cri de la nation obtint du Gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation. Aussitôt on exporta. Il arriva précisément ce qu'on avait éprouvé du temps de Henri IV; on vendit un peu trop; une année stérile survint; il fallut, pour la seconde fois, que Mlle Bernard revendît son collier pour ravoir ses draps, ses chemises. Alors, quelques plaignans passèrent d'une extrémité à l'autre; ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce

l'avoir lu, je ne doute pas que vous ne portiez hautement votre décision sur mes Dialogues. Ce faisant, vous rendrez justice à celui qui a l'honneur d'être, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 35.)

Naples, 17 juillet 1773.

MA BELLE DAME,

Mon croupion est à ravir; mais s'il est nécessaire de l'avoir en bon état pour dicter des lettres,

---

qui fait voir combien il est difficile de contenter tout le monde et son père.

« Des gens de beaucoup d'esprit, et d'une bonne volonté sans intérêt, avaient écrit, avec autant de sagacité que de courage, en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit et des vues aussi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; et M. l'abbé Galiani, Napolitain, réjouit la nation française sur l'exportation des blés. Il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusans que nos meilleurs romans, et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne surent plus où ils en étaient. La plupart se mirent à lire des romans, en attendant les trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettra en état de juger. Les dames ne surent pas distinguer davantage les froment du seigle; les habitués de paroisse continuèrent de croire que ce grain doit mourir et pourir en terre pour germer. »

il est également nécessaire d'avoir des lettres pour écrire des réponses. Voilà les raisons pour lesquelles je ne vous ai point écrit la semaine passée. Que pouvait enfanter mon imagination, dans l'incertitude sur l'état de votre santé? Cette semaine on peut répondre, puisqu'il y a une lettre; mais que vous dire? Je rabats de vous un oreiller. Ah! qu'il me pèse de ne pouvoir pas en rabattre beaucoup.

Le philosophe à la Haye électrisera toutes les tortues hollandaises. Cependant il ira en Russie, je n'en doute pas, ou, pour mieux dire, il se trouvera à Pétersbourg un beau matin, sans savoir comment il y est parvenu.

Le prince Pignatelli est une espèce de Diderot; il ne sait ni rester ni partir; cependant il ne passera pas ici l'hiver, à ce que je crois. Il se plaît à Naples; mais il s'ennuie avec son oncle et sa tante, à un point inconcevable; et c'est cet aiguillon qui le fera enfin partir. Je le vois souvent; nous causons de vous; nous nous plaignons de ce que Naples ne ressemble point à Paris; mais nous nous portons bien, parce qu'on meurt par des raisons physiques, et jamais ou presque jamais par des causes morales.

Nous avons cette année le phénomène que je croyais impossible, d'une récolte également prodigieuse dans tous les genres de cultivations aux environs de Naples. Comme elles sont très-multipliées et très-différentes, je croyais impossible de combiner une saison qui donnât en même temps le produit de tous les légumes, orges, blés, blés

de Turquie, chanvre, lin, soie, fruits, vins, huile, etc. Cela s'est pourtant rencontré cette année, et je suis très-curieux de voir les effets politiques d'une richesse de terre universelle. La France souffre la disette, et j'approuve qu'on m'en accuse. Si vous vous portiez bien, je composerais encore un Dialogue, et on réimprimerait mon ouvrage avec quelques lettres et ce Dialogue; peut-être on m'entendrait mieux; ce qui est sûr, c'est qu'on m'achèterait encore une fois. Mais votre croupion me désarçonne. Que faire d'une dame qui a le croupion écorché? Dites-moi donc au plus vîte que vous vous portez bien, et occupez-vous de m'apprendre toutes les accusations des économistes contre mes Dialogues, qui sont, à ce qu'ils disent, la seule cause des révolutions en Guienne et en Languedoc.

J'imagine que vous verrez Chatelux d'une façon quelconque (comme disait M. de Mayran à son laquais). Il vous donnera de mes nouvelles. Il a été chargé de me raccommoder avec l'abbé Morellet, et je vous en charge aussi, si votre croupion vous le permet. Pourquoi serions-nous encore brouillés, lorsque nous sommes du même avis? Il aime la liberté; j'aime le libertinage: voilà un premier rapprochement. Il soutient qu'il faut ôter tous les impôts; moi, je ne les paie qu'à mon grand regret: voilà un second rapprochement. Il écrit dans un style tout différent de celui des économistes; il se fait lire avec plaisir; moi, je tâche de me faire entendre et de m'expliquer le mieux possible dans une langue qui n'est pas la mienne: voilà la ressem-

blance. Mais tout ceci est inutile, si vous ne désenflez pas bientôt. De grâce, accouchez de ces quatre oreillers. Adieu. Aimez-moi.

A la même.

(Réponse au n° 36.)

Naples, 20 juillet 1773.

MA BELLE DAME,

Voilà, sans contredit, la plus sublime lettre et la plus ingénieuse que vous m'ayez écrite dans votre vie. Vous désenflez, vous vous désobstruez, vous êtes contente de Tronchin et encore plus de la nature. Comme cela est profond! Peut-on être plus spirituelle? Vous ne sauriez imaginer la gaîté, la bonne humeur, l'électricité que cela me donne. Il faut vous l'avouer, je m'intéresse à votre santé autant pour vos lettres que pour les miennes. C'est un vrai plaisir que d'avoir un bersaglio de toutes mes folies, et je m'en vais dorénavant vous écrire les plus folles lettres que vous ayez jamais reçues de moi.

Mais, par exemple, pourquoi faut-il que madame votre fille vous quitte si mal à propos? Faut-il courir jusqu'à Plombières pour péter? Ne saurait-on désenfler des boyaux à Paris?

Vous avez pourtant une ressource à votre solitude; n'êtes-vous pas logée au Palais-Royal?... Vous pourriez appeler MM. de l'Arbre de Cracovie, et, si cela est, je vous manderai des nouvelles pour les amuser. Pour le coup je n'en ai point. Après

avoir eu cet hiver une troupe de comédiens français, nous avons à présent le célèbre danseur Lepicque, qui nous donne le ballet d'*Armide* avec ses chœurs, et tout ce qu'on pourrait donner à l'Opéra de votre Palais-Royal. Il faut convenir qu'il est aussi excellent danseur que Vestris et d'Auberval. Cependant il a eu plus de peine que d'Aufresne à franciser les Napolitains. Il a pensé être sifflé au commencement. Les Napolitains ne s'apercevaient pas qu'il dansât dans un aussi énorme et monstrueux théâtre que le nôtre, puisqu'il ne sautait point. Mais comme il est d'une très-jolie taille, il a commencé par apprivoiser les Napolitains, et la nation peu à peu s'est convertie. Voyez les progrès des mœurs! Nous tombons dans la monotonie, grâce à vous autres messieurs, et bientôt toute l'Europe sera Paris, et le goût de voyager passera; car il n'y aura rien à apprendre, rien à voir, tout se ressemblera. Aux deux bouts du grand continent il y aura les Chinois d'un côté, les Européens de l'autre, deux nations à peu près égales. Ils auront de même une caractéristique. Ils auront un gouvernement absolu, tempéré par les formes, la longueur des procédures, la douceur des mœurs. Ils auront beaucoup de soldats, et peu de bravoure; beaucoup d'industrie, et peu de génie; beaucoup de peuple, et peu de gens heureux. Les républiques disparaîtront en Europe; elles ne marchent pas en ligne avec les monarchies : elles perdent du terrain et sont enfoncées. La Pologne vous prouve cela. Son malheur précède d'un siècle tout au plus

celui des républiques italiennes qu'on a méprisées à cause de leur petitesse. Nous serons donc Chinois dans cent ans tout au plus. Je m'amuse déjà à m'aplatir le nez et à m'allonger les oreilles par en bas, et je n'y réusssis pas mal. Travaillez-vous aussi à vous amincir les pieds de votre côté?

Adieu, ma belle dame, le prince Pignatelli vous rend ses complimens; il est fort occupé de Mme Leano, la plus ragoutante espagnole que j'aie jamais vue. Adieu encore.

A la même.

(Réponse au n° 37.)

Naples, 31 juillet 1773.

Vous ne voulez pas le croire, ma belle dame, il n'y a de tranquillité ni de repos que dans la vérité. A présent que vous m'avez mis en méfiance, je ne suis pas même sûr si votre lettre du 12 juillet est véridique. Je veux la croire telle, au moins sur ce qui regarde votre engraissement et votre embellissement. Ce sera une belle surprise pour moi, si je reviens à Paris, de vous trouver grasse, comme je les aime.

Magaillon aura de la peine à vivre avec M. d'Aranda; mais, si je ne me trompe, ce sera M. d'Aranda qui quittera le premier un pays où il se déplaira à la mort. Le prince continue dans son incertitude, et assurément je ne le laisserai point partir que quelqu'un ne vienne le relever de sentinelle auprès de moi. Il faut enfin que je vive et que je cause.

Un portrait en profil ne ressemblera jamais à notre bon M.. de Croismare, dont le masque et la pantomime du visage faisaient la caractéristique. Je revois encore son visage, et je vous dis qu'il ne lui ressemble pas.

Nous avons une reine accouchée d'une fille, et votre roi pour parrain, si l'enfant ne meurt pas ; elle est venue au monde un peu malingre, et aura de la peine à vivre. Je suis bête ce soir à mon ordinaire, et de très-mauvaise humeur par extraordinaire. C'est le dernier jour du mois ; je vois mes listes, et je me trouve volé, pillé, saccagé par mon cuisinier, mes gens, mon cocher. Ah ! la pénible chose pour un abbé que d'être volé par d'autres que par sa gouvernante ! Je suis seul, isolé, sans parens, sans amis, sans femme de ménage, mon argent s'en va. Tout est au pillage. Il faut me marier absolument. N'auriez-vous pas une riche créole de rencontre ? Il m'importe peu qu'elle soit neuve ou usée. Voyez.

Bonsoir, je vous quitte. Je ne sais que vous dire. Vous saurez toutes les nouvelles du monde plutôt que par la voie de mon cul-de-sac. Adieu donc. Le prince vous fait mille complimens.

A la même.

(Réponse au n° 38.)

Naples, 7 août 1773.

MA BELLE DAME,

Messieurs les quarante au beau parlage sont convenus que la tournure la plus agréable qu'on puisse donner à la description d'une maladie, c'est de commencer par le prétérit : *j'ai été;* comme la plus vilaine et la plus grossière est d'entamer le discours par le présent : *je suis.* Votre lettre, ma belle dame, est donc très-joliment tournée en débutant par : j'ai été hydropique. J'y bats les mains, j'approuve même que vous sachiez ce que c'est qu'une hydropisie grecque, pour savoir à quoi vous en tenir là-dessus. Vous savez, en outre, ce que c'est qu'une solitude parisienne; elle se passera, et bien plus sûrement à l'approche de l'hiver, sur-tout si vous restez au Palais-Royal.

Ah! que je suis fâché pour vous et pour lui de ce que vous me mandez de notre bon chevalier (1)! Sa faveur du roi ne lui vaudra pas un sou; elle lui fera perdre Paris. Le comte d'Aranda en sera jaloux et dépité au possible; il voudra le faire rentrer dans le bas rang des secrétaires d'ambassade. Il ne pourra pas, il le rendra malheureux. Il faudra que l'un des deux saute en l'air. Ils sauteront par

(1) Magaillon.

décence tous les deux. Mais la carrière de Magaillon n'est pas finie ; je ne désespère pas de le voir à Naples. Pour d'Aranda, à moins qu'il n'y ait des guerres de l'Espagne, ses rôles sont finis.

Le prince Pignatelli est toujours résolu de partir, et compte arriver à Paris à la fin de novembre. Naples est comme la vapeur du charbon ; on y meurt en y restant, mais on n'a pas la force de s'en aller ; ainsi, je ne sais pas s'il partira.

Je n'ai pas de nouvelles à vous donner. Je vous donnerais pour nouvelle, si elle vous intéressait, que j'ai enfin réussi cette semaine, après deux ans de travail, à faire quelque chose digne de moi et de ma charge (1) pour le bien de ma patrie. C'est une déclaration du roi, portant règlement sur les matières d'or et d'argent qu'on emploie filées ou tirées dans les galons, broderies, passemens, et même par les orfèvres. Que de peines et de persévérance n'a-t-il pas fallu se donner avant que d'en venir à bout ! Mais enfin, j'ai réussi à y établir une entière liberté, et mon abbé Morellet m'embrasserait bien pour ce que je viens de faire, et verrait que je ne suis point un Machiavellino, ennemi de la liberté ; je l'aime, lorsqu'il s'agira de galons. Le pain est autre chose ; il appartient à la police et non pas au commerce. Il serait trop long de vous détailler mon affaire. En peu de mots, je vous dirai que nous avions une vieille loi qui nous défendait

(1) Il était membre du conseil et de la magistrature suprême de commerce.

de fondre et raffiner nos monnaies (toutes les nations ont la même) et celles de nos souverains. Comme nous appartenions à l'Espagne, les monnaies d'Espagne étaient défendues aussi. Par conséquent, nous n'avions pas de matières suffisantes à fondre. On les fondait en contrebande, et on les raffinait mal : en outre, on avait recours aux vieux galons et broderies brûlées, qui noircissaient toujours, même, après avoir été réduites en verges. Enfin le monopole s'y était établi. Il y avait des prix fixés à la diable pour acheter et pour vendre, qui gênaient le commerce et gâtaient tout. Les acheteurs de vieux galons s'étaient ligués entr'eux, avaient formé un corps de métier, sollicitaient des priviléges, et nous étions à la veille de voir tomber toute la manufacture des galons, points d'Espagne, broderies, etc. J'ai fait sauter en l'air toutes les entraves. Plus de prix fixes, plus de priviléges exclusifs. Tout le monde peut vendre et acheter du vieux or, du vieux argent, sauf certains réglemens de police pour empêcher les vols domestiques. Tout le monde peut fondre les monnaies espagnoles, pièces fortes, etc. Le raffinage est réglé, et fait publiquement dans un lieu de l'Hôtel-des-Monnaies, par des gens habiles, sous l'inspection des magistrats. Bientôt nous nous passerons de vos galons et broderies, nous vous égalerons en cela, mais nous n'égalerons jamais vos dames. Paris ainsi, Paris restera avec la plus grande de ses supériorités. Bonsoir. J'ai rempli la feuille.

se connaissent en bonne musique ou en bons tableaux; que ces gens-là sont tout au plus des gens à bonnes oreilles ou à bons yeux; mais qu'il n'y a de bon goût qu'à se connaître en ragoûts. Il a raison, au moins grammaticalement.

Voilà nos nouvelles littéraires. Pour moi, je suis fort occupé de rechercher quelques notes concernant la vie du duc de Valentinois, César Borgia, par une raison fort bizarre. Je devrais en composer une brochure pour la dédier au pape; ceci n'est-il pas bien bizarre? Voyez si M. Capperonier ou quelqu'autre pourrait m'aider de ses lumières. Je ne trouve pas ici l'ouvrage de Brantôme, des Hommes illustres étrangers, et j'aurais besoin de savoir à quel âge il mourut, ou, ce qui revient au même, dans quelle année il naquit, en quelle année se maria le duc de Gandia, son frère, et à qui, etc. Si vous parvenez à trouver cet ouvrage de Brantôme, mandez-le moi, je vous ferai alors des questions. Aimez-moi.

A la même.

(Réponse au n° 40.)

Naples, 21 août 1773.

MA BELLE DAME,

Ne parlons plus de l'aventure de Varsovie, il en arrivera ce que Dieu voudra. Peut-être cette ville sera pillée et brûlée par les Cosaques, et le manuscrit de mes lettres sera détruit.

Je suis bien aise que madame votre fille soit saine

et sauve; mais je n'aurais pas su le malheur de Plombières, depuis que personne ne me fait plus cadeau de la gazette de Paris. L'ouvrage de M. Olof-Torée ne m'est pas inconnu; je crois en avoir vu quelques extraits. Il me souvient que ce monsieur, en bon aumônier, est fort scandalisé du libertinage des Chinois, et très-étonné qu'aucun voyageur n'ait remarqué qu'en Chine les pères abusent de leurs filles, les frères des sœurs, et que la pédérastie même y est fort tolérée. Il croit que c'est le problême le plus difficile à résoudre en politique, comment un Empire peut subsister après des désordres pareils. Cependant, si à l'arrivée de cette lettre, M. le marquis de Militerni, qui loge chez M. de Courtenvaux, n'est pas encore parti, il se chargera volontiers de m'en apporter un exemplaire, qui me fera plaisir, et je lui en écris ce soir même. Au défaut de cette occasion, il faudra attendre le départ de Carraccioli pour me l'envoyer. La dissertation sur les noyés ne saurait m'intéresser. La foule de notre peuple est telle que, s'il ne s'en noyait pas quelques-uns de temps à autre, il n'y aurait pas moyen de percer dans les rues. Voilà pourquoi la méthode de l'inoculation serait dangereuse chez nous; car, enfin, ce ne sont que des Napolitains et des hommes qui sont noyés. S'il se noyait quelques demoiselles du Palais-Royal, je ferais venir, sans faute, la brochure, et je crois qu'elles ressusciteraient à l'odeur d'une brochure, chose si rare chez nous.

Je vous ai mandé, il y a quelque temps, la fer-

tilité de cette année dans toutes nos récoltes, et la curiosité où j'étais d'en voir les effets politiques. Ils commencent à se montrer; et il est arrivé, en effet, ce que je calculais, que tout est cher, et les prix de toutes les choses sont à peu près ceux des années stériles. Cet évènement paraît étrange, mais il est le produit donné par le calcul, et confirmé par l'expérience. C'est que lorsque tout le monde est riche, il y a moins de besoins, et on a en vue plus de ressources. *Ergò*, tous les prix se soutiennent. Notre province a récolté, cette année, cent-soixante mille livres de soie; l'année passée elle n'en eut que cent-dix; on avait fixé le prix des soies de 40 s. plus bas que celui de l'année dernière; mais on a eu beau faire, les soies se sont vendues, cette année, plus cher, ou du moins aussi cher que l'année précédente. Voilà des os à ronger pour messieurs les économistes.

Voilà une lettre remplie. Le philosophe s'est donc oublié à Utrecht, comme Pignatelli à Naples? En lui écrivant, parlez-lui de moi. Personne ne m'a plus mandé ce que devinrent mes inscriptions latines pour Pétersbourg et pour Gotha. En savez-vous quelque chose? Vous aurez appris déjà la débâcle des Jésuites, arrivée à Rome le 16. Leur histoire n'est pas plus finie que celle des Juifs après la destruction de Jérusalem par Titus; elle a seulement changé de ton et de couleur, de l'actif au passif. Aimez-moi; des avocats m'appellent pour m'ennuyer. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 41.)

Naples, 28 août 1773.

MA BELLE DAME,

Je fais toujours lire vos lettres à Pignatelli; peut-on lui parler davantage de vous? J'ai reconnu mon cher baron de Thun à sa phrase : voilà ce qui s'appelle entrer dans les détails des choses. Si je voulais l'imiter, je vous demanderais aussi : « Est-ce dans vos jambes ou sur vos jambes que vous êtes faible ? » et votre réponse m'expliquerait si vous êtes faible à marcher, ou même à donner des coups de pied au c.. des gens qui en mériteraient l'honneur.

Le cours des saisons, qui nous a donné, cette année, une fertilité générale, le voici : L'hiver a été constamment froid jusqu'au commencement de mai, avec des pluies rares, et à des intervalles considérables. Le froid a enrichi la terre de sels, a retardé la végétation, a empêché le dommage des gelées. Le mois de mai a été frais, avec quelques pluies et sans gelées. Le reste de l'été a été constamment frais, et parsemé de pluies sans orages. Quelques jours assez chauds ont opéré le mûrissement des semailles et des fruits. Ce frais a empêché les vers et les insectes. Il a été utile aux vers à soie. Ainsi, en substance, un frais arrosé pendant huit mois sans brouillards, sans les vents chauds, a été la panacée universelle, et même on ne se souvient

pas d'aucune année où il y ait eu moins de morts et de malades. Le résultat a été, comme je vous l'ai mandé, que les prix, dans tous les genres de denrées, se soutiennent, comme si la récolte eût été médiocre. Ils tomberont par la faute du gouvernement, qui gênera les exportations. Mais il n'y a pas de saison qui amène le sens commun, dont la récolte est toujours stérile ici.

Il me suffit que Panurge sache, même par ricochet, que je souhaite me raccommoder et rentrer dans ses bonnes grâces. Pourquoi serions-nous ennemis? A propos, son *Dictionnaire du commerce*, à quoi en est-il?

Le grand chêne des jésuites, après quinze ans de coups, est enfin renversé. Le roi d'Espagne en aura la gloire au jugement de la postérité. Cela me prouve que l'héroïsme consiste dans une opiniâtreté de notre part, combinée avec les hasards heureux qui ne dépendent pas de nous. On gagne donc le surnom de grand, moitié par hasard, moitié par mérite. Si les économistes avaient placé leur opiniâtreté avec la prospérité de la Pologne, Quesnay s'appellerait le Grand Quesnay; il aurait fondé une secte. Les absurdités postérieures ne seraient pas sur son compte. Malheureusement le port de Dantzick est fermé au moment même où ils s'opiniâtrent à crier exportation! liberté! et vous mourez de faim. Il ne suffit pas d'être fou, il faut l'être à propos, et cet à propos est un vrai hasard. Dans mille combinaisons, s'obstiner à détruire les jésuites aurait été une folie malheureuse; il s'est

rencontré la seule combinaison qui la rendait heureuse, et voilà que l'abbé Chauvelin, La Chalotais, Cervallo, etc., sont des héros. Peut-on se soucier d'être héros après sa mort, d'après ce que je viens de dire? A la bonne heure, je trouve que d'être héros de son vivant est quelque chose; cela donne toujours de la considération, souvent des persécutions délicieuses, quelquefois des ressources. Mais après la mort, courir à l'ombre d'un nom vain, dont la moitié tient au hasard, l'autre à la qualité la moins difficile à acquérir (l'opiniâtreté), c'est une folie. Conclusion. Il y aura plus de héros en Allemagne qu'en Italie. *Dixi.* Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 42.)

Naples, 4 septembre 1773.

MA BELLE DAME,

Sur l'aventure de Pologne, j'étais tranquille déjà, comme je vous ai mandé. Les savans sont une race de fous assez difficiles à manier. Ils aspirent à la célébrité, et ne voudraient pas en même temps être compromis; mais l'un ne va pas sans l'autre; il n'y a que les choses piquantes qui deviennent célèbres, et tout ce qui pique compromet. Je suis savant, je suis donc fou. Je désire deux impossibles, et je suis comme ce poëte qui ne voulait pas être censé l'auteur de certains vers, mais qui ne souffrait pas qu'on les trouvât mauvais. Ainsi plaignez ma folie, et ne vous affligez plus de ma

célébrité en Pologne ; car, au fond, elle ne me fait pas beaucoup de peine.

Rien n'est si plaisant que de voir une Parisienne se plaindre des chaleurs à un Napolitain, qui riposte en décrivant les biens et les avantages du frais de Naples. Voilà comme les mortels se plaignent dans leurs jugemens. Je m'attends que bientôt vous allez me mander qu'on ne trouve plus avec qui raisonner à Paris, qu'il ne paraît plus de brochures; que les discours littéraires ont cessé, et que moi, au contraire, je vous manderai que ma perruque est toujours en l'air ici, et ma tête toujours en feu. Le cas est encore bien éloigné. Cependant, pour l'honneur de ma patrie, je vous dirai qu'on a parlé ici de l'arrivée d'une comète, presqu'autant qu'à Paris; que la dissertation de M. de Lalande a été imprimée ici en français, et très-bien débitée par le libraire. Nous avons donc égalé les parisiens en curiosité astronomique, et nous les avons surpassés, en ce que nous n'avons pas eu peur. Moi, en renchérissant, jai souhaité la comète ; je soupire après elle, et je mourrai de chagrin si elle ne vient pas cet octobre, comme on l'attend. Cette catastrophe des jésuites, qui aurait dû nous amuser beaucoup, a été si plate, si tranquille, qu'il n'y a plus d'autre ressource qu'une comète pour entendre un beau bruit et un charivari délectable, tel qu'au combat du taureau, à la barrière de Sèvres.

Je ne sais pas si vous savez qu'au moment où le général des jésuites apprit l'abolition par la lec-

ture de la bulle, un jésuite portugais lui fit les reproches les plus amers de ce qu'il leur avait promis que le roi d'Espagne et le pape seraient morts bientôt, et qu'il ne leur avait pas tenu parole; il l'appelait traître, perfide envers la compagnie. Y a-t-il rien de plus naïf et de plus original ?

Comme votre longue maladie vous a empêchée de m'écrire sur d'autres choses que sur votre santé, je vous prie instamment de revoir mes lettres depuis quatre ou cinq mois, et d'y fouiller des articles auxquels vous n'avez pas répondu. J'ai un souvenir de vous avoir questionnée sur maintes choses, auxquelles vous ne m'avez pas répondu et qui m'intéressaient assez. Voyez, ma mémoire ne me fournit que cette idée confuse.

Grimm viendra-t-il en Italie? Le philosophe ira-t-il à Petersbourg? Nous avons ici MM. de la Borde qui galopent d'Italie. Il y a des gens de lettres qui étudient les ouvrages, et d'autres qui ne font que les feuilleter, et qui étudient des mains, comme disait M. de Fontenelle; de même il y a des voyageurs qui étudient un pays, et d'autres qui ne font que le feuilleter. Nous avons été feuilletés par MM. de la Borde, et étudiés par Pignatelli. Je ne l'accuse pas; je plains un homme qui voyage étant premier valet-de-chambre d'un roi très-chrétien, et très-absorbant les chrétiens.

Aimez-moi. Portez-vous bien; et si vous voulez des lettres de moi plus intéressantes que celle-ci, donnez m'en le premier branle. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 43.)

Naples, 11 septembre 1773.

MA BELLE DAME,

Il n'y a pas moyen d'être heureux dans ce monde; à peine je respirais sur l'état de votre santé, que celle de mon frère, ici, vient me replonger dans l'inquiétude. Il a été attaqué, il y a quatre jours, d'une espèce de paralysie, sur-tout à la moitié du visage. Ces maladies de nerfs, très-fréquentes dans ce pays volcanique, nous causent moins de frayeur qu'à Paris; mais la maladie est toujours grave. Je ne crains pas seulement la mort de mon frère, je tremble de ce qu'il pourrait rester perclus et imbécille. Il pourrait aussi devenir aveugle. Il a une femme, la mère de sa femme et trois filles, toutes nubiles, aucune mariée; voyez donc quel spectacle effrayant se présente à mon imagination. Dans tous ces trois cas, je reste condamné à gouverner un affreux sérail de cinq femmes, à m'ennuyer, à périr le reste de ma vie, ou du moins pendant plus d'une année, enchaîné à Naples, garde de cotillons, et chargé de la nourriture et des soins d'une famille. Vous qui connaissez ma tête et mon caractère, vous me plaindrez de ce malheur, dont je suis menacé plus que de tout autre au monde. Ne vous étonnez donc pas si ma lettre n'est point gaie aujourd'hui. Je vous en dis d'assez bonnes raisons. Puisque vous ne voulez pas vous charger de me trouver une

femme, il ne faudra plus y penser. Je vous demandais une créole, parce qu'elles sont riches d'ordinaire, et puis parce qu'en prenant une femme, je suis d'avis qu'il faut qu'elle vienne de l'autre monde, car je ne suis point content de celles de ce monde-ci. Mais vous ne voulez pas que j'ajoute une sultane à mon affreux sérail; laissons-la. Voyons si vous me ferez une commission bien plus aisée, bien plus pressante et beaucoup plus raisonnable. J'ai besoin de chemises pour cet hiver. Paris m'a habitué à en avoir de toile de coton; je ne saurais à présent m'en passer sans crainte de rhumatisme. On ne trouve point de bonne toile de coton ici. J'en achetais à Paris de médiocre qui me coûtait à peu près quatre livres l'aune, ou même quelque chose de moins. J'en voudrais faire douze chemises; vous connaissez l'étendue de mes chemises. Je n'oublierai jamais l'attendrissement maternel, uni au rire le plus fou, qui vous prit à votre maison de campagne, en voyant étendue sur mon lit une de mes chemises. Il vous paraissait impossible qu'il y eût quelqu'un assez présomptueux pour oser s'appeler un homme avec une chemise aussi courte et aussi ridicule. Ainsi, réglez la quantité de la toile pour habiller cet enfant, soi-disant homme. Tirez une lettre de change sur moi, et envoyez-moi cette toile par notre ambassadeur Carraccioli, lorsqu'il viendra ici. Je lui en écrirai la semaine prochaine, et j'imagine que son départ de Paris ne sera pas assez prompt pour prévenir l'arrivée de ma lettre. On m'appelle; adieu.

A la même.

(Réponse au n° 44.)

Naples, 25 septembre 1773.

MA BELLE DAME,

Vous avez bien raison ; le prix qu'on attache à ce chiffon de papier qu'on appelle *lettre*, est incroyable. Cette folie rapporte au roi de France six millions par ans. Mais savez-vous le pourquoi ? C'est que la correspondance par lettres est la mine d'une riche fortune qu'on cherche à conserver soigneusement, et qui nous rend avares. Elle est mêlée du repentir d'avoir été prodigue une fois. Vos lettres sont pour moi les restes de ces conversations à la cheminée, perruque à bas, etc. Que de fois je me fâche de ne vous avoir pas dit des choses que je vous écris ! En voulez-vous une autre preuve ? Observez qu'il n'y a de lettres intéressantes qu'entre personnes qui se sont beaucoup connues auparavant Les lettres des savans qui s'écrivent, parce qu'ils se connaissent de réputation, orneront leurs esprits, mais ne toucheront pas leurs cœurs. Pour ce qui est des ouvrages, faites une remarque curieuse, que peut-être vous n'avez jamais faite. Ceux qui nous rendent fous de plaisir, sont ceux précisément qui ne nous apprennent rien de nouveau, mais qui disent au public les mêmes choses précisément que nous aurions pensé lui dire. Si l'auteur les dit encore mieux tournées que nous n'aurions cru pouvoir le faire, c'est alors que nous sommes

au comble de la joie, et nous nous pâmons d'aise. Si l'ouvrage nous apprend des choses neuves, telles que celui d'un voyageur, un géomètre, etc., il nous fait plaisir et ne nous ravit pas; même dans un roman, la partie qui nous extasiera sera toujours celle qui ne nous sera point neuve, telle qu'un caractère d'un personnage pareil au nôtre, ou à celui d'un ami fort connu; une situation pareille à celle où nous nous sommes trouvés, etc. Conclusion. Le ravissement pour un ouvrage vient de ce que l'auteur nous a soulagés de la peine de faire son ouvrage, et qu'il l'a fait aussi bien que nous aurions cru, ou du moins voulu le faire. Tel est le sentiment occulte en vous sur l'ouvrage de M. Necker; tel sera le mien. Tâchez donc de me faire parvenir ce livre *juxtà cor meum*, au plus tard par la voie de Carraccioli, s'il fait, comme il le dit, une course ici. Les économistes en parlent mal, dites-vous? Est-ce qu'ils sont encore en état de parler? Je les croyais devenus muets. Ne voient-ils pas que toute l'Europe met des entraves au commerce des blés? Ils ont donc fait bien peu d'écoliers? Cependant il faut que j'achève de vous donner mes commissions, avant que la feuille soit remplie. Je vous ai priée, il y a deux semaines, car la semaine passée je ne vous ai point écrit, n'ayant pas reçu de vos lettres, de m'envoyer la valeur de douze petites chemises de toile de coton. Mais n'oubliez pas de m'envoyer une douzaine de poignets tout faits et jolis, et même envoyez m'en deux ou trois douzaines, car on ne sait pas en faire à Naples. Vous

connaissez le tour de mon bras terrible. Sinon, réglez-vous sur les dimensions de l'Hercule de Farnèse. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis point grandi depuis mon départ, que je n'appellerai pas mon retour, puisque ma patrie est Paris. Ajoutez à présent à cette commission une seconde, qui est de m'acheter aussi douze mouchoirs de couleur rouge rayés, d'Angleterre ou de Suisse, pour me moucher, et songez que je vous devrai de n'être point un morveux; c'est la plus grande obligation qu'un homme puisse avoir. Je les achetais à Paris depuis 50 sous jusqu'à 3 liv. 10 sous. On en trouve à Naples, mais ils sont bien plus chers. Ainsi, si le marquis de Carraccioli veut bien s'en charger, comme je l'espère, j'épargnerai presque la moitié.

Je suis bien fâché de la perte de votre procès qui dérange vos finances. Mais quelles finances ne sont point dérangées? Il n'y a qu'à obtenir des sauf-conduits, comme Merlin l'enchanteur; et c'est la chose du monde la plus aisée par-tout. Je vois que tous les souverains du monde protègent les mauvais payeurs par sympathie. Vous serez donc protégée; et mettez-vous bien dans la tête que celui qui ne veut pas payer ne doit rien, et ne sent aucune détresse. Puisque vous ne pouvez pas vous remuer, restez donc. C'est le plus sûr. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 45.)

Naples, 2 octobre 1773.

MA BELLE DAME,

Puisque vous avez Brantôme, voici de quoi il s'agit. Je possède une pièce fort curieuse, c'est l'épée de César Borgia, duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI, qu'il fit travailler exprès avec des emblêmes allusifs à sa future grandeur et à son ambition. A présent, je voulais en faire un présent lucratif au pape, et, selon mon usage, l'accompagner d'un dissertation érudite pour en illustrer les emblêmes. Je pris la plume en main, et je commençai mon écrit : *César Borgia naquit*, et j'en suis resté là, car jamais, au grand jamais, il ne m'a été possible, dans ma bibliothèque et dans celles de mes amis, de trouver en quelle année était né ce gaillard-là. Je voulus poursuivre mon travail, et je ne pus pas nommer le nom de sa mère au juste, car elle s'appelait *Vannoza* par sobriquet; mais son nom, je l'ignore. Je voulus nommer les frères, et je ne pus jamais démêler s'ils avaient été trois ou quatre; j'en connais bien trois, le duc de Gandia, lui et le prince de Squillace; mais des historiens en mettent un quatrième appellé *Don Jean*, qui est pourtant un être nul dans l'histoire; bref, je n'ai pas pu trouver non plus avec qui était marié le duc de Gandia, s'il laissa des enfans, qui hérita de son titre après son assassi-

nat. Nos écrivains italiens ont tous été feuilletés, mais je manque ici d'écrivains français, et encore plus d'espagnols. Voyez si vous pouvez, d'accord avec le chevalier de Magaillon, me tirer au clair cette affaire embrouillée. Il verra les Espagnols, vous verrez les Français. Brantôme a fait une vie de ce gaillard, dans ses *Mémoires des capitaines illustres étrangers*. Il décrit l'arrivée de César Borgia en France. Comme il s'allia avec la maison d'Albret, vous pourriez trouver quelque chose dans les histoires de cette maison; sur-tout parcourez les généalogistes, et laissez-là les historiens, car les historiens anciens manquent de dates et de détails. Ne vous occupez que des auteurs contemporains; ne vous souciez pas des modernes aucunement, pas même de Bayle, Mariana, etc., car ils n'ont fait que se recopier leurs fautes. Vous voyez l'importance de mon cas; ainsi occupez-vous-en, de grâce. Il me faudrait un jeune Bursigni pour cela.

Je dois partir pour aller voir mon frère malade. Le temps me manque. Je ne suis point gai; en revanche, je suis ravi d'apprendre que M. Necker n'est pas plus économiste que moi; en ce cas, l'affaire est gagnée; car nos deux avis seuls valent plus que ceux de tous les économistes pris ensemble ou séparément. Carraccioli me mande qu'à ce propos M. le contrôleur-général faisait faire un dénombrement plus exact de la France. J'ai parié qu'il s'y trouvera, tout compris, Avignon et pays conquis, plus de vingt-trois millions d'habitans. Personne

ne donne ce nombre de sujets au roi de France; ainsi vous trouverez bien du monde prêt à parier contre. Pariez à mes frais; je veux tenter cette autre voie de rattraper mon argent perdu avec Merlin. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 46.)

Naples, 23 octobre 1773.

MA BELLE DAME,

Depuis six jours mon frère a eu une seconde attaque d'apoplexie jointe à une fièvre maligne; il est depuis trois jours à l'agonie : ce coup m'accable. Non, rien n'est plus accablant que de se voir à la veille de devenir tout à coup mari, père, ayant trois filles à marier, une maison dérangée par mon frère à régir, et rien à espérer de plus dans ce monde; car ma famille finie, ma fortune n'aura plus à qui retomber. Cloué pour long-temps ici à faire le maquignon de mes nièces, pour leur chercher une honnête alliance, voilà la perspective d'un homme de lettres, fait pour écrire des dialogues. Voilà aussi tout ce que je puis vous demander.

Je serais fâché de recevoir la toile de coton par d'autres voies que par celle de quelqu'un qui pourrait l'exempter des droits de douane; et il ne me serait pas possible de savoir ici s'il y a à Paris une occasion favorable pour me l'envoyer; s'il y en a, Magaillon pourrait vous l'indiquer.

J'avais reçu une autre lettre de vous, avec la

réponse de M. Capperonnier à ma question sur l'année de la naissance de César Borgia, à laquelle je n'eus pas le loisir de répondre, étant à Sorrento, chez mon frère malade. Je remercie M. Capperonnier, et j'aurai l'honneur de lui écrire aussitôt que ma tête sera en état de s'occuper de bagatelles littéraires. Aimez-moi; plaignez-moi; saluez mes amis, et portez-vous bien. Mille grâces des jolis contes que vous me mandez; mais je n'ai pas ce soir envie de rire. Je prévois que Carraccioli finira par ne pas se soucier de venir à Naples. Il aura grande raison; on meurt ici, et les survivans ne valent guère mieux que les morts. Bonsoir.

A la même.

(Réponse aux nos 47 et 48.)

Naples, 6 novembre 1773.

MA BELLE DAME,

La semaine passée je n'étais pas en état de vous écrire, mon frère étant à l'agonie. Il est un peu mieux à présent, et la longueur de la maladie donne des espérances. Heureusement vous ne m'avez pas écrit cette semaine; ainsi, j'ai toujours votre n° 48 à rebattre, qui n'est pas de paille. Vous me faites des questions politiques et métaphysiques qui demanderaient un volume pour les résoudre. Dieu sait si j'y répondrai; mais, assurément, je vous dirai que vous avez raison, en ce que vous souteniez que la politique des anciens ne peut plus nous être bonne à rien. La nôtre doit être très-

différente. A quelques théories générales près, qui sont restées les mêmes, tout a changé; les détails sont différens. Or, les théories générales et rien sont à peu près la même chose. Les économistes croyaient qu'avec quatre gros mots vagues, et une douzaine de raisonnemens généraux, on savait tout, et je leur ai prouvé qu'ils ne savaient rien. Ainsi, si votre collègue ne veut pas convenir que la science des détails est la seule utile, et s'il ne convient pas que les détails de la politique moderne ne ressemblent point aux antiques, dites-lui qu'il est un économiste, et anéantissez-le. Lycurgue et Solon ne ressemblent qu'à saint François, saint Ignace, saint Dominique; il n'ont rien de commun avec Mazarin, Colbert, Richelieu, le czar Pierre, Victor-Amédée, Georges II, Frédéric, etc. C'est dans ces ordres religieux et ces petites républiques, que la politique est la science de l'éducation, un peu plus en grand. Dans les grandes républiques, c'est autre chose, de même que la culture d'un petit vignoble de la Romanie est très-différente de la culture de la forêt de Rambouillet, et les moyens de tirer le parti de ces deux objets sont très-divers. Vous avez donc raison, à mon avis, mais vous n'en avez pas lorsque vous dites que toute la théorie politique se réduit à voir juste; car ces sortes de vérités (qu'on appelle en Espagne les sentences de Pedro Grullo) sont trop générales, trop communes, trop plates, pour être prononcées sérieusement. Un homme qui dirait que le blanc n'est pas noir, ne m'apprendra jamais la peinture; et celui qui

m'apprendra que le tout est plus grand qu'une partie, me donnera un fort petit cours de géométrie. Avançons donc plus nos pas, et disons que la politique est la science de faire le plus de bien possible, aux hommes, avec le moins de peine possible, selon les circonstances. C'est donc un problême *de maximis et minimis* à résoudre. La politique est une courbe (une parabole) à tirer. Les *abscisses* seront les biens, les *ordonnées*, les maux. On trouvera le point où le moindre mal possible se rencontre avec le plus grand bien. Ce point résout le problême; et tels sont tous les problêmes humains, car tout est mêlé de bien ou de mal. Vous voyez donc que tout problême politique n'est d'abord résolu que par une équation indéfinie qui ne se trouve fixée que lorsque vous l'appliquez aux cas particuliers.

Vous demandez s'il est bon d'accorder une liberté entière à l'exportation des blés. Ce problême général n'est résolu que par une équation indéfinie. Vous demandez ensuite s'il faut accorder la libre exportation en France dans l'année 1773; alors le problême est fixé, parce que vous fixez le pays et le temps; et la même équation, appliquée au cas fixé, pourra vous donner tantôt la positive, tantôt l'affirmative, et tantôt la négative. La politique est donc la géométrie des courbes, la géométrie sublime des Gouvernemens, comme la police en est la géométrie simple. Sans doute un géomètre doit voir juste, mais cela va sans dire.

La politique n'est donc pas seulement une science

d'éducation, mais généralement une science d'amélioration quelconque. On appelle également agriculteur celui qui cultive des plantes annuelles, des oignons, des laitues, qu'il plante et arrache lui-même au bout de trois mois, et celui qui soigne des chênes, des châtaigniers qu'il n'a pas plantés et qu'il ne verra pas mourir. Les cultures sont différentes, mais toutes les deux appartiennent à la science de l'agriculture.

Rejettez loin de vous et de la politique, ces grands mots vides de sens, de la force des Empires, de leur chute, leur élévation, etc. N'aimez pas les monstres de l'imagination ni les êtres moraux. Il ne doit être question que du bonheur des êtres réels, des individus existans ou prévus, nous et nos enfans : voilà tout; le reste est rêverie.

Je crois que des hommes peuvent faire du bien et du mal aux autres hommes. Les princes naîtront ou mourront, cela ne fait rien; cela ne fait rien aux hommes. Il faut les rendre heureux; s'ils ne sont pas heureux en France, il faut les faire déménager tous, et les envoyer en Laponie; s'ils sont mal là, envoyez-les au Kamtschatka. Il est vrai que la grandeur, la force d'un Empire font souvent le plus grand bonheur de son peuple, et que sa ruine entraîne le malheur des individus. Mais cela n'est pas général. Les Florentins n'ont jamais été aussi heureux du beau temps de leur république, qu'ils le sont à présent, etc. Je crois donc qu'un homme peut hâter ou retarder soit l'accroissement, soit la ruine d'un État, le sien ou celui de son voisin. Mais

il ne doit que s'occuper du bonheur des hommes. Le moyen de procurer ce bonheur, je l'ai déjà dit, est toujours celui de calculer les biens et les maux, de trouver le point du milieu en calculant soit les biens ou les maux; il faut calculer le présent, et l'avenir sûr ou fort possible. L'incertain est *cet infiniment petit* qu'on méprise dans le calcul. A présent donnez vos problêmes; je tâcherai de les résoudre. En avez-vous assez pour ce soir? Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 49.)

Naples, 13 novembre 1773.

Pour le coup, ma belle dame, vous avez raison. Je ne me fais point l'idée de votre état actuel; et vous qui avez tant d'esprit, de pénétration, de lumières, vous ne songez pas que j'ai été obligé de faire peindre et vernir le balcon de mon cabinet, et que cette odeur d'huile et de vernis depuis huit jours m'empoisonne, me tue, me rend incapable de travailler, d'écrire, de penser. C'est bien pis cela que les cris des petits enfans.

Mon frère se porte moins mal. Il vivra, mais il vivra perclus de la moitié de ses membres. Cela fait pour sa famille et pour moi un malheur plus grand que s'il était mort. Mon embarras est extrême. Le mieux est de ne rien prévoir, aussi ferai-je.

Voici la réplique de M. Capperonnier à ma réponse; vous trouverez une différence énorme entre ce qu'il dit de César Borgia, et ce que je dis,

moi. Mais, en vérité, aurai-je pris la peine de le consulter pour apprendre de lui les choses les plus communes et les plus triviales, qu'on trouve dans tous les mauvais livres et les mauvais dictionnaires? Il m'a un peu piqué. Si l'époque de la naissance de Borgia était une chose aisée à trouver ou à combiner, je n'aurais pas eu recours à lui. Si ce duc de Gandia, qu'il fit assassiner, eût été son aîné, comme tout le monde le croit, pendant qu'au fait il était son cadet; si mille autres circonstances concernant sa famille n'eussent pas été confondues, embrouillées par les historiens, même les plus fameux, je n'aurais pas frappé à la porte de M. Capperonnier. Persuadez-le donc que, lorsque je l'interroge, c'est pour cause; et lorsqu'il me répond, il faut qu'il prenne garde à ce qu'il dit, sans quoi je reviendrai à la charge et l'interrogerai de rechef.

Pignatelli est parti le 7 de ce mois; il sera à Paris, à ce qu'il croit, avant la fin de l'année.

J'ai entrevu un édit du roi de Sardaigne, sur la disette que son pays souffre, rapporté dans une gazette. En général, tous les pays de l'Europe sur lesquels la disette s'est fait sentir depuis neuf ans, c'est-à-dire depuis le commencement des troubles de la Pologne, qui en sont l'unique cause, tous ont produit des édits, et ces édits sont tels qu'on les aurait faits il y a trois siècles : preuve que les ouvrages des économistes n'ont éclairé ni persuadé aucun Gouvernement. J'en suis fâché pour eux et pour les Gouvernemens; car il y aurait eu quelques progrès à faire dans l'administration des blés de-

puis trois siècles. Mais les économistes n'ont su l'enseigner, ni les Gouvernemens n'ont pu l'apprendre. Voici ce qu'il fallait enseigner et prêcher :

1° Que la connaissance exacte du produit des blés d'un royaume, dans chaque année, quand même on pourrait l'avoir, ne sert à rien, ne mène à rien et n'avance de rien;

2° Que la défense absolue de l'exportation est impraticable et moins avantageuse qu'une forte imposition sur la sortie;

3° Qu'il ne faut jamais fixer le prix des blés. Tous les édits que j'ai vus, et celui de Turin surtout, tombent dans ces trois fautes grossières. On veut savoir la récolte, bêtise; on fixe le prix, sottise; on défend la sortie, pauvreté. Le remède aux famines, préservatif, a été dit dans mes Dialogues à ceux qui les ont lus jusqu'au bout : deux impôts, l'un sur la sortie, l'autre sur l'entrée. Le remède à la famine actuelle, il n'y en a qu'un. Il faut que le Gouvernement se persuade que c'est un malheur aussi grand qu'une guerre, un malheur digne de ses soins; et comme pour une guerre on prodigue des millions et des milliards, il faut en prodiguer contre la famine, s'endetter, acheter par-tout à tout prix, vendre en perte, tuer les monopoles, tracasser les commerçans. Il faut que l'exportation soit toujours abandonnée aux négocians, et qu'elle leur soit toujours profitable. Il ne faut pas tolérer que l'importation leur soit lucrative jamais, et il faut que l'Etat la fasse toujours. Bonsoir, à huitaine.

A la même.

(Réponse aux nos 50 et 51.)

Naples, 18 décembre 1773.

MA BELLE DAME,

Je vous ai fort négligée depuis quelque temps, et je crains que vous n'en soyez plus inquiète qu'il ne le faudrait, car je me porte bien. Mon frère va beaucoup mieux, et vivra encore quelque temps. L'idée de l'éloignement d'un malheur, égale celle d'un malheur évité à jamais. Tout est optique dans notre tête; nous ne sommes pas faits pour la vérité, et la vérité ne nous fait rien; l'illusion optique est la seule qu'il faut chercher. Si je voulais donc vous dire la véritable cause de mon silence, j'aurais de la peine à la trouver. Pourtant je crois que la voici. D'abord vos lettres ne m'ont point électrisé. La perruque de M. d'Argental et le mariage de la duchesse de Chaulnes sont deux espèces de poils qui, à la différence de tous les autres poils, ne s'électrisent ni n'électrisent point. Ensuite, je suis fort occupé de réimprimer mon ancien ouvrage sur la *monnaie*, écrit en italien, dont l'édition est tout à fait épuisée. Je voulais y ajouter quelque chose, mais plus je vieillis, plus je trouve qu'il y a toujours à retrancher dans les ouvrages, jamais à ajouter. Ce n'est pas pourtant là le compte des libraires; ils souhaitent des éditions plus complètes, et les sots (car il n'y a que les sots qui achètent force livres) les souhaitent aussi. Je dois donc

faire une édition plus complète de mon ouvrage; on y demande des notes, j'en ferai; mais qu'y mettre? Pourriez-vous m'aider, ou me faire aider à trouver ce que je dois ajouter, pour plaire, à un ouvrage que peut-être vous connaissez, car j'en ai parsemé plusieurs exemplaires dans Paris. Vous répondrez que vous n'entendez pas l'italien et encore moins la monnaie de mon pays; mais qu'est-cè que cela fait? Ne fait-on pas des notes sans entendre le texte? Horace, Aristote, etc., n'ont-ils pas eu une infinité de commentateurs? Aidez-moi donc, car je me casse la tête à me commenter, et je trouve toujours que j'ai dit dans le texte, ce que je voudrais dire dans mes notes. A ce propos, je vous dirai qu'un certain président dont j'ai oublié le nom, mais que vous reconnaîtrez à ce signalement (sa femme passait pour une femme d'esprit, car elle eut le bon esprit de s'attacher à M. Trudaine, le père, homme très-important); ce président, dis-je, fit un livre sur la valeur des monnaies, relativement aux denrées, dans les différens siècles. Ce livre est rare; mais je voudrais l'avoir. Tâchez de me l'acquérir, et envoyez-le-moi avec les chemises. Voilà donc mon occupation à présent qui me distrait, sans m'amuser; elle m'occupera assez, car il faudra que je fasse toutes les corrections; personne n'aide ici mes études. Voilà un grand mal pour ceux qui voudraient que j'enfantasse tous les jours quelque chose de nouveau. Si j'avais des accoucheurs!

Vous serez à la veille de revoir les voyageurs;

embrassez-les donc de ma part. Pignatelli était à Parme le 5 décembre. Il vous aura vue avant la réception ds cette lettre. Embrassez-le aussi.

Portez-vous bien. Que puis-je vous dire de nouveau? La mort de nos ministres d'état ne vous est pas plus importante que la perruque de d'Argental. Donnez-moi quelques nouvelles de mes amis. Le baron, la baronne, Schomberg, etc., que font-ils?

A la même.

(Réponse aux nos 54 et 55.)

Naples, 1er janvier 1774.

Je commençais, ma belle dame, à être fort inquiet sur votre compte, ne recevant plus de lettres depuis trois semaines; enfin il m'en est arrivé deux ensemble, et j'ai vu que votre santé va bien, que les postes vont mal. Les malheurs que vous souffrez à présent sont vraiment des malheurs domestiques, car *domus* signifie la maison, comme vous le sauriez, si vous saviez le latin. Vous êtes, en outre, *kiragra*; ceci est grec, et cependant n'est pas bien fin. Vous avez donc mal à une main, et c'est la main gauche? Pouvez-vous vous gratter? Je trouve que les mains ne nous ont été données que pour nous gratter le c..; car on avait oublié la queue, aussi bien qu'aux singes. Si vous vous grattez, soyez tranquille, tout le reste s'arrangera, même en dépit d'Helvétius, qui, avec son humeur sombre et chagrine, traînant son ennui à la campagne, se vengeait sur le genre humain de ce qu'il

n'y avait pas de demoiselles à Vauray. Vous me faites l'analyse de son livre; de quel livre parlez-vous? Croyez-vous que je sache qu'il a paru un nouveau livre sous son nom? Je n'en sais pas le premier mot; ainsi, je n'entends rien à tout votre article. Vous y parlez des chutes des Empires. Qu'est-ce que cela veut dire? Les Empires ne sont ni en haut ni en bas, et ne tombent pas; ils changent de physionomie; mais on parle de chutes, de ruines, et ces mots font tout le jeu de l'illusion et des erreurs. Si on disait les phases des empires, on dirait plus juste. La race humaine est perpétuelle comme la lune, mais elle nous présente tantôt une face, tantôt une autre, parce que nous ne sommes pas toujours placés pour la voir dans son plein. Il y a des Empires qui ne sont jolis que dans leur décadence, comme l'Empire français; il y en a qui ne seront bons que dans leur pourriture, comme l'Empire turc; il y en a qui ne brillent que dans leur premier quartier, comme l'Empire jésuitique. Le seul qui n'a été beau que dans son pléni-lune, a été l'Empire papal. Voilà tout ce que j'en sais, et je n'en sais pas beaucoup.

Votre monstre de Bellérophon, grondé de la bonne manière, m'a fait rire aux larmes. Nous avons d'aussi beaux monstres ici, mais nous ne leur soufflons pas au c..; voilà la différence. Cependant votre histoire a été impitoyable pour égayer un peu ce pauvre baron de Breteuil. Vous saurez l'horrible catastrophe de M. de Matignon; elle fait frémir : les Napolitains même en ont pleuré.

Vous aurez vu à cette heure Pignatelli; il vous aura bien parlé de moi, et vous l'aurez bien interrogé, je parie.

Ne vous étonnez pas si vous voyez passer quelque semaine de moi sans lettres; vous en savez la cause d'avance. Je veux me réimprimer. Aimez-moi. Portez-vous bien; et si les philosophes du Nord sont arrivés, embrassez-les pour moi. Allez exprès souhaiter la bonne année de ma part au baron et à la belle baronne. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 56.)

Naples, 29 janvier 1774.

MA BELLE DAME,

Vous allez donc occuper l'appartement de mon ami Sersale, dont je suis toujours inconsolable; jouissez-y au moins d'une plus longue vie et d'une meilleure santé.

Les révoltes de Russie ne me paraissent pas dignes d'obliger notre ami le philosophe à s'en sauver à toutes jambes; s'il y était obligé, il s'en tirerait très-mal; il y mettrait de la philosophie, qui est la chose du monde la plus déplacée dans une bagarre, témoin Archimède. Mais notre ami Grimm, où est-il? A-t-il remisé sa princesse à Darmstadt?

Je serai fort laconique ce soir. Je vais au bal de l'Opéra. Sachez qu'en 1748, Naples vit, pour la première et dernière fois, le spectacle d'un bal public. Les prêtres, les ostrogoths, les soutiens de

la barbarie nationale, sentirent les effets terribles d'un bal libre, payé, catholique, c'est-à-dire universel. Ils s'y opposèrent avec une force incroyable, et les firent défendre à jamais. Il en a coûté des peines immenses pour les rétablir; j'y ai eu plus de de part qu'on ne s'imagine. Enfin le hasard heureux que le roi passe le carnaval ici, et d'autres circonstances favorables, ont fait réussir une chose qu'on croyait désespérée; j'en espère un grand bien pour ma patrie. La galanterie est la pierre-ponce qui polit les nations. Je vous écris donc masqué; une beauté vénitienne est tout mon accoutrement. Il y avait vingt-deux ans que mon visage avait paru à découvert; car, à Paris, je n'ai jamais été au bal; je n'y mène personne; je n'ai pas besoin de pierre-ponce; je suis plus poli qu'un roué ne devrait être. En attendant, ces bals nous ont attiré cinquante-deux Anglais, et une trentaine d'étrangers d'autres nations. Nous avons débanqué le carnaval de Venise et celui de Rome; nous gagnerons, sur l'Europe, une centaine de milliers d'écus en peu de jours. Milord Clive, seul, pourrait les dépenser en achetant des mauvaises copies de tableaux pour des originaux. Il est ici; il en achète, et il est persuadé que les diamans donnent le goût des arts. Cela est vrai jusqu'à un certain point, car il est vrai aussi que *stultitiam patiuntur apes*.

Militerni m'a donné la médaille de M. de Sartine, en plâtre; elle s'est frottée en chemin; n'y en a t-il pas en écaille, faisant le couvercle d'une boîte? S'il y a des boîtes à la Sartine, achetez-m'en une

de peu de prix, mais avec son portrait, c'est tout ce que je désire avoir. Aimez-moi. Portez-vous bien. Je n'écris pas à Chatelux. J'écrirai à Pignatelli. Mardi vous baptiserez notre princesse Louise; vous nous serez bien plus parens qu'amis ; mais c'est toujours quelque chose que de vous escamoter de beaux présens. Adieu.

A la même.

Naples, 2 février 1774.

Tout de bon, ma belle dame, je commence à être inquiet sur votre compte. Il y a deux ou trois ordinaires que je ne reçois point de lettres de vous. Que vous est-il donc arrivé? Pour moi, vous savez que je me porte toujours bien, et qu'il est impossible que je sois malade, n'ayant jamais pris de médecines ni de médecins. Je pourrais bien mourir, mais ma mort retentirait en Europe. Ainsi mon silence ne doit jamais vous inquiéter; mais le vôtre est terrible, autant que pénible pour moi.

Vous saurez que Carraccioli a perdu sa belle-sœur. Je crois donc que, sans faute, il fera le voyage de Naples, et vous pourrez le prier de m'apporter la toile de coton et les mouchoirs. Mandez-m'en le prix, et s'il veut vous le payer, je le rembourserai.

J'attends toujours avec impatience les recherches sur la vie du duc de Valentinois. Aimez-moi; écrivez-moi. Adieu.

Je crois n'avoir pas répondu à votre n° 55 du

20 décembre. L'article de Buffon prouve qu'il n'aime pas les économistes ; mais s'il avait lu et goûté mes Dialogues, les objections à la liberté absolue n'auraient pas dû lui paraître nouvelles tout à fait. Au fait, tout être qui fait une profonde révérence à quelqu'un, tourne le dos à quelqu'autre : cela est dans l'ordre.

Je n'entends rien au titre de l'ouvrage anglais, traduit par Suard : *Observations sur les commencemens de la société*. Toute société a commencé et commence par l'accouplement du mâle avec la femelle. Est-ce que Suard a fait des observations sur cela ?

Je ne me souviens point du tout de ce que je vous ai dit à propos de blés, que vous avez cru digne des têtes couronnées. Mais je vais vous dire le secret de l'Église et de l'État, le voici :

Tout pays qui établira et soutiendra la liberté indéfinie des blés, sera bouleversé; sa forme deviendra entièrement républicaine-démocratique, et la classe des paysans deviendra la première et la plus puissante. Nous qui ne bêchons pas la terre, nous serions donc bien fous de la laisser établir pour devenir les derniers.

Hoc est lex et prophetæ. Adieu.

A la même.

(Réponse catégorique.)

Naples, 15 février 1774.

MA BELLE DAME,

Je suis persuadé que Carraccioli viendra sans faute à Naples, et je crois aussi qu'il viendra par l'Allemagne et par Vienne; il en avait le projet, et c'est son plus agréable chemin. J'ai de la peine à croire qu'il veuille embarquer dans sa malle, et promener par le monde ma pacotille; mais il est probable qu'il enverra quelque caisse ou quelque malle par mer; et, dans ce cas-là, vous pourriez le prier, et il ne me refuserait pas, car cela ne lui causerait aucun embarras, et lui coûterait en raison de treize livres le quintal, c'est-à-dire rien pour un ami.

Voyons donc si cela est faisable; après nous prendrons des partis en désespérés, comme celui de Gênes, que vous me proposez. Je ne suis point pressé de recevoir la toile de coton et les mouchoirs avant l'automne prochain. Ils ne sont point défendus à Naples, et la douane n'en est pas considérable; mais elle est embarrassante et tracassière comme tout l'est ici.

Je connais votre maison de la rue Gaillon; ne craignez rien, on vit plus long-temps lorsqu'on est à l'abri de la ventilation; le monde, les médecins croient le contraire; mais l'expérience prouve qu'ils se trompent. La rechute de Mora commence à me faire désespérer sur son compte; l'air de Madrid

est trop ventilé, et ses poumons ne le soutiennent pas.

Le voyage d'Italie après celui de Pétersbourg vous assomme, vous désole; cependant, je ne pourrais m'empêcher de m'en réjouir infiniment, s'il avait lieu; c'est ce que je ne crois pas. Au reste, je ne le trouve pas fou d'avoir résolu d'hiverner à Pétersbourg, plutôt que de voyager dans une si rude saison. Ce voyage me paraît si terrible! et puis il est ridicule de faire de longs voyages et des séjours très-courts. Schomberg m'adore, je le sais, je l'aime et l'admire, et si c'était à moi, je l'enleverais à la France, pour avoir enfin quelque chose de vraiment militaire ici. L'affliction de Mme de Matignon a été extrême; tout vient du défaut d'éducation. Si on lui avait appris qu'un mari n'est qu'un homme, elle verrait que l'espèce entière lui reste, en perdant un individu. M. de Matignon a été infiniment pleuré sans être regretté, car on voyait qu'il n'aurait jamais été bon à rien, qu'à être un bon vivant.

Bianchi m'est inconnu; il n'a rien donné au public ici. Piccini vient de donner à notre grand théâtre un opéra qui a surpassé tout ce qu'on avait entendu de bonne musique jusqu'ici. L'*Orphée* de Gluck, qu'on a donné en même temps à la cour, en a été furieusement éclipsé. Comme je sais que le prince Pignatelli aura la copie entière de l'opéra de Piccini, je suis persuadé que vous l'entendrez; entendez-le pourtant avec tous les accompagnemens.

Ce que vous me mandez de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape, m'a fait rêver, et il me vient une idée sublime dans la tête, qu'il faut absolument que vous communiquiez à Marmontel, de ma part, pour tâcher de l'électriser. On pourrait, ce me semble, bâtir dessus le plus beau de tous les romans, par lettres, et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, Carlin et Ganganelli, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse, se sont promis de s'écrire au moins une fois tous les deux ans, et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole, et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion de cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes, dont l'un a été toujours malheureux, et parce qu'il était malheureux, est devenu pape; l'autre, toujours heureux, est resté arlequin. Le plus plaisant serait qu'arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli, qui serait un pauvre moine, ensuite un pauvre cardinal, enfin pape, pas trop à son aise. Arlequin lui offrirait son crédit à la cour, pour la restitution d'Avignon, et le pape l'en remercierait. Ma tête est déjà si enflammée de cet ouvrage, que je le ferais ou le dicterais en quinze jours, si j'en avais la force. Je m'attacherais à la plus étroite vérité ou vraisemblance, sans aucun épisode romanesque, et je convaincrais le monde qu'arlequin a été le plus heureux des hommes, et Ganganelli le plus malheureux. Une trentaine de lettres et autant de

réponses, feraienttout l'ouvrage; beaucoup de génie et point d'esprit, en ferait un chef-d'œuvre. Bonsoir, adieu. Aimez-moi.

A la même.

Naples, 15 mars 1774.

MA BELLE DAME,

Que voulez-vous que je vous mande, ma belle dame ? Mon frère est à l'agonie ; j'attends la nouvelle de sa mort demain. N'ai-je pas tout dit ? Qu'il est affreux d'avoir une famille !

Un homme ici déclamait l'autre jour contre le mariage, et disait : Voyez ce que c'est que le mariage. Songez que le bon Dieu a été obligé d'en ôter le péché mortel ! Il a donc mis en équilibre l'enfer et le mariage, et encore l'enfer a paru plus léger.

J'ai reçu vos deux n^{os} dans cette semaine, le 58 et le 59. Le premier m'envoie la réponse de M. de Foncemagne. Quoique sa feuille me soit parfaitement inutile, elle a servi pour me procurer l'état actuel des savans de Paris et leur pitoyable imbécillité. Ce monsieur n'a fait que copier l'article de Moreri (comme si l'on n'avait pas ici un dictionnaire aussi commun), avec toutes les absurdités, les bêtises, les fautes qui y sont, et il en est pâmé de plaisir. Cependant voilà ce qu'il y a aujourd'hui de mieux en France en fait de littérature. Je m'en doutais ; je suis bien aise de m'en être assuré. Je regrette les livres qui sont à la Bibliothèque du roi,

mais pas les hommes qui sont à Paris. Ah! si j'y pouvais fouiller!

Mes chemises de coton, en arrivant avant l'hiver prochain, arriveront toujours à temps. Je serais curieux de savoir si d'Alembert a reçu une réponse de moi à la lettre qu'il m'écrivit, en me recommandant M. de la Borde.

Je passe au n° suivant. La maladie de notre prince Pignatelli m'a effrayé beaucoup; elle a troublé le plaisir que me causaient les détails des facéties parisiennes. Celle du comte de Lauraguais est charmante tout à fait, et de très-bon ton, à mon avis.

Linguet et La Harpe m'ont affligé, au lieu de m'égayer. Lorsqu'on voit des gens d'esprit, et même de génie dans leurs écrits, méprisables ou ridicules dans leur conduite, on voit que l'esprit n'est pas le miroir de l'âme, et les sentimens qu'on couche par écrit sont seulement d'un écho, et pas une production des pensées, et cela fâche beaucoup. Nous sommes dans un siècle où il y a bien plus de perroquets qu'on ne pense. Il y a tant de belles choses écrites, qu'un homme qui n'aurait pas une lecture immense et une mémoire prodigieuse, ne saurait s'apercevoir d'où viennent les choses qu'il entend.

C'est ce qui nous arrive avec La Harpe. C'est un perroquet, n'en doutez pas; mais sa mémoire est si bonne et la nôtre est si mauvaise, qu'il nous est impossible de nous apercevoir d'où il tire ces sons qui nous paraissent des productions de son esprit,

et même de son génie. D'ailleurs, il est absolument un mortel, en tout sens très-ridicule. Je lui suis redevable de m'avoir fait passer le plaisir d'avoir de l'esprit.

Aimez-moi toujours. Plaignez-moi à présent. Soyez sûre que je me donne du courage, et je me fais une raison. Faites-vous-en une, vous, sur la Russie et les folies des voyageurs. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 60.)

Naples, 12 mars 1774.

MA BELLE DAME,

Hier au matin, avant midi, mon frère est mort. N'en ai-je pas assez dit pour ce soir? Si vous trouvez que c'est peu, j'ajouterai qu'il y a trois jours, j'appris la nouvelle de la mort de mon oncle. Il était vieux; mais comme il laisse une famille nombreuse et pauvre, sa mort a été fâcheuse.

Cependant votre lettre est charmante; vous y paraissez contente de la journée passée chez le baron et chez Mlle de l'Espinasse. Votre bonheur a pensé m'égayer. Je répondrai donc quelque chose. D'abord, je suis ravi du rétablissement du prince Pignatelli. M. Capperonnier ne connaît pas mon livre sur les monnaies; il est pourtant à la Bibliothèque du roi. Serait-il comme le curé de Saint-Sulpice, qui connaissait mieux ses vaches que ses brebis? Pourquoi ne répond-il pas à ma question? *Y a-t-il aucun écrivain imprimé ou manuscrit*

qui marque l'année précise de la naissance de César Borgia? Voilà la question.

M. Père m'accorde donc de l'esprit? J'admire sa clémence. Si je lui accordais le sens commun, je serais bien plus généreux que lui; mais je n'aime pas à être taxé de prodigalité.

Dieu me garde de songer à détruire votre château en Espagne! au contraire, je vais y ajouter un entresol, ou, si vous voulez, un parapet. La mort de mon frère m'approche de Paris; voici comment. Il laisse trois filles, je les marierai; et pour les mieux marier, je vais faire accroire à leurs époux que je serai un jour ici un grand personnage. Lorsque la chose sera faite, et les mariages consommés, ils seront bien attrapés. Je quitterai tout; et comme rien ne m'attache plus ici, je m'en retournerai à Paris; ils se donneront à tous les diables, mais il n'y aura plus de remède. A l'occasion de la vente des livres de mon frère, je vendrai aussi les miens, et ce sera autant de débarrassé. Attendez-moi donc sous l'orme, ou au Carrousel, et tâchez que les échoppes soient bien fournies de belles et bonnes marchandises.

Aimez-moi; plaignez-moi, et croyez-moi votre très-humble et très-obéissant, etc.

A la même.

(Réponse au n° 73.)

Naples, 2 avril 1774.

MA BELLE DAME,

Il n'y a pas tant d'arlequins ni de papes. Je vous dirai, en vous montrant le cercueil de mon frère, comme ce prédicateur en montrant son crucifix : Voilà le véritable arlequin.

Parlons de la commission. Puisqu'il n'y a pas à compter sur Carraccioli, et que le chevalier de Magaillon m'offre de la faire parvenir à Marseille, sans frais, j'accepte l'offre; car, au fond, j'aurais bien trouvé ici des toiles de coton, mais une spéculation commerçante me faisait voir qu'en achetant à Paris, toutefois que j'eusse pu épargner le transport et les droits, j'aurais gagné. Ainsi, si on peut envoyer la toile de coton à Marseille, *sans frais ni droits*, j'aurai gagné heure. Pour les mouchoirs, s'il ne sont point encore achetés, ou si vous pouvez résilier le contrat, je vous conjure de ne pas les envoyer; j'en trouverai ici, et ce sera autant d'embarras de moins. Pour la toile, donc, envoyez-la au plus vîte au consul d'Espagne, à Marseille, en le chargeant de la donner à quelque officier des frégates du roi de Naples, qui y vont aller pour y conduire le prince de Roffadali, ministre en Danemarck. Il n'y a pas de temps à perdre. Pour les livres, vous ferez ce que bon vous semblera. Ceux-là ne m'embarrassent guère, n'étant pas sujets à la

douane. Je ne me soucie pas des Mémoires de Beaumarchais, ignorant tout à fait la question. Je suis bien fâché de votre rhume. Le duc de Saxe-Gotha m'a envoyé la médaille en or, gravée d'après mon dessin, accompagnée d'une lettre incroyable. Il m'a pénétré de reconnaissance au point que je ne saurais vous exprimer.

Songez que c'est Pâques demain, et qu'on la souhaite ici tout comme la nouvelle année. Je n'ai pas le temps de vous écrire un mot de plus. Il faut sortir. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 74.)

Naples, 23 avril 1774.

MA BELLE DAME,

Je suis toujours plus abruti que jamais par mon ennuyeuse position. Mon frère a laissé son bien abîmé de dettes et de désordres, et j'ai trois nièces à marier. Je ne m'occupe donc que de procès, quittances, recettes, etc. Puis j'aurai des contrats de mariage, et me voilà bien amusé pour long-temps. Cependant, si je vis et que d'autres meurent, je reparaîtrai à Paris, n'en doutez pas.

Je crois vous avoir mandé que le duc de Saxe-Gotha m'envoya la médaille de feu son père, en or, accompagnée d'une lettre charmante, et incroyablement obligeante. Il a reçu une réponse de moi, fort drôle; si j'avais un copiste français, je

vous enverrais l'une et l'autre. Peut-être il la montrera à Grimm à son retour.

Vous ne me parlez ni du départ de Carraccioli ni de la santé de Pignatelli. Les frégates du roi, qui vont d'ici à Marseille, partent aujourd'hui. Dieu fasse que ma toile de coton arrive avec leur retour de Marseille à Naples, pour qu'elles puissent s'en charger! Je connaissais l'épigramme du marquis de Pezé; M. de Breteuil me l'avait montrée.

Votre querelle avec milord Stormont me paraît aisée à apaiser. Du mérite d'un homme, il n'y a que son siècle qui ait droit d'en juger; mais un siècle a droit de juger d'un autre siècle. Si Voltaire a jugé l'homme Corneille, il est absurdement envieux; s'il a jugé le siècle de Corneille et le degré de l'art dramatique d'alors, il le peut; et notre siècle a droit d'examiner le goût des siècles précédens. Je n'ai jamais lu les notes de Voltaire sur Corneille, ni voulu les lire, malgré qu'elles me crevassent les yeux sur toutes les cheminées de Paris, lorsqu'elles parurent. Mais il m'a fallu ouvrir le livre deux ou trois fois, au moins par distraction, et toutes les fois je l'ai jeté avec indignation, parce que je suis tombé sur des notes grammaticales qui m'apprenaient qu'un mot ou une phrase de Corneille n'était pas en bon français. Ceci m'a paru aussi absurde que si on m'apprenait que Cicéron et Virgile, quoiqu'Italiens, n'écrivirent pas en aussi bon italien que le Bocace et l'Arioste. Quelle impertinence! Tous les siècles et tous les pays ont leur langue vivante, et toutes sont également bonnes;

Chacun écrit la sienne. Nous ne savons rien de ce qui arrivera à la langue française, lorsqu'elle sera morte; mais il se pourrait bien faire que la postérité s'avisera d'écrire en français sur le style de Montagne et de Corneille, et pas sur celui de Voltaire. Il n'y aurait rien d'étrange en cela. On écrit le latin sur le style de Plaute, de Térence, de Lucrèce, et pas sur celui de Prudentius, Sidonius Appollinaris, etc., quoique, sans contredit, les Romains fussent infiniment plus éclairés, au quatrième siècle, sur les sciences, astronomie, géométrie, médecine, littérature, etc., qu'ils ne l'étaient du temps de Térence et de Lucrèce. Ceci est une affaire de goût; et nous ne pouvons rien prévoir des goûts de la postérité, si pourtant nous avons une postérité, et qu'un déluge universel ne s'en mêle. Bonsoir. Aimez-moi; détaillez-moi plus de nouvelles.

A la même.

(Réponse au n° 75.)

Naples, 14 mai 1774.

Comme on voit bien, ma belle dame, que la nouvelle maison rue Saint-Nicaise, vous égaye, vous anime, et vous donne des idées couleur de rose! Vous employez votre lettre (au lieu de me donner des nouvelles de Carraccioli, de Pignatelli, du baron et de tous mes amis) à m'inviter à des choses impossibles. Vous ne concevez donc pas l'horreur de ma situation? Je suis en tout

abruti. Je n'ai plus de frère, plus d'amis, plus de patrie, plus de plaisirs. Je n'ai que de l'argent assez pour payer votre lettre de change lorsqu'elle arrivera. Quel arlequin, quel pape attendez-vous de moi? Cependant si vous voulez absolument ce roman original et parfait, et tel qu'il est dans ma tête, donnez-vous la peine de lier connaissance avec Carlin, et prenez de lui les époques justes et très-exactes des évènemens de sa vie. La date de sa naissance, ses premières études, son arrivée en France, son entrée à la comédie, son mariage, la naissance de ses enfans; ceci doit être très-exact et dans le dernier détail; disputes avec ces camarades, avec les gentilshommes de la chambre, etc. Il en faudrait savoir autant, et avec autant de précision, du père Ganganelli. Avec ces matériaux, il faut bâtir; sans cela rien n'aura l'air original; point de vrai, point de bonne plaisanterie, point de bon ton. Faites donc cela de votre côté, et puis laissez-moi faire, et Dieu sait ce qu'il en arrivera.

Piccini nous quittera, sans faute, pour aller vous trouver. Il est digne d'être connu personnellement de vous. Sa femme chante très-joliment. On me dit que M. de la Borde, à son retour d'Italie, ayant beaucoup parlé de lui à Mme la comtesse Du Barri, c'est elle qui l'a engagé à passer en France, avec des conditions fort lucratives pour lui; et il s'y est déterminé. Tout le monde est fâché ici de son départ; mais personne ne lui a offert dix sous pour rester. Ah! si j'en pouvais faire autant!

Mais mes nièces, mes chiennes de nièces me lient à ce cruel poteau, et ma chambre rue Saint-Nicaise reste vide. Quel dommage !

Je suis arrivé enfin à posséder un chat angora ; il m'est parvenu de Marseille avant-hier. S'il vit, s'il ne m'est pas volé, j'aurai trois amis à Naples ; car je possédais déjà deux chats, même après le départ en entier de la colonie française que M. de Breteuil amena ici, et qui s'est fondue et a dépéri presque aussi malheureusement que celle de Cayenne. Aimez-moi. Engagez Pignatelli à m'écrire enfin quelquefois. Donnez de mes nouvelles au baron, et donnez-m'en des leurs.

L'ouvrage l'*Homme* est-il véritablement de feu Helvétius ? Cela peut se dire. S'il est d'un auteur vivant, il en faut taire le nom par écrit. Je n'ai pas vu cet ouvrage, et je ne vois plus aucun livre. Je vendrai même les miens pour être plus à la légère. Bonsoir. Soyez plus longue dans vos lettres.

A la même.

(Lettre gratuite aux ingrats.)

Naples, 28 mai 1774.

Eh bien ! ma belle dame, y pensez-vous ? Voilà deux semaines que vous ne m'écrivez pas, et dans quels momens, grands dieux ! lorsque j'ai le plus de curiosité des évènemens de la France. Qu'avez-vous donc ? La rue Saint-Nicaise vous occupe-t-elle si fort ? A la bonne heure si j'y étais. Les eslopes ou les échoppes me donneraient des distractions ; mais

vous? Enfin, ma belle dame, ne soyez pas cruelle ni politique avec moi dans ces momens de curiosité importante. Tenez, laissez-moi là tout ce qui arrivera ou n'arrivera pas aux ministres en place, aux parlemens, aux princes du sang. Tout cela ne m'intéresse guère. Laissez là de même les finances, la guerre, la politique. Dites-moi ce qui arrivera aux gens de lettres, cela me touche de bien près. Le règne de Louis XV sera le plus mémorable à la postérité, qui ne nommera le siècle de Louis XIV, que pour dire que, sous Louis XV, Voltaire en parlait. Au reste, c'est ce dernier qui a produit Montesquieu, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Boulanger, Ruelle, La Chalotais et l'éclipsement des jésuites. Lorsqu'on compare la cruauté de la persécution de Port-Royal à la douceur de la persécution des encylopédistes, on voit la différence des règnes, des mœurs et du cœur des deux rois. Celui-là était un chercheur de renom, et prenait le bruit pour de la gloire. Celui-ci était un honnête homme, qui faisait le plus difficile des métiers (celui de roi), le plus à contre cœur qu'il pouvait. On ne rencontrera de long-temps un règne pareil nulle part. Dites-moi donc si au moins le mouvement imprimé se soutiendra. Allons, parlez; ne me faites pas sécher sur pied d'impatience. Vous n'en serez pas moins vîte meublée, croyez-moi, si vous m'écrivez. Pour moi, je n'ai jamais rien de nouveau à vous mander. On a tué (1).

(1) Ce fut dans un moment de distraction que Galiani

A la même.

(Réponse au n° 77.)

Naples, 4 juin 1774.

MA BELLE DAME,

Votre lettre arrive bien à propos pour satisfaire mon appétit de nouvelles. Ce n'est pas que je ne susse tout ce que vous m'avez mandé; mais j'aime à l'entendre de vous qui voyez bien, et qui n'avez pas d'envie de me faire voir mal. Je suis enchanté de tout ce qu'on dit du nouveau roi. Permettez-moi cependant d'être fâché de l'engoûment des Français à son égard. Je vous connais, je sais combien il est aisé de vous dégoûter par un effet de l'excès des désirs et des espérances conçues. D'ailleurs, plus j'y pense, plus j'y trouve la chose du monde la plus difficile de gouverner bien la France dans l'état où elle est. Vous êtes précisément dans l'état où Tite-Live peint les Romains, qui ne pouvaient plus souffrir ni leurs maux ni les remèdes. Les vices ont pris racine, ont fait corps avec les mœurs. Détruisez-vous les demoiselles; le luxe tombera, tomberont les arts voluptueux et la primauté de la France; c'est cela qui fait le pivot de son commerce, de sa richesse, de sa considération même. Vous avez des vices, il

termina sa lettre par ces trois mots. (Voy. *plus bas sa lettre du* 16 *juillet suivant, et sur-tout celle du* 27 *août* 1774.

est vrai; mais ils sont tels que toute l'Europe voudrait les acquérir, et payer très-cher les leçons à ses maîtres. Les demoiselles bannies, on attaquera les philosophes. Ils se tiennent ensemble. C'est un autre luxe; mais ils donnent à votre nation l'éclat actuel. Vous ne serez plus rien, si vous n'êtes plus les maîtres en fait de vices. Tel est l'état de l'Europe et le vôtre. C'est bien étrange, mais c'est très-vrai. Ne prévoyons donc rien, c'est le plus sûr et le moins triste de tous les partis à prendre. Tenons-nous aux faits; mandez-les-moi sans réflexions. C'est la même chose que de se taire lorsqu'on mande les faits tout simples. Le retour de Maurepas est d'un très-bon augure. Je suis enchanté de ce que vous me mandez relativement au philosophe tracassé par les gazetiers. Il fallait s'attendre à une médisance, car on a beau mentir sur celui qui vient de loin; d'ailleurs les économistes n'étaient pas des gens à se taire sur son compte.

On m'a dit que Mora est à Paris; embrassez-le bien tendrement pour mon compte. Pour le vôtre, faites ce qu'il vous convient.

Vous m'aviez mandé que Magaillon envoyait ma pacotille de toile de coton au consul d'Espagne, à Marseille. Je lui avais écrit en conséquence. Le consul de Naples me mande que c'est à lui qu'on l'adresse. Voilà ma prévention perdue, et voilà l'effet des *quiproquos*. Ah! qu'on a de peine dans ce monde pour avoir des chemises, même petites!

Vous ne voulez pas croire à mon abrutissement? Eh bien! jugez-le par cette lettre. Si je ne suis pas abruti, au moins vous conviendrez que je suis bien triste; cependant je n'ai point de mémoires de tapissier devant moi. J'ai des nièces. Fi! les vilains meubles! On y est bien durement assis. Bonjour; car il n'est pas nuit. Aimez-moi. Payez le tapissier, si vous pouvez, et moquez-vous du reste. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 78.)

Naples, 18 juin 1774.

MA BELLE DAME,

Ne vous fâchez pas, si je vous dis que votre n° 78 est sublime. Il est très-plat, me soutiendrez-vous, car il n'y a que de petites nouvelles, de départs et d'arrivées. Eh bien! comptez-vous cela pour rien? Ce sont des faits, et les faits sont toujours sublimes pour moi; mais il n'y a pas de réflexions, ajouterez-vous. On en fera, madame, sur les faits, n'en doutez pas. Remplissez donc vos lettres de faits, et comblez mes désirs. De mon côté, j'en ferai autant. Si nos faits pouvaient vous être connus! en voilà un pourtant à propos. Ce matin a appareillé la frégate française, qui vous rend, à notre grand regret, M. de Breteuil et sa fille. A midi, vous l'avons perdue de vue. Il pourra vous arriver ensemble avec ma lettre. Il n'y a pas d'exemple d'aucun Français qui ait été plus aimé, plus estimé, plus regretté des Napolitains. Il n'y a qu'un avis,

une voix sur cela. Le roi, la reine et la nation entière le regrettent, et se trouvent désolés de son départ. Un seul homme n'en est pas fâché; mais il n'est pas Napolitain. Si vous n'aviez pas Saint-Irénée et Saint-Remi, je soutiendrais que Saint-Breteuil a été le premier apôtre de la France, du moins à Naples. Son époque sera remarquable par le changement de nos mœurs et de nos goûts. Sous son apostolat, nous avons acquis le goût des spectacles français, et des ballets décens et sérieux. Aufrêne et M. le Picq seront remarquables dans l'*Histoire de la révolution des mœurs*. Ils ont influé plus qu'on n'imagine sur le tout. Ils ont fait plus connaître Voltaire et Diderot, et ces messieurs feront connaître le reste.

Maurepas et Sartine sont les deux plus excellens choix qu'il y avait à faire en France. J'en suis si content que vous ne sauriez l'imaginer. Arrangez la malheureuse affaire des parlemens, et vous aurez eu le plus brillant début. Si vous voulez m'en croire, conservez le nouveau système des parlemens, et faites-y rentrer les anciennes personnes. Le système nouveau est meilleur; les personnes anciennes valaient mieux.

Je n'ose parler de Mora. Il y a long-temps que je l'ai pleuré. Tout est destinée dans ce monde; et l'Espagne n'était pas digne d'avoir un M. de Mora. Peut-être cela dérangerait l'ordre entier des chutes des monarchies. Embrassez de ma part le revenant de bien loin. S'il est rassasié des froides grandeurs hyperboréennes, ce sera tout cequ'il

aura rapporté de mieux de son voyage. A Paris les philosophes viennent en plein air; à Stockholm, à Pétersbourg ils ne viennent que dans des serres-chaudes; à Naples on les élève sous le fumier : c'est que le climat ne leur est pas favorable. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 79.)

Naples, 8 juillet 1774.

MA BELLE DAME,

Il y a des vies qui tiennent à la destinée des Empires. Annibal, lorsqu'il apprit la défaite et la mort d'Asdrubal, son frère, qui valait plus que lui, ne pleura point, mais il dit : *Agnosco fatum Carthaginis;* « je sais à présent quelle sera la destinée de Carthage. » J'en dis de même sur la mort de M. de Mora. Je sais à présent que l'Espagne doit rester barbare. Tel est l'ordre des destinées. Ce que nous voyons dans le moment n'est qu'une fausse lueur de polissement; mais l'Espagne ne sera pas la France. S'il était dans l'ordre éternel qu'elle le devînt, Mora ne serait pas mort; il serait même ressuscité, s'il l'eût fallu : telle est la force du destin. C'est peut-être cette même force qui empêchera que M. de Sartine succède à M. de Saint-Florentin, et que M. de Breteuil ait été dépassé par M. de Vergennes. Vous fûtes Français, et ne vous y trompez pas. Attendez, vous verrez avec quelle adresse, quel enchaînement admirable le destin (cet être qui en sait bien long) au meilleur roi pos-

sible, au mieux intentionné, escamotera tous les desseins, détournera toutes les bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra, et ce que nous ne voudrions pas. Arrêtez-vous, de grâce, devant un rôtisseur; regardez son tourne-broche. Voyez-vous ce magot en haut, qui paraît avec une force et une application étonnantes s'employer à faire tourner la roue? Eh bien! c'est-là l'homme. Le contrepoids caché est le destin; et ce monde est un tourne-broche. Nous croyons le faire aller, et c'est lui qui nous fait aller.

En attendant, les rois et les princes sont inoculés. C'est par le même principe. Le destin (en cela favorable à l'Europe) veut nous guérir de la petite vérole. Il croit que nous en avons assez de la grosse, et ne se trompe guère. Voyez par quels enchaînemens il s'y prend! La cour, qui a le plus résisté à la raison, n'a pu résister à la peur, et la flatterie va faire plus d'inoculations que n'en aurait jamais fait le zèle de la préservation d'un monarque. O homme! être bouffon, misérable, ridicule! tu crois que La Condamine a prêché l'inoculation. C'est bien l'inoculation qui a prêché La Condamine et lui a donné la célébrité qu'il ne méritait peut-être pas.

Embrassez le revenant. Ah! qu'il a beau mentir! Je compte qu'à l'arrivée de cette lettre, il sera bien proche de Paris, à moins qu'il ne reste à ressuyer des larmes à Darmstadt.

Carraccioli est arrivé et a été présenté. *Exceptus brevi osculo, nulloque sermone, servientium*

turbæ immixtus est. TACITE, dans la vie d'Agricola (1). Je l'ai vu. Il a ébauché son rapport sur tout ce que je voulais savoir de Paris. Je serais assez content, sans ce qu'il m'a dit de l'état du prince Pignatelli, qui m'a percé le cœur. Quelle autre espèce de disgâce! Je suis triste et rêveur, comme vous voyez; bien des désagrémens valent autant qu'un malheur, et c'est là mon état. Parmi mes désagrémens, j'ai celui que mon domestique français *Du Tout* vient de me quitter après quinze ans. Une nortalgie violente l'a rappelé à sa patrie, la Savoie, sans qu'on ait pu l'arrêter. Ce départ dérange mon économie domestique, et je suis plus embarrassé de décider à qui je donnerai battre mon chocolat, que le roi de France ne l'a été à donner le département des affaires étrangères. Il reviendra peut-être à Paris; vous le verrez, il vous donnera de mes nouvelles; je vous le recommande, ainsi qu'à M. de Magaillon et à tous mes amis.

Cette semaine je n'ai point de vos lettres; pourquoi me délaissez-vous dans des momens où vos lettres me seraient plus chères et plus précieuses que jamais?

Je n'ai point épargné ni le port de Paris à Marseille, ni celui de Marseille à Naples, sur ma toile de coton; je n'épargnerai pas non plus les droits, et peut-être elle sera prise en contrebande! Oh! le

---

(1) « Après avoir reçu un léger baiser, il alla se confondre avec la foule d'esclaves, sans dire un mot, sans qu'on daignât lui adresser la parole. » (Tac., *Vie d'Agric.*)

fruit de tant de mesures ! Oh ! destinée, maîtrêsse du monde! Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 80.)

Naples, 16 juillet 1774.

MA BELLE DAME,

Ne vous ai-je pas mandé que de tout ce que j'écris, je ne garde plus aucun souvenir absolument ? Comment voulez-vous que je puisse vous expliquer les derniers mots d'une lettre écrite il y a deux mois, où vous dites que je finis, *on a tué ?* Le diable m'emporte si je me souviens d'avoir jamais écrit une chose pareille. Vous auriez dû me transcrire le paragraphe entier depuis le commencement. Au reste, sûrement vous avez deviné mal à force d'y employer de l'esprit. Je gage que vous aurez mal lu mon écriture, car, assurément, je n'ai ni tué ni voulu tuer jamais personne. Mandez-moi le développement de tout cela, j'en suis devenu bien curieux; relisez bien, et si vous ne m'entendez pas, transcrivez-moi l'article tout en entier.

La pacotille des toiles vient d'arriver, mais je ne l'ai pas encore fait débarquer, de crainte de la voir saisie en contrebande. Jamais expédition ne fut plus malheureuse et plus dispendieuse à travers les soins qu'on y a mis.

Je paierai Dom Perez. Merlin est-il tout à fait mort à jamais ?

Il sera de M. de Sartine tout ce que la destinée

voudra; je ne crains pour lui que le poison, s'il parvient à la sublime place. Les moyens bas et lâches dont on se sert pour lui barrer le chemin, me font avoir cette peur.

Si le nouveau roi est économe, il aura les trois quarts des vertus à propos pour la guérison de la France, et l'on verra la poule au pot. Mais je crains qu'on ne lui ait montré la lésine, et fait ignorer l'économie. J'apprends qu'il réforme des chiens courans, et je vois qu'il garde la Corse. Il fallait réformer la Corse et garder les chiens. La Corse est la plus grande folie faite par M. de Choiseul, et la plus fatale à la France. Attendez, et vous verrez.

Carraccioli est déjà soûl d'être à Naples, et il presse son retour. Qu'il sera content s'il se revoit en route ! Il ne se porte pas mieux de ses jambes, et je crois qu'il est persuadé qu'elles ne peuvent rien acquérir à Naples.

La seule bonne chose qu'ait dit cet ennuyeux M. Stern, est lorsqu'il me dit : « Il vaut mieux mourir à Paris que vivre à Naples. »

J'ignorais le voyage du baron. Grimm se portera à merveille, dès qu'il sera à Leyde ou à Gotha.

Rien de nouveau ici. Mais l'attente des nouveautés devient plus forte de jour en jour.

Aimez-moi; portez-vous bien. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 81.)

Naples, 23 juillet 1774.

MA BELLE DAME,

Votre lettre finit par dire que j'ai besoin de toute mon indulgence pour vous pardonner. Vous êtes donc pythonisse, sibylle (pas vieille pourtant), bohémienne, ou autre chose pareille. Vous avez deviné que la pacotille des toiles et des mouchoirs était arrivée; que j'étais dans une colère épouvantable, dans un chagrin mortel, dans un chagrin affreux. Grands dieux! quelle commission! J'appelle mon indulgence à votre secours; mais, en vérité, avouez-moi, avez-vous la toile et les poignets avant que de me les envoyer? Soupçonnez-vous que le marchand sur qui vous vous seriez reposé, les eût troqués? Si cela n'est pas, je ne sais pas comment expliquer l'aventure, car il est impossible, humainement impossible, que, sachant que j'en avais besoin pour faire des chemises, vous eussiez pris cette toile, qui est au moins trois fois plus grossière qu'il ne faudrait pour employer en chemises. Assurément, personne n'en a porté au monde de pareilles.

Le malheur en fait d'argent est sensible, car j'en perds tout le prix. Aucun marchand, je ne vous exagère point, n'a voulu me la reprendre ici, disant qu'on ne la connaissait point, et que personne ne s'en était jamais servi; mais à cela il y

aurait remède, j'en ferai présent à mes nièces. Le diable est que je suis sans chemises d'hiver, et qu'il est désolant de recommencer une commission qui a duré un an.

Réflexion morale. Les meilleurs de mes amis sont à Paris, les plus vrais, les intéressés pour moi. Cependant, je n'ai pu, en mon absence, obtenir rien de ce que je désirais à Paris. J'ai eu beau me fâcher contre Magaillon, Fuentes, Pignatelli, Carraccioli, Sartine, etc.; je ne me fâche pas à présent contre vous; mais je vous fâche peut-être, et à quoi bon? Pourquoi donc cela? C'est que Dieu veut que je boive le calice d'amertume de l'absence, jusqu'à la lie, et que je dise toujours en moi-même: Si j'eusse été moi-même à Paris, cela n'aurait pas été. *Conclusion*. L'absence est un mal irréparable.

Je ne sais pas être inquiet sur la santé du voyageur. Il me paraît sauvé, puisqu'il a touché la Bohême sans maladie chronique et attaquant les solides.

La Bastardella, accoutumée à vendre son chant, ne saurait s'habituer à le donner pour rien, comme elle devrait, à Paris; c'est une bêtise de sa part, mais pas une impertinence.

Le rappel du parlement est bien différent de la rentrée. L'affaire est plus scabreuse qu'elle ne paraît.

Mon domestique français m'a enfin quitté; il m'a prié de lui faire parvenir cette lettre ci-jointe à Paris, à son adresse. Comme elle sera la dernière, j'espère que vous m'excuserez, si je vous surcharge

de ces frais de poste. Je n'ai pas eu encore de lettre-de-change de Magaillon tirée sur moi; mais je tiens l'argent tout prêt pour le payer. Je conviens d'avoir manqué à la politesse, en me plaignant de l'exécution d'une commission qui vous aura coûté beaucoup de peine et d'embarras; mais n'aurais-je pas manqué à la sincérité, si j'eusse été poli? Soyez moins sincère, me direz-vous. Adieu.

A la même.

(Lettre gratuite.)

Naples, 7 août 1774.

MA BELLE DAME,

Point de vos lettres cette semaine, et pourquoi? N'auriez-vous pu me mander au moins quelque nouvelle de la *chaise de paille?*

J'envoie la lettre-de-change à Magaillon; et comme vous m'avez fait craindre qu'il pourrait se trouver parti de Paris, je crois bien faire d'envoyer la seconde dans vos mains, en cas que la première s'égarât.

J'ai donné il y a quelques jours deux lettres de recommandation, l'une pour vous, l'autre pour le comte d'Albaret à un Sicilien, joueur de cor de chasse; je n'ai pas pu les refuser à un ami qui me les a demandées; mais je vous préviens que je ne connais ni de vue ni de nom le sujet que je vous ai recommandé; en conséquence, je n'entends vous le recommander qu'avec bénéfice d'inventaire, comme

on reçoit les successions suspectes. Ecoutez-le et jugez-en vous-même.

Je suis en train, comme je crois vous l'avoir mandé, de marier deux de mes trois nièces; cela m'occupe étrangement; mais l'idée du repos qui pourrait s'ensuivre dans mon esprit, me soulage.

Aimez-moi, portez-vous bien, et priez Dieu que je puisse me dégager des liens napolitains, au point de redevenir voyageur. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 84.)

Naples, 13 août 1774.

MA BELLE DAME,

Votre courte lettre du 25 du passé me renvoie à une belle et longue épître qu'un quidam voyageur doit m'apporter, et qui n'est pas encore arrivée. Dieu le conduise à bon port, lui et la lettre! En attendant, je vous dirai que vos souffrances m'affligent. Il serait temps de les voir finir. Déclarez-vous vieille une bonne fois : vous savez que les vieilles sont, de toutes les femmes, les mieux portantes. Ainsi installez-vous dans cette classe, et faites-vous accorder l'ancienneté nécessaire par un brevet.

La nouvelle que vous m'ajoutez dans le *post-scriptum*, est si grande, si agréable pour moi et pour mes amis, que j'ai grand'peine à la croire. Un encyclopédiste parvenu! Possible! non, je n'en crois rien. Personne n'en a rien mandé à Car-

raccioli ; et puis la chose est incroyable. Il a trop d'esprit, trop de droiture, et une vertu trop roide pour parvenir aux premières charges. Enfin, je suis impatient d'apprendre si je me suis trompé, comme je le souhaite, ou si j'ai deviné comme je crois. N'allez pas me dire qu'il n'est plus mon ami depuis l'exportation : il l'est toujours, et très-fort mon ami, puisqu'il est honnête homme, homme d'esprit, ami de mes amis.

Vous me demandez si je travaille encore à mon livre de la monnaie. J'arrange des mariages ; voilà tout ce que je fais à présent. J'espère en conclure une paire pour octobre prochain. Cela fait, il ne me restera qu'une bossue à placer. Elle a de l'esprit, quoique laide et bossue ; ainsi elle s'aidera elle-même à se marier, et m'en adoucira la peine. Si, une bonne fois, je me vois débarrassé de cette affreuse situation où je suis, ah ! que de livres, que d'ouvrages, que de jolies choses vous verrez produites par ma verve ! A présent je suis bête et entremetteur, et ces deux qualités m'ont acquis plus de réputation que tous mes ouvrages. Car il est bon que vous sachiez que ma conduite, relativement à ma famille, et le soin que j'en prends, me font un honneur infini, et on ne parle que de cela avec autant d'étonnement que d'enthousiasme. Au fond, on n'a pas tort; la moitié de l'espèce humaine a bien plus besoin d'un bon mari que d'un bon livre; et si cela est vrai, même à Paris, jugez à Naples, où il n'y a que douze personne au plus qui sachent lire, combien cela doit être vrai.

Carraccioli se porte bien ; de tous les revenans de Paris, c'est lui qui m'en a plus donné des détails intéressans pour moi. Nous ne parlons donc que de vous ; et, tous les vendredis, nous parlons tête à tête après avoir dîné, deux heures au moins, de Paris.

La nouvelle pièce ce soir ; j'y cours. Adieu.

A la même.

(Réponse aux nos 85 et 86.)

Naples, 27 août 1774.

MA BELLE DAME,

La semaine passée, point de lettres de vous; cette semaine, deux à la fois : faute de M. le directeur des postes. Je vais y répondre laconiquement et catégoriquement, tout comme si j'arrangeais une capitulation de ville, car je suis d'une humeur de chien, à mon ordinaire, je vous en préviens.

D'abord l'énigme des mots *on a tué*, dans une de mes lettres, est bientôt résolue. Je n'achevai pas la phrase; apparemment on m'interrompit; on m'appelle pour entendre brailler des avocats dans ma pièce, ou, si vous voulez, salon d'audience. Le soir j'ai cru avoir fini la lettre, et sans la relire, je l'ai cachetée et envoyée. La question serait à présent d'achever cette phrase; mais voilà précisément le nœud de la difficulté. Je vois clairement que c'était une nouvelle que j'allais vous donner comme un échantillon dont la platitude vous aurait prouvé

la platitude du reste. Mais je ne sais pas si j'allais vous parler d'une pauvre femme qu'un soldat tua d'un coup de poing à la tête, ou si je vous parlais de deux chiens condamnés à mort par autorité de justice, et exécutés par la main du bourreau, pour avoir mordu un enfant. L'une est atroce, l'autre est ridicule à l'excès. Peut-être aussi c'était quelqu'autre idée dont je ne me souviens point du tout.

2° Carraccioli a été infiniment sensible à l'article de votre lettre; il se propose de vous en remercier de vive voix, et de vous voir souvent à son retour. Il se porte bien; ses jambes, un peu enflées, sont une bagatelle en effet. Il a pris des bains, des étuves, des eaux de mer, etc.; mais il ne les a pas fait serrer, et m'a bien promis de ne pas le faire. Cet homme, philosophe en tout et résigné aux lois du destin, ne me le paraît pas assez en fait de santé, et cela me fait trembler pour lui; il se tuera à force d'inquiétudes et d'envie de guérir. Heureusement il est encore plus impatient de retourner à Paris que de guérir; cela l'empêchera de multiplier les remèdes. Je cherche la raison de ce manque de résignation en lui, et la voici, à mon avis. On est sage et résigné en proportion de ce qu'on a souffert. Or, il avait, jusqu'à cette heure, souffert en tout, hormis la santé, dont il jouissait parfaitement. La philosophie n'est donc pas un effet de la raison, mais une habitude; elle est tout au plus une crainte, et quelquefois un désespoir raisonné.

3° Le voyageur et votre lettre ne paraissent pas

encore; je l'attends pour comprendre quelque chose à l'état de votre société et de votre famille, j'en entends une portion en tâtonnant.

4° Vous m'obligez à renouveler le souvenir de l'histoire de ma toile :

Infandum regina jubes renovare dolorem.

Le croiriez-vous ? Cette histoire me fait trembler de colère et de rage, aussitôt que j'y pense. Vous me rendrez justice assez pour croire que ce n'est pas l'intérêt et le sacrifice de l'argent qui me dépite; c'est le guignon atroce que je ne saurais souffrir. Pourrait-on croire que l'endroit du monde où j'ai les meilleurs amis, est séparé de moi par une barrière insurmontable ! Le destin a la force de m'arracher Paris, comme il a eu celle de m'arracher de Paris, en dépit des hommes et des dieux. Il m'a vengé ensuite, chose que je ne lui ai point demandée.

Enfin, ne parlons plus de l'emplette; je me suis défait des mouchoirs en les donnant. Ils ne me servaient à rien; je les voulais en couleur, ils étaient blancs, et c'est une malpropreté insoutenable ici que de se moucher avec des mouchoirs blancs, lorsqu'on prend du tabac. Pour la toile, je l'ai offerte jusqu'à trente sols l'aune, et on n'en a pas voulu. J'ai la douleur de l'avoir encore. La police de chargement avait été employée à boucher des bouteilles; c'est pour vous en constater le fait que je vous l'envoie. Vous verrez que j'ai payé dix-huit livres et quatre sols, de Paris à Marseille. Mais de grâce ne les poursuivez pas, car sans faute

vous verriez que nous avons tort, et qu'on devait les payer. Le destin ne fait point de quartier; c'est à mon guignon, madame, et n'en doutez pas, qu'il faut attribuer le malheur de Pignatelli. Je l'avais chargé de mille commissions. Il m'aurait réuni à Paris, il aurait été mon correspondant; ensuite il aurait passé en Espagne, et m'aurait été très-utile; mais le contraire était écrit dans les livres des astres, comme disent bêtement les astrologues, au lieu de dire dans le livre des combinaisons. Les étoiles fixes, puisqu'elles sont fixes, ne se combinent point, et point de destin pour elles. Les êtres mouvans eux-mêmes sont les seuls sujets au destin, qui n'est autre chose qu'une loi impossible à calculer pour nous, attendu la quantité des données immenses que nous n'avons pas.

Vous m'encouragez à écrire à Suard; je le voudrais de tout mon cœur; mais comment m'y prendre? Recevrait-il avec plaisir une lettre en italien? S'il la veut, je lui en écrirai une, et même assez belle, j'en réponds. Ce n'est qu'en italien que j'écris des mots et des phrases, en français je n'écris que des choses. Or, il est *un des quarante aux mots*, et je rougirais de lui présenter une lettre sans phrases. J'oserais bien en écrire une à M. Gresset, puisqu'il admire le langage de vos ayeux, auquel mon style ressemble bien plus qu'aux lettres de nos jours.

Je me suis arrangé avec Carraccioli pour aller dîner chez lui les vendredis, jours auxquels arrivent les lettres de France. Nous nous communi-

quons ainsi nos trésors. J'ai lu une lettre de Mlle de l'Espinasse, et une autre du chevalier de Chatelux. Toutes les deux font mention de moi, et me prouvent que Paris ne m'a pas encore oublié. Si vous pouvez marquer ma sensibilité et ma reconnaissance à la société de Mlle de l'Espinasse, vous me feriez grand plaisir. Je n'ignore pas qu'à Paris, le premier mérite est d'être sensible; assurez donc que je suis actuellement sensible, que j'en deviens parfois chatouilleux. Aimez-moi. Plaignez mon guignon cruel. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 87.)

Naples, 3 septembre 1774.

Puisqu'il faut, ma belle dame, vous parler encore de ma toile, voici, marqué n° 1er, l'échantillon de la toile que vous m'avez envoyée. Vous n'aurez qu'à la voir, pour convenir avec moi que jamais homme n'en a fait des chemises. On en ferait des voiles de bâtimens assez honnêtes. Voici ensuite, marqué n° 2, l'échantillon de celle dont je me suis servi, tiré d'une de mes vieilles chemises. La qualité est à peu près la même que celle que vous m'avez marquée pour 4 liv. 15 s., et c'est précisément le prix que je vous en avais marqué, si ma mémoire n'est pas fautive; car je me souviens de vous avoir mandé qu'elle coûterait quelque chose de moins que cent sous. Voici, en troisième lieu, que je vous renvoie l'échantillon marqué E 10,

que vous m'avez indiqué être au prix de 3 liv. 15 s. Si j'avais eu une toile de cette qualité, je n'aurais rien dit; car, quoiqu'elle ne paraisse pas pouvoir être d'une assez longue durée, du moins j'aurais eu des chemises pour l'hiver. Pour expliquer à présent l'évènement incroyable, il n'y a qu'à dire que, par une infamie digne de la corruption de la bonne foi, autrefois si vantée, des marchands français, on a escamoté la pièce dans le moment même que vous la cachetiez; car vos cachets et les livres y étaient; et si je ne vous en ai pas parlé, c'est que cette aventure me mettait, comme elle me met encore, en furie toutes les fois que j'y pense. Ainsi n'en parlons plus.

Je suis ravi des nouvelles de Carlsbad; elles sont conformes non seulement à mes désirs, mais aussi à mes conjectures et à mes prédictions. Or, vous savez que l'orgueil de l'esprit est plus fort en nous que le contentement du cœur, et que par conséquent l'homme est plus flatté d'avoir deviné un malheur qui arriverait ensuite, que de s'être trompé et l'avoir évité. Horrible constitution de l'homme, qui fait qu'un médecin est capable de tuer son ami pour n'en avoir pas le démenti ! Un général perd exprès une bataille donnée contre son avis, etc. Heureusement pour le coup, j'avais dit dans ma tête que le voyageur en mettant les pieds sur son sol natal, guérissait. Ainsi, je suis parfaitement content.

Carraccioli est à Sorriente. Je viens de marier deux de mes trois nièces. La troisième étant bonne, sera bien plus difficile à vendre. Si j'étais votre

marchand de toile, je pourrais l'escamoter contre la seconde, que je viens de marier, et qui est jolie. Vous voyez que je fais comme l'avocat patelin, j'en reviens toujours à mes moutons. Laissons-lès là.

Vous pouvez imaginer à quel point le soin de deux mariages m'accable, étant seul dans un pays où on ne finit rien et où on doit s'attendre toujours à des surprises et à traiter avec des marchands de toile. Me voilà encore à mes moutons. Ah çà! portez-vous bien; embrassez-moi le voyageur, l'aîné des revenans. Ah! que son exemple m'aiguillonne! attendez que j'aie balayé des femelles ma maison. Adieu.

Mais voyez, de grâce, cette toile; n'est-elle pas détestable? Fi! le vilain escamoteur! Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 88.)

Naples, 17 septembre 1774.

MA BELLE DAME,

Votre lettre, j'en conviens, m'annonce les nouvelles les plus grandes et les plus intéressantes; mais je vous en donnerai aussi de mon côté, qui nesont pas de paille. Je viens de me défaire de la toile de coton pour soixante livres; c'est précisément la moitié de ce qu'elle m'a coûté; je vous en instruis à telle fin que de raison, en cas qu'on condamnât l'escamoteur. Nous avons exilé la belle Mme Gondar. Cet exil vaut bien celui d'un chancelier. Enfin demain on signe le contrat de mariage

abâtardir l'éloquence et toute sorte d'esprit. Savez-vous ma définition *du sublime oratoire?* C'est l'art de tout dire, sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est défendu de rien dire. Si vous ouvrez les portes à la liberté du langage, au lieu de ces chefs-d'œuvre d'éloquence, les remontrances des parlemens; voici les remontrances qu'un parlement fera : Sire, vous êtes un s.... j... f..... Au lieu de ces chefs-d'œuvre de polissonnerie du jeune Crébillon, on lira dans un roman : Un amant dira à sa dame : Je voudrais, mademoiselle, vous .... Fi ! l'horreur !

La contrainte de la décence, et la contrainte de la presse ont été les causes de la perfection de l'esprit, du goût, de la tournure, chez les Français. Gardez l'une et l'autre, sans quoi vous êtes perdus. Une liberté telle quelle, est bonne; on en jouit déjà. Elle doit exister par le fait, et ne doit être fondée que sur les vertus personnelles du ministre tolérant et magnanime; par là, la nation chérira davantage le ministre qui pardonne, lorsqu'il pourrait sévir. Si vous accordez, par un édit, la liberté, on n'en saura plus aucun gré au ministère, et on l'insultera, comme on fait à Londres. La nation deviendra aussi grossière que l'anglaise, et le point d'honneur (l'honneur, le pivot de votre monarchie) en souffrira. Vous serez aussi rudes que les Anglais, sans être aussi robustes. Vous serez aussi fous, mais beaucoup moins profonds dans votre folie. Bonsoir.

Je suis ravi de la destination du chevalier de

Clermont ici. Rien ne pouvait me dédommager de la perte de M. de Breteuil plus que cela. Sa femme ne me regarde pas; je n'ai plus de dents pour des choses aussi croquantes. Elle trouvera ici de quoi bouder à son aise. Mais pour lui, il est tellement mon ami, je l'aime si tendrement, que je regarde comme un vrai bonheur pour moi de le posséder ici. Tâchez de le lui faire savoir par M. de Sartine.

A la même.

(Réponse aux nos 90 et 91.)

Naples, 15 octobre 1774.

MA BELLE DAME,

Jamais le retard des postes n'avait tourmenté mon âme autant que cette fois. Enfin, deux de vos lettres sont arrivées, et Magaillon, qui m'a écrit aussi, me parle de votre santé. Je ne suis point tranquille, ni gai sur ce point; je n'aime pas plus les vents que la pluie. L'année passée c'était l'eau qui m'incommodait; aujourd'hui ce sont des vents. Pétez, en grâce, et tranquillisez-moi.

Je n'ai pas le temps de vous écrire ce soir, ni celui de vous amuser d'autre façon, qu'en vous envoyant la copie d'une réponse qu'il m'a fallu donner à une lettre du maréchal de Brissac, écrite dans son style très-original, que vous connaissez fort bien. Il me l'a fait parvenir par la voie de M. de Bombelles. Comme ma réponse apparemment vous serait restée inconnue, je vous en envoie la copie pour vous divertir. Bonsoir.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. LE MARÉCHAL DE BRISSAC, GOUVERNEUR DE PARIS, etc.

A très-hault, très-preulx et très-vaillant chevalier monseigneur le géant Gargantua, duc et pair, portant baston fleurdélizé, gouverneur de touts francs badauts, saiges et fols, gens d'esprit et sots allans ou manans en la bonne ville de Paris, le très-féal, très-loyal serviteur Panurge envoye salut, allégresse et joyaulx contentement.

Vos très-honorés pères, ayeulx et encestres de toute mémoire, ont été, monseigneur, de ce sens, que des batailles par eulx consommées, ont plus voluntiers érigé trophées ès cœurs des vaincus qu'ès terres par eulx consquestées; car plus estimoyent la souvenance adcquisse par libéralité, courtoisie, franchise, mansuétude, que par célébrité de fracas de harquebouzes, foulconneaulx, harbalestres, coulevrines et bombardes, dont il advint maintefois grande destruction et doléance. Vous avez, monseigneur, oultrepassé vos ancestres sur ce point, et plus, avez soulmis des cœurs par incroyable débonnaireté et affable gentillesse en pleine paix, que n'en avez déconfits et transpercés par coups et main revers de brand, estoc, cimeterre et pertuisane et par proesses de vostre espouventable bracquemart en guerre horrifique; dont je m'advise n'y avoir jamais eu ès aages dépassés ung plus chevalereulx prince, ni un plus guallant homme de vous, ni plus enclin et dispos

à toute honesteté gracieuse. J'apprends par votre briefve et joyeulse lettre à feu l'abbé de Galiani, de piteuse ressouvelnance, que vos soixante et seize ans vous pezent; certes ils sont griefs et lourds en faict, mais j'espère par grâce et opération de la dive bouteille dont je rafraichis le vœu tous les matins à jeun, qu'il vous sera licite et loisible de passer franchement oultre jusqu'à cent, et conserver votre vieillesse chauve, vivant quoy et joyeulx, sans engendrer oncques malancolie, voire entre nopces, banquet et festins, fraiches joues pleines de salacité et lascivie, testons mirifiques, poussants et promouvants convoitise impudique, comme il convient à galant et magnanime chevalier; et, s'il vous advient que par rencontre avecq ce tui train de vie là, de rester sans soul ni maille, n'en soyez jà peiné ni marri, car ung noble prince n'a jamais ung soul. Thésauriser est faict de villain. Adoncques l'estat aulquel vous estes sus ce moment, s'il vous consenlt encore de grimper souldain à vos entreprinses amoureuses, si n'y faicte poinct de faulte d'icelles consommer; car ce serait grand dommaige, mesme gros vitupere et deshonneur pardevant belles dames de hault lignage, scabreuses et prudes qui font la chattemitte.

Ce pauvre diable d'abbé de Galiani a défailli sa vie corporelle, comme bien mieulx vous scavez par force d'ennuly en son terrouoir natal où chacun vit dans sa chaumière en mortelle et horrible fainéantise, n'estant employé à chose aulcune faire louable et vertueuse. Jeunes fillettes et mignónes

gualoises ont regretté par triste et lamentable complainte son trépas. Que par l'épine de Saint-Fiacre, Dieu lui pardonne ses pechiez! Voire il vous aimait bien de tout son cœur, dont j'affirme qu'ès temps prétérits personne vivante ne vous aima oncques davantaige. Par quoi il nous fault penser qu'il vous cognult marveilleusement et vous prisâ à bon escient comme le meilleur de ses amis. Aulcunement ne fault adviser qu'il eût défailli d'être votre serviteur en toute loyaulté et soubmission sempiternelle.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M*** (1).

Napoli, 29 otbre 1774.

Amîco carissimo, la lunga e cara e graditissima vostra de 25 setembre esiggerebbe una lunga e amorosa e cortese risposta; ma questa sera io sto in collera quantun que non abbia recevuto un pachetto dì duecento franchi dalla posta di Francie, ma sto in collera perche non esiggo un soldo dalle mie badie, e vengo di scriver lettere di fuoco ai debitori. Infine mi manca il tempo. Dunque ne lungua, ne amorosa, ne cortese sera questa mia lettera; sarà qual che dio verra Incominciano.

Militerni è partìto, otto giorni fa, andando a

---

(1) Il est vraisemblable que cette lettre est adressée à Magaillon, qui venait d'écrire à Galiani. (*Voy.* plus bas la lettre écrite le 24 décembre, à Mme d'Épinay.)

comandar le armi in Sicilia sotto il nuovo vice re; ivi tutto quietissimo si e che si farà onore. Non si maritera perche ha nipoti, e gia ne ho messo un picolino nella truppa. Alla primera promotione sarà tenente-generale. A dir vero, merita fortuna per la somma onesta del suo carattere.

Carracciolo ha assottigliate le gambe col uso del vino acciarato, e quando mangia poco, sta molto bene, quando mangia molto, sta poco bene, quindi è che stà spesso poco bene. Sta grande impacienza di partire, che sia lasciato pochissimo da sovrani e della corte.

Jeri mi fu detto che il nostro Fuentes non solo stà bene, ma s'applica ai suoi affari, sicche ha accomodato quella colla casa di Montelione, del che son molto goduto e vado a scrivergli martedi.

Di Turgot ho avuto sempre altissima stima; se si sostiene in carica, proverà quel che fin ora era problematico, che anche un onestissimo homo, tutto verita, tutta ragione, tuto filosofia possa essere controlleur-generale. Fra quelli che controvertono, questa possibilita, ci sono io che ho acquistato odio, e disprezzo grande del genere humano; onde il mio cuore, mentre fa voti per lui, palpita, e batte assai.

Ho letto l'editto; non ci ho trovato cosa nessuna che fosse in contrasto colla minima frase di miei combatuti Dialoghi; dunque perche si dice male diquesti beneditti Dialoghi da chi poi ne siegue tutte le massime edi principi? Ja son stato il massimo predicatore della liberta, della circolazione

interiore. Ho detto che anche l'esportazione dovea subordinarse a questa. Dunque, perche in casa di Turgot si dice che il mio libro è pernicieso, chie dete arditamente se potete a lui che sciolga questo nodo dell' animo del miglior amico suo e del cavaliere suo degnissimo fratello.

Non erano la mie nipote le sole cose, che mi tengono lontano da parigi. Io non dispero che nascera una occasione che mi fara vedere parigi; ma che vedrò? Vedro, un Ercolano. Vedro i Luoghi dove erano i miei amici. Morte, e viaggi avranno dissipato tutti, o quasi tutti; piangero sulle ruine di Gerusalemme, come un Geremia Scorticato. Anche voi valete lasciarlo! Lasciar Parigi o la vita e tutto uno. Non si lascia altro che cari amici; del resto, brutto paese e Parigi, come brutta cosa è questo basso mondo pieno di piogge, venti, caldi, freddi, puzze, insetti e porcherie infinite.

Mme d'Epinay mi ha sollevato questa settimana del rammarico in cui essa et voi mi avevate messo sullo stato di sua salute. Cosi amo fare a dio e purche io la ritrovi tornando a Parigi, saro come l'antiquario che vedendo il Pantheon à Roma dice: *Voilà un monument assez bien conservé*, e si consola delle ruine del resto.

Vorrei dir vi cento altre cose, ma è tardi e vi ho da pregare prima di tutto ad ossequiar M. d'Arranda; poi tanti amici, d'Holbach, Neker, i filosofi, ed anche gli economisti, che Parlino in Francese. Non vi scordate l'amabile duchesa di Cosse, e il gran maresciallo di Brissac. Se vedete il conte o la

contessa di Narbonna Pelet, che abita *rue della planche* assicurate la, che io non l'ho dimenticata. Amatemi, e credetemi tutto V. Ser. Galiani.

Avete fatto nieute per il povero Nicolai? Io ne ho parlato gia tre volto con Carracciolo, e non troviamo buco (1).

---

(1) Cette lettre nous a paru mériter d'être traduite.

« Mon très-cher ami, la longue et chère et très-agréable lettre que vous m'avez écrite le 25 septembre, exigerait une réponse également longue, tendre et courtoise; mais ce soir je suis en colère de n'avoir point reçu de France un paquet de deux cents francs; je suis en colère de ne pas toucher un sou de mes abbayes, et je viens d'écrire une lettre de feu à chacun de mes débiteurs. Enfin le temps me manque. Ainsi, ma lettre ne sera ni courtoise, ni tendre, ni longue. Il en sera ce que Dieu voudra. Commençons.

« Militerni est parti, il y a huit jours, pour aller commander l'armée de Sicile, sous le nouveau vice-roi. Je suis convaincu qu'il va se faire honneur dans cette place. Il ne se mariera pas, parce qu'il a des neveux et qu'il en a déjà mis un au service du roi. A la première promotion, il sera fait commandant-général. A dire vrai, il mérite d'être heureux, par l'honnêteté de son caractère.

Carraccioli a ses jambes enflées, pour avoir trop bu de liqueurs; et, lorsqu'il mange peu, il se porte très-bien; quand il mange beaucoup, sa santé en souffre; ce qui fait qu'il se porte rarement très-bien. Il attend avec une grande impatience, le moment de son départ, parce qu'il est un peu délaissé des souverains et de la cour.

« On me dit hier que Fuentes non seulement se porte bien, mais qu'il s'occupe de ses affaires; il s'est accommodé avec la maison de Montelleone, ce qui m'a fait grand plaisir; je l'en féliciterai mercredi.

« J'ai toujours eu pour Turgot une très-haute estime; s'il

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 92.)

MA BELLE DAME,

C'est là ce qui s'appelle de belles lettres, des lettres bien sublimes. Vous êtes debout, et vous n'étouffez plus; vous avez donc soulagé votre estomac, quoique vous n'en disiez mot? Cette réticence est sublime.

Les grands et petits philosophes vont arriver; ils

---

conserve sa place, il prouvera ce qui jusqu'ici a été problématique, qu'un homme très-honnête, tout franc, tout raisonnable, tout philosophe, peut être contrôleur-général. Parmi ceux qui doutent que cela soit possible, je me compte, moi qui hais et méprise l'espèce humaine. Ainsi, mon cœur palpite et bat en faisant des vœux pour lui.

« J'ai lu l'édit; je n'y ai rien trouvé qui fût en contradiction avec mes Dialogues tant combattus. Pourquoi donc celui qui en suit les maximes et les principes en dit-il du mal? J'ai été le plus grand prédicateur de la liberté, de la circulation intérieure. J'ai dit que même l'exportation devait lui être subordonnée. Pourquoi donc dit-on chez M. Turgot que mon livre est pernicieux? Priez-le hardiment lui-même, si vous le pouvez, d'ôter ce poids du cœur de son meilleur ami, du meilleur ami de son très-digne frère.

« Ce n'étaient pas mes nièces seulement qui m'empêchaient de retourner à Paris; je ne désespère pas qu'il ne se présente une occasion de faire encore ce voyage; mais qu'y verrai-je? un Herculanum. Je verrai les lieux qu'habitaient mes amis; la mort ou les voyages les ont tous dispersés; je les pleurerai presque tous sur les ruines de Jérusalem, comme un autre Jérémie écorché. Et vous aussi, vous voulez quitter cette

arrivent précédés de squelettes, de dominos et de pantoufles. Quelle profondeur! quelle sublimité! j'entends. Le philosophe dit, par le domino, que le monde n'est qu'une mascarade; par le squelette, que la mort démasque tout, et par la pantoufle, qu'il n'y a de vrai, de solide, de sérieux dans le monde qu'une jolie femme. Tous les anciens sages ont parlé par *rébus*. Embrassez donc bien fort de ma part tous ces revenans. Vous aurez eu par surcroît le baron de Gleichen, embrassez-le de ma part, et dites-lui que j'ai reçu sa lettre, et que je lui répondrai samedi prochain.

---

ville? Quitter Paris ou la vie, c'est la même chose; on ne laisse que ses amis; du reste, Paris est un pays brute comme ce bas-monde, rempli de pluies, de vents, de chaud, de froid, d'insectes, et d'une infinité de vilenies.

« Mme d'Épinay a dissipé, cette semaine, le chagrin dans lequel elle et vous m'aviez plongé sur l'état de sa santé. Tout ce que je demande à Dieu, c'est de la retrouver quand je retournerai à Paris; je ferai comme l'antiquaire qui, voyant le Panthéon, s'écria: Voilà un monument assez bien conservé; et il se consola de la perte de tout le reste.

« Je voudrais vous dire cent autres choses; mais il est tard. Je vous prie d'abord de présenter mes respects à M. d'Aranda, de saluer ensuite, de ma part, tous mes amis, d'Holbach, Necker, les philosophes, et même les économistes qui parlent français. N'oubliez pas l'aimable duchesse de Cossé, et le grand maréchal de Brissac. Si vous voyez le comte et la comtesse de Narbonne-Pelet, assurez-les de mon souvenir. Aimez-moi, et croyez que je suis, etc.

P. S. Vous n'avez pu rien faire pour le pauvre Nicolaï. J'en ai parlé trois fois à Carraccioli, et nous ne trouvons rien. »

Si vous ne me dites pas le nom du voyageur, je ne saurai jamais s'il a rempli sa commission ou non. Il est venu ici un abbé, ami de d'Alembert, qui m'a cherché sans me trouver, et qui s'en est allé vîte à Rome voir mouler un pape. Serait-ce le voyageur en question ? Si c'est lui, il a oublié la lettre dans sa poche.

Pour ma toile de coton, j'ai enfin décidé de traîner cet hiver le mieux que je pourrai, en rapetassant mes vieilles chemises. Au printemps, vous aurez M. de Clermont d'Amboise, qui partira pour venir ici jouer le rôle d'ambassadeur. C'est à lui que vous donnerez la pièce, et je l'aurai sans frais et sans escamotage. N'ai-je pas bien pensé ? Je suis sublime aussi, quand je m'en mêle.

J'ai marié deux de mes nièces, c'est vrai; mais je ne les ai pas encore dotées : voilà le diable, et voilà un reste bien considérable d'ennuis et d'embarras qui me retient ici, et me retiendra tant, que j'arriverai à Paris au moment précis qu'on brûlera, par la main d'un boulanger, les éphémérides du citoyen, par décret du parlement.

Relisez mes lettres; voyez si votre maladie vous a laissé des arrérages qui me soient dus. J'entends en être payé et soldé, et j'ai un souvenir confus de vous avoir mandé bien des choses.

Nous avons ici le duc de Luxembourg et la nièce du cardinal de Bernis. Je suis toujours avec eux, et je rappelle Paris à mon souvenir. Carraccioli a décidé son départ dans un mois d'ici. Il emportera des jambes à vendre à Vestris. C'est une bonne ma-

nufacture de jambes que celle de Naples; mais les têtes qu'on y travaille ne valent en général rien : elles sont laides et creuses. Adieu, bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 94.)

Naples, 19 novembre 1774.

MA BELLE DAME,

Je ne dois donc vous parler que de lui (1); a-t-il vu notre aimable prince de Saxe-Gotha? A-t-il lu la lettre par laquelle je l'ai remercié de la médaille d'or qu'il m'envoya? Qu'a-t-il fait dans ce triste nord? A-t-il assuré son état avec de bonnes pensions et de légères correspondances?

Carraccioli dit qu'on ne tirera rien de ces deux voyageurs, car l'un dira ce qu'il n'a pas vu, l'autre ne dira pas ce qu'il a vu, et je crois, ma foi, qu'il a raison.

Mes Dialogues sont en vente! Est-ce qu'ils étaient défendus? Vous m'encouragez à les achever? Rien n'est si vrai qu'un dixième Dialogue manque; mais le moyen de l'achever? Ma verve, mon esprit, ma force, mon loisir, tout a manqué. Je ne vois qu'un seul moyen d'ajouter quelque chose à une seconde édition; ce serait d'y insérer tous les articles des lettres que j'ai écrites relatives au même objet à Suard, à Morellet, à vous, à M. de

(1) Grimm.

Sartine, et à bien d'autres dont je ne me souviens plus à présent. Je pourrais vous envoyer aussi une consultation que je fis pour la république de Gênes l'année passée sur la même question de liberté d'exportation. Enfin si, avec de vieilles productions de ma tête, il y a de quoi rendre plus intéressant l'ouvrage, à la bonne heure; sans cela, je ne vois pas moyen d'y rien ajouter. Si Merlin avait payé, j'aurais plus de courage; mais ce premier malheur m'a tellement refroidi, que je ne trouve pas de force en moi pour m'occuper dans un pays où rien ne m'électrise, d'études qui ne serviront qu'à me faire briller dans un pays où je ne suis plus.

On a traduit ici en italien l'édit de M. Turgot, et on l'a imprimé à côté du texte, avec une dédicace au nouveau vice-roi de Sicile. Cela fait une pièce tout à fait curieuse.

Carraccioli partira dans quinze jours. Il emmène avec lui d'excellens chevaux napolitains; il les a préférés aux hommes, avec raison.

Le duc de Luxembourg partira de même soûlé de nos dames; il les préfère de même aux hommes, et avec raison.

Moi je reste tristement occupé à recouvrer le bien de mon frère, à le partager à mes nièces, et à juger des procès. Quelle vie! Vous n'en avez point d'idée.

Aimez-moi, ma belle dame. Je ne suis bon à rien ce soir; vous le voyez. Point de vos lettres cette semaine.

A la même.

(Réponse aux lettres des 7 et 15 novembre.)

Naples, 10 décembre 1774.

MA BELLE DAME,

Peste soit de l'Allemand! Il est donc toujours ivre? toujours? Et ne voit-il pas qu'avec ses propos bêtes de retours, et de nouveaux voyages, il vous empêche de péter à votre aise, selon mon ordonnance? Enfin, ma belle dame, prenez patience; attendez qu'il ait cuvé son nord. Lorsqu'il sera rassis, je me flatte qu'en se frottant les yeux, il dira : Que j'étais ivre!

Vous prétendez de moi qu'après une lecture profonde de Rabelais, je sois décent dans mon style. Y songez-vous! N'avez-vous jamais lu Rabelais? Eh bien! lisez-le donc, et envoyez-le parcourir aux commis des postes. A propos de Rabelais, je suis enchanté que ma lettre à Gargantua-Brissac vous soit parvenue; car je crois l'original égaré. Il est bon que vous sachiez que j'ai envoyé ma lettre au duc de Brissac, incluse dans celle que j'ai écrite à M. de Bombelles, qui était à Naples avec le baron de Breteuil; et je n'ai pas eu de réponse d'aucun des deux. La même chose m'est arrivée avec le baron de Breteuil, à qui j'ai écrit depuis trois mois, et point de réponse. Tâchez de connaître M. de Bombelles; c'est un très-aimable garçon, d'un grand mérite, et digne tout à fait d'être connu de vous. Mme Geoffrin vous en donnera des nouvelles. Tâ-

chez donc de savoir s'il a reçu ma lettre, et, en cas de désespoir, communiquez-lui, de grâce, ma lettre au maréchal de Brissac. Rien ne désole autant qu'une lettre égarée.

Votre Erington chargé du paquet pour moi, est attendu d'un jour à l'autre. Ne soyez donc pas inquiète.

J'ai vu tout ce qui s'est passé au mémorable lit de justice. Je ne sais pas ce qu'on en dira; pour moi, j'y vois le retour des personnes, et n'y vois pas le retour de la chose. On avait aboli un parlement, on a rétabli un châtelet. S'ils sont justiciables d'une cour de notables, ils ne sont plus une cour souveraine; *ergò*, etc. Mais je vois que dans ce monde, pour jouir de la vie, il faut s'occuper toujours des personnes, jamais des choses. Les choses appartiennent à la durée des temps, aux révolutions des Empires, à l'histoire; et cela ne nous fait rien du tout. Les personnes touchent à la jouissance de l'individu dans le court espace de notre vie. Ainsi, puisque les personnes sont contentes d'être rentrées, d'une façon quelconque, soyons contens aussi.

Richard de Glanières a donc été morfondu par l'abbé Badaud? Ne craignez pas l'inondation des pamphlets. On s'en lasse. Le premier pas en avant que M. le contrôleur-général voudra faire, on lui écorchera les oreilles à force de cris et d'un tintamarre horrible, et peut-être on l'épouvantera au point de le faire reculer.

Mon état ici est toujours le même, très-ennuyeux;

je suis très-occupé. Plaignez-moi. Ce soir je ne vous en dirai pas davantage. Aimez-moi et accoutumez-vous, comme je fais, à n'aimer que les absens. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 97.)

Naples, la veille de Noël 1774.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 23 juillet, livrée à M. Erington, est enfin dans mes mains depuis trois jours. Soyez donc tranquille sur un objet qui commençait à vous tracasser l'imagination. Parlons d'autre chose. Si la *chaise de paille* a le plaisir de voir descendre à Paris le thermomètre autant qu'à Pétersbourg, il peut y rester, sans aller chercher les frimats si loin.

Nous avons eu toutes les autres horreurs des saisons, hormis le froid. Lorsque la paix est universelle dans le monde (comme il arrive à présent, par une combinaison bien rare), c'est aux élémens à s'entretuer. Il n'y a que Morellet qui guerroie avec moi. Je serais bien curieux de voir son livre, si cela se pouvait sans frais de transport. Je gagerais qu'il me prête des opinions que je n'ai jamais eues, pour les combattre ensuite à toutes forces.

Savez-vous que je reçois des complimens de toute part, d'Italie, d'Allemagne, etc., sur ce qu'on croit que M. Turgot a tiré de mon livre tous les

principes de son édit, et de ce qu'il en a adopté le système en entier, d'encourager la circulation intérieure et de ne s'occuper que de cela? Dites ce que je vous mande, et qui est très-vrai, à Morellet, et voyez-le expirer de chagrin.

Je suis au désespoir d'oublier toujours ce que je vous mande, et de n'avoir pas le temps de tirer une copie de mes lettres. Par exemple, je n'ai rien entendu à un reproche de polissonnerie (1) que vous me fîtes l'avant-dernière lettre, et je n'entends rien à un compliment que vous me faites sur ce que j'ai écrit à Magaillon. Je ne m'en souviens point du tout.

J'attendrai le baron de Bullo, et je lui rendrai les soins qui dépendront de moi. Mais, de mon côté, je suis si occupé, qu'il m'est impossible de soigner personne. Il faut que je finisse. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. DE VOLTAIRE.

Naples, 3 janvier 1775.

Enfin, cher et vénérable patriarche, vous êtes heureux, et, malgré vos fréquens accès de mort, vous jouissez de la vie à la tête des bons colons que vous avez logés, nourris, délivrés de leurs dettes (2)!

---

(1) Dans la lettre écrite par Galiani à Magaillon, le 24 octobre, il y avait des polissonneries que nous avons cru indispensable de supprimer.

(2) Il fait allusion aux sommes d'argent que Voltaire paya

J'en rends grâce aux dieux qui vous firent un cœur, un cœur! oui, tout en vous est extraordinaire! payer les dettes d'autrui, lorsque tant d'autres ne payent point ce qu'ils doivent! Je vous déclare que votre exemple ne sera point imité; la plupart de nos seigneurs seraient réduits à la besace.

Et moi aussi, je suis un tant soit peu heureux, même à Naples, où je ne vois que mes chats, dont j'étudie les amours, et c'est dans ces momens de bonheur que je me suis fait historien; oui, mon cher patriarche, historien, et c'est en cette qualité que je vous consulte aujourd'hui, comme notre maître à tous en fait d'histoire, comme biographe universel, l'historiographe de toutes les nations. Voici le fait.

Vous savez que je suis conseiller-secrétaire du tribunal de commerce. Pour remplir avec honneur ces deux places, dont une exige au moins qu'on sache lire et écrire, j'ai fait connaissance avec les plus fameux jurisconsultes du pays latin. Vous allez croire peut-être que ce sont nos modernes Cicérons, qui, comme leur maître, joignent à la connaissance des lois la philosophie de l'anti-Catilina? point du tout. *De minimis non curat prætor.* Il s'agit de personnages bien plus importans que tous nos Cujas et tous nos Bartoles, je veux parler des oracles des Pandectes, du Code, des Institutes, en un mot, du grand *Titius*, de sa

---

à un curé des environs de Ferney pour ses vassaux, que ce prêtre charitable poursuivait à toute outrance.

femme *Sempronia*, de ses chers et féaux enfans *Cacius*, *Mævius*, et autres casuistes, dont les noms se trouvent à chaque page dans le répertoire législatif de la jurisprudence romaine. Lisez les Pandectes, les Institutes, le Code, s'il est vrai, comme je le présume, que vous n'ayez pas encore accompli la pénitence que dut vous imposer votre curé, lorsque... (1); mais laissons ce dernier article. Lisez, vous dis-je, ces volumes si amusans; vous verrez que *Titius fit son testament*, *qu'il se maria*, *qu'il naquit posthume*, qu'enfin il se trouva dans mille cas extraordinaires connus uniquement des gens du barreau.

Tout cela m'a tellement échauffé la verve, que j'ai conçu le sublime projet de transmettre à la postérité lesdits conseils, sentences et hauts faits de ces grands personnages. Je commence par *Titius*, l'Adam de nos jurisconsultes; j'en veux faire un honnête homme, et c'est un homme de loi! Vous sentez combien cela doit être difficile; c'est ici que je vous demanderai votre secret, vous qui avez su si adroitement faire d'honnêtes gens de vos grands-prêtres.

Mon histoire sera des plus intéressantes; ce sera bien plus curieux que votre petit essai sur les mœurs

---

(1) On sait que Voltaire étant malade, se confessa et communia, à la grande édification de ses vassaux et des capucins du pays de Gez. Des Genevois malins dirent, à cette occasion, que ce grand comédien jouait mieux son rôle à l'église que sur son théâtre.

des nations ; je prends Titius au moment de sa naissance. Quand le temps est venu, je le fais marcher à quatre pates ; ensuite il se relève, croît et grandit comme le cèdre du Liban. Je trouve qu'à neuf ans il fut envoyé de Rome dans une école de la Grèce, pour y apprendre le latin. Cette école, que vous devez sûrement connaître, était renommée par les principes qu'on y professait, et les sciences qu'on y enseignait. On y apprenait sur-tout un art extrêment utile, dont la tradition s'est heureusement perpétuée dans nos écoles, celui de prouver que le blanc est noir, que le rouge est bleu, que le château des Tuileries est la chaumière d'un vigneron de Surène, qu'une femme est homme, etc., etc., etc. De là sont venus, comme vous le savez, les gens de loi, les procureurs, les recors, et tous ces savans docteurs qui règlent à leur gré la fortune des familles. Or, ce Titius fit les progrès les plus rapides dans l'étude de cette science, devenue la plus lucrative, et par conséquent, si ce n'est la plus honorable, du moins la plus honorée. Avec une si grosse fortune, que ne dût point faire cet illustre personnage ? Voilà précisément ce qu'il faut décrire le plus au long. On aime les causes célèbres, les plaidoyers éloquens, les satyres oratoires de Linguet, l'organe et les grâces de Gerbier ; mais on préfère à tout cela les aventures de Dom Quichotte, les fourberies de Scapin. Que le bon *Fardeau* veuille, en plein barreau, faire accroire à son auditoire et à ses juges qu'il a vu, vu de ses propres yeux, un *œuf* aussi gros qu'un *bœuf*,

auparavant de mes nièces et de leurs dots. La chicane est longue à Paris, éternelle à Naples. Cependant, comme je suis d'une activité à morfondre l'éternité elle-même, j'espère qu'au mois de mai je pourrai respirer un peu. A présent, je ne suis occupé que d'inventaires, ventes de livres, tableaux, estampes, louages de maisons, baux de petites terres et de grands procès. Plaignez-moi; je suis pitoyable.

Embrassez mon cher baron de Kook, que je croyais mort à Montpellier. N'embrassez pas l'autre baron de Gleichen, car vous vous y prendriez fort gauchement; je ferai cela beaucoup mieux moi-même l'année qui vient; en attendant, dites-lui sincèrement, que je ne lui ai point écrit, de crainte que ma lettre ne s'égarât à la poste, comme il m'est arrivé avec celles au baron de Breteuil, à M. de Bombelles, et à bien d'autres. Cela me jette toujours dans une telle rage, que je perds le courage d'écrire à qui que ce soit. Au reste, dites au baron que son vin de Lipari lui aurait été envoyé, si son banquier de Venise avait remis ici l'argent à D. Michel, ce que ledit banquier n'a point fait; pourquoi ledit D. Michel n'a point acheté ledit vin pour l'envoyer audit baron, et n'ayant pas acheté ledit vin, il aurait demandé audit abbé de Galiani ladite somme, que ledit abbé n'a pu lui prêter, et pour cause. A ces fins, je suis d'avis que ledit baron boive de l'eau de Spa, en attendant, et achète son vin de Lipari à Naples, quand il y viendra. Décrassez-moi bien ce Russe ou rustre;

remettez-le à la roue pour que tout le rouillé s'en aille, et qu'il soit comme il était ci-devant, le plus maniéré des Lamentins.

Mille choses à mon excellent chevalier. Ce pauvre prince laisse-t-il quelque espoir?

Aimez-moi, et portez-vous bien. Carraccioli voudrait trop guérir de ses jambes; mais à son âge, il faut songer à vivre et pas à guérir. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 100.)

Naples, 14 janvier 1775.

MA BELLE DAME,

Notre aventure est bien bonne; notre bonheur est sans égal. Votre n° 99, qui m'aurait effrayé, s'est égaré; le n° 100, qui me rassure sur l'état de votre santé, est arrivé sain et sauf, et j'apprends que je ne dois pas trembler, avant que d'avoir eu peur. Mais vous, auriez-vous peur, si je vous disais que j'ai un bouton très-douloureux dans le bord des narines, qui m'a causé trois fièvres, et qui me fait souffrir horriblement ce soir?

Le baron de Bullo est arrivé, et m'a remis votre livre. Vous en voudriez savoir mon sentiment, je le vois d'ici; mais j'ai eu la fièvre; les feuillets n'étaient pas coupés, et ils sont d'un papier très-acariâtre. J'ai donc lu par bouts et morceaux. Tout ce que je vous en dirai ce soir, c'est qu'il m'a paru très-original et très-nouveau, à cause du genre. Il y a une infinité de dialogues didacti-

ques, mais tous prennent l'écolier quelques tons plus hauts. Vous le prenez au bégaiement, pour ainsi dire; ce qui n'avait été encore fait par personne; mais, au fond, en touchant par le *ré-solut*, vous prenez la base fondamentale de tout le savoir humain. Je vous dirai aussi que vous avez été furieusement aidée par Emilie, qui a composé en entier son rôle, sans quoi vous ne vous en seriez jamais tirée.

Je souffre au nez comme un malheureux; ainsi je vous quitte. Je ne souhaite qu'une douzaine de chemises de coton par la voie de M. de Clermont. Nous nous sommes entendus sur la qualité et sur le prix. Je souffre. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 1er.)

Naples, 28 janvier 1775.

MA BELLE DAME,

Savez-vous bien que vous avez pensé me faire étouffer à force de rire? Si j'en étais mort? votre livre en aurait été la cause. Cette dixième conversation est chose incroyable (car le mot chef-d'œuvre est trop avili). Emilie s'est surpassée elle-même en disant ce conte *des... Et puis*. Mon Dieu! quel conte! Ah çà! je rêve depuis quelques jours à décider à quoi votre livre est bon, et je crois l'avoir trouvé. Je m'en servirai comme d'une pierre de touche pour connaître les hommes. Voici un échantillon de la table de ce nouveau baromètre.

Ceux qui diront que ce livre est bon, utile, mais qu'on aurait pu le faire mieux, et le rendre plus instructif, ce sont des têtes bornées, de petits esprits rétrécis.

Ceux qui ne le goûteront point du tout, ce sont des plats b...... sans âme ni cœur.

Ceux qui le trouveront parfait, ce sont des flatteurs. Ceux qui le trouveront d'une gaîté et d'une naïveté originales, qui en étoufferont de rire, et qui ne le trouveront utile en rien, parce que rien n'est utile à l'éducation, attendu que l'éducation est en entier un effet du hasard, autant que la conception, ce sont des hommes sublimes, Diderot, Grimm, Gleichen et votre serviteur.

J'en étais là lorsque votre n° 1er m'arrive. Il m'apprend que votre état sera incurable. Tant mieux, car la mort est une espèce de guérison. Je ne demande pas que vous guérissiez ; je demande que vous viviez. Carraccioli se porte à merveille. Il s'est arrêté, parce que l'horreur du grand hiver lui a fait peur. Il partira en carême ; en attendant, il verra si, dans la promotion, il aura le cordon qu'il désire, quoique sans impatience.

J'apprends le succès de votre livre, comme nouveauté ; c'est une autre espèce de succès qui n'entre pas dans mon tableau. Il prouve uniquement que l'ouvrage est original, et par conséquent, en sortant du ton monotone, des platitudes courantes, il plaît par sa nouveauté.

L'opéra *le Conclave* n'a de beautés que pour ceux qui savent Métastasio par cœur. Je gagerais

en faire un qui tournerait les têtes à tout Paris; car il serait cousu de morceaux de Voltaire, Corneille, etc. Chaque nation, chaque langue a ses plaisanteries qu'on ne saurait dépayser.

Le duc de Luxembourg part demain. M. de Clermont fera mon bonheur ici. Si vous voulez le charger d'un Almanach royal, outre la toile, cela me fera plaisir. Enfin, je prendrais avec plaisir des jarretières de femme, sans odeur, mais élégantes; car on ne se connaît point ici en jarretières, et j'en voudrais répandre la mode, le retroussement étant devenu à la mode. Il est temps de se perfectionner les jarretières. J'en voudrais avec des agrafes d'argent à plusieurs trous, pour les serrer plus ou moins; car nos cuisses sont diablement épaisses. Bonsoir. Aimez-moi.

P. S. M. de Bombelles, qui était ici, n'a pas reçu ma lettre avec celle au maréchal de Brissac; de grâce, faites-lui-en parvenir la copie : n'y manquez pas.

A la même.

(Réponse au n° 2.)

Naples, 18 février 1775.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 23 janvier a eu la force de me remettre en gaîté par la bonne humeur dont elle est assaisonnée. J'en avais bien besoin dans l'état où je suis. Au milieu de mes affaires chagrinantes qui m'accablent de tous les côtés, voici ce qui

vient de m'arriver : on m'annonce qu'à la poste de France, il y a pour moi et à mon adresse un petit paquet estimé 24 ducats napolitains, ce qui fait cent livres de France, juste; on me somme de le retirer et d'en payer la taxe, sous peine d'être privé de toutes autres lettres. Imaginez mes furies. Je n'attendais rien de France; je n'avais rien demandé à personne. Je rêve ce que cela peut être; et comme on m'assure que c'est un livre in-8°, je ne puis soupçonner que ce soit autre chose que le livre de Panurge, qu'il a la cruauté de m'envoyer de la façon la plus sanglante, ou que ce soit l'Almanach royal de l'année, dont M. le baron de Breteuil ait voulu me faire présent. Pour m'en éclaircir, je demande à voir le paquet sans le retirer; on me le refuse net. Ainsi je reste dans l'obscurité, et toujours condamné aux cent livres. Je prends le parti de requérir qu'on le renvoie à Rome, au directeur de la poste de France, en lui faisant entendre (car c'est lui qui l'a taxé) l'injustice qu'il y avait de taxer comme écriture, ce qui est imprimé, et qui doit être taxé comme marchandise. Vous verrez, dans le papier ci-joint, la réponse du directeur de Rome, qui me dit de m'adresser à M. de Mauregard, que je connaissais beaucoup; mais je ne m'adresse qu'à vous. Je vous prie de savoir si c'est l'abbé Morellet qui m'a envoyé le paquet; et comme il est impossible qu'il ait commis une vengeance lâche, et qu'il faut qu'il y ait eu quelque méprise, en ce que le paquet, qui aurait dû être contresigné *Turgot*, ne l'a pas été, il ne

lui coûtera qu'un mot avec M. Turgot, mon ancien et véritable ami, pour remédier à ce désordre affreux. Si ce n'est pas lui, alors adressez-vous à M. de Mauregard, ou même à M. Turgot, pour m'obtenir ce qui est juste et qu'on ne saurait refuser à personne, qu'il soit taxé comme marchandise. Je le payerai trois à quatre fois plus qu'il ne vaut, et mille fois plus que je ne m'en soucie; mais du moins je ne le payerai pas cent livres. Revenons à nos moutons. Gleichen n'est pas mort, tant mieux; mais c'est moi qui suis mort au monde, à la gaîté, aux amis. L'argent qu'il avait remis ici pour l'achat de certain muscat, n'a été payé que cette semaine, parce que le banquier d'ici, etc.... D. Michel lui doit écrire ce soir.

On vient de refaire un pape. Autrefois le pape était le calife de l'Europe, et tous les sultans des différentes provinces s'intéressaient à son élection. Aujourd'hui qu'il n'est que le souverain de Rome, ce sont les grandes familles de Rome qui le font absolument. Albani, Corsini, Borghèse, Colonna, s'arrangent et choisissent pour leur plus grande commodité un l...... dans leurs maisons, pour en jouer le rôle. On sait ce que fit Caligula de son cheval. Bonsoir, il ne faut pas que je vous ruine en gros paquets, au moment même que je m'en plains. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 3.)

Naples, 25 février 1776.

MA BELLE DAME,

Quoique je n'aie pas cette semaine de lettres de vous, j'ai assez de quoi remplir une demi-feuille; ainsi je commence.

Votre baron de Bullo est parti cette semaine pour aller voir le paitrissement, qu'on fait à Rome, d'un pape nouvellement fait. Il a été, si je ne me trompe, assez content de moi, lui ayant rendu les petits services qu'un homme qui ne sort point de chez lui, et qui ne voit personne (tel que moi), pouvait lui rendre. Il a été assez assidu, pour un étranger, à me venir voir. D'ailleurs c'est un bon diable, un grand drôle bien bâti qui aurait assez plu à nos grandes dames, s'il s'était donné la grande patience de leur plaire. Enfin, il ne m'a point ennuyé, chose que vous craigniez. Castrucci est aussi parti cette semaine. Comme il retournera dans quelques mois à Paris, je l'ai chargé d'un petit paquet pour son ancien maître, M. de Grimm, qui dans le fond est destiné à toute la société de mes amis. Vous saurez que je fis, il y a vingt ans juste, une dissertation sur les matières du Vésuve, que je dédiai au pape Lambertini, sans l'imprimer. Il y a deux ans qu'on l'a furtivement imprimée à Florence avec beaucoup de fautes, et à mon insu. C'est cette brochure précisément que j'envoie à

M. de Grimm. J'aurais, dans cette année écoulée, fait réimprimer à Naples plus correctement cette édition; mais les suites de la mort de mon frère m'en ont empêché. J'espère qu'un temps viendra que personne, en mourant, ne m'embarrassera plus, et alors je ferai cette seconde édition. Ce Castrucci m'a paru aussi digne de servir M. Grimm, que Grimm de lui commander; ainsi je le lui recommande. Il m'a promis de m'amener Grimm un beau matin ici; et moi, qui suis précisément dans l'état de ce bourreau jeté en bas de l'échelle par le pendu, qui se justifiait en disant : « Tudieu! comme il y allait ! » je ne fais que crier : Qu'on me les emmène ici, je les étranglerai tous; car depuis qu'on m'a jeté en bas de Paris et que j'ai les jambes cassées, je ne saurais faire autrement.

Je vous prie de dire à Gleichen que moi et Michel nous sommes après à lui acheter ce muscat de Lipari, qui n'est point du tout aisé à se laisser trouver. Nous en goûtons à droite, à gauche, et rien de bon jusqu'à présent; je lui promets de ne lui pas faire jeter son argent; ainsi patience.

Nous avons un cardinal bien bruyant; moi, je m'ennuie, n'ayant point de maîtresse; et comme j'ai aussi un cœur de chair et d'os, cela m'est sensible. Bonsoir, aimable dame.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

(Réponse à trois lettres des 6, 13 et 19 février 1775.)

Naples, 18 mars 1775.

MADAME,

Vous voulez donc absolument que je vous réponde ? Mais si maman ne se porte pas bien, que voulez-vous que je vous dise ? Puis-je former une seule pensée, si vous m'effrayez avec votre écriture ? Ne savez-vous pas qu'en fait de maladies, l'éloignement grossit les objets, que les règles de la perspective sont en défaut en cela ? Je vois bien que vous avez cherché à égayer le ton de vos lettres ; je vois que maman y a mis des apostilles de sa main ; mais tout cela ne me tranquillise point. Elle m'avait promis de n'être plus malade, il y a trois mois ; elle m'a manqué de parole, et j'en suis furieux.

Cependant, il faut vous remercier des soins que vous vous êtes donnés pour me distraire de l'objet principal de vos lettres, en me cherchant querelle sur les dialogues d'Emilie. Vous voulez qu'il y ait quelque chose dans l'éducation qui ne soit pas ce que nous appellons l'effet du hasard ; j'en conviens en partie, et je dis que la naissance est un hasard ; mais l'éducation ne l'est pas tout à fait. Il y a une influence décidée sur nous qui est l'effet de l'éducation. Cela est vrai. Mais savez-vous qui est le précepteur qui nous élève ? le siècle, et la nation

au milieu de laquelle on vient au monde. Ainsi un homme qui viendra au monde à Constantinople aujourd'hui, s'élevera Turc; à Rome, chrétien, apostolique-romain; à Paris, bel esprit, économisto-anglimano-rural; à Londres, goddem-coloniste, etc. Tout ce qui nous environne nous élève; et le précepteur est un infiniment petit, méprisé par les bons calculateurs.

Vous avez donc raison, qu'il faut multiplier les hasards heureux. Vous avez raison aussi de dire qu'on élève bien plus une fille qu'un garçon, parce qu'une fille est bien moins environnée; mais aussi elle a une crise naturelle à quinze ans, qui est une espèce de régénération; et lorsque la gorge pousse, l'éducation est effacée en entier.

Vous voyez que j'aimerais bien à disputer avec vous, si vous me faisiez l'honneur de m'écrire, lorsque maman se porte bien. Enfin, je veux des lettres gratuites de vous; j'en abhorre en forme de remplacement.

Pourquoi craignez-vous de vous approcher de moi pour m'embrasser? Je ne vous mordrai pas; j'ai perdu toutes mes dents, et si vous êtes jeune, je ne le suis plus.

Daignez remettre cette incluse à la personne à qui elle va, que vous reconnaîtrez aux qualifications. Faites bien porter maman, et puis écrivez-moi à outrance.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. LE BARON DE GRIMM.

Naples, 20 mars 1775.

Au fiacre de tous les princes allemands, ancien lamentin, maître des cérémonies de la philosophie, salut.

Porte-voix de tant de princes qui vous arrivent, quand est-ce donc que vous finirez de les remiser?

Je m'étais bien douté que l'impératrice de Russie me connaissait; car comme elle envoie des présens à une infinité de gens de lettres qu'elle ne connaît pas, voyant que je n'en recevais aucun (1), j'ai dit aussitôt : C'est qu'elle me connaît.

Je ne connaissais pas le roi de Prusse pour médecin. Sur ce pied, vous aurez le Grand-Turc pour apothicaire, et il pourra vous fournir à vous, aussi bien qu'à mon cher Gleichen, d'excellens remèdes contre les vers qui s'engendrent par la peur. Il a fait de nouvelles recherches là-dessus.

A propos de l'impératrice de Russie : se moquer des économistes dans notre siècle, c'est être au-dessus de son siècle, et c'est ce qu'il y a de plus difficile. Le penchant de tous les esprits médiocres est de briller par le ton et le jargon du siècle. Il faut avoir un grand fond de caractère dans l'âme

(1) Galiani reçut, plus tard, deux médailles d'or de cette impératrice, qui, comme son successeur de no sjours, ne laissa aucun talent distingué sans un témoignage de sa munificence.

pour mépriser une gloire et un applaudissement infaillibles, aussitôt qu'on prend le ton à la mode, et qu'on est Beccaria, Genovesi, Badaud, Roubaud, etc.

Venez me trouver, vous ne vous en repentirez pas. Il y a encore d'assez beaux restes de ce charmant abbé; mais venez vîte, sans quoi je ne vous réponds de rien.

Nous vous renverrons Carraccioli, quoique l'état de sa santé ne me paraisse pas sûr. Il a l'extérieur de la santé; mais je crois que son foie le mine sourdement pour en faire un hydropique.

J'ai tâché, en vous écrivant, de ne point songer à Mme d'Epinay; si j'y réfléchis un instant, je ne sais former d'autre idée dans l'esprit, que de vous demander de me la guérir. Si elle ne se porte pas bien, je n'ai ni le cœur ni l'esprit capable d'écrire un mot à quiconque en France. Adieu, homme charmant, digne d'aller en Russie, et de ne plus y retourner. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 4.)

Naples, 8 avril 1775.

MA BELLE DAME,

Voilà ce qui s'appelle une belle lettre tout à fait, une lettre écrite de votre main en entier, où vous chantez victoire contre les pets, qui ne sont pas en l'air; où vous renaissez après le climaté-

rique; où vous voulez changer de titre et de sexe, et, au lieu de belle dame, être Pierrot; où vous savourez le plaisir d'exister, d'écrire à votre abbé. Tout ceci est ravissant.

Pour moi, quoique l'année de la mort de mon frère soit révolue, que j'aie marié deux de mes trois nièces, et, qui plus est, remarié en secret ma belle-sœur, je ne suis pas au bout de mes ennuis.

Les intérêts de mon frère ne sont pas, à beaucoup près, débrouillés, et il me reste une nièce à écorcher. En attendant, je vis comme je peux; et puisque vous êtes guérie, voilà un grand point de mon bonheur assuré. Vous ne voulez plus être *belle dame*, et mon épithète de *charmant abbé* s'en ira au diable aussi; car je ne suis plus charmant; je suis maussade, je suis Pierrot, et je ne vous céderai pas ce titre pour rien au monde.

J'ai été ravi de recevoir une lettre du prince Pignatelli dans son état naturel.

Carraccioli part dans la huitaine. Il prend le chemin de Vienne pour son plaisir, et il fait fort bien d'allonger son voyage; car plus il voyagera, mieux il se portera.

Je suis étonné que Naples vous ait donné la mode des coiffures; car il y a quatre ans ou trois, au moins, que nos dames se coiffent sur vingt-deux pouces de hauteur et quinze de largeur, sauf panaches, brinborions, saucissons et autres attirails. Le visage, au milieu de toute cette atmosphère, a l'air d'un nombril, encore ce nombril est bien joli chez vous, il est affreux chez nous. Je vous renouvelle

mes instances de vous occuper d'un certain paquet qui m'est venu de France, estimé cent francs juste, et pour lequel il faut parler à M. de Mauregard. Je vous en ai écrit; mais soit que ma lettre se soit égarée, soit que votre maladie vous ait empêchée de vous en occuper, vous ne m'avez rien répondu là-dessus. Il s'agit de faire comprendre l'injustice de me forcer à recevoir un livre, qui est peut-être celui de l'abbé Morellet, à cet énorme prix de port. Je veux l'avoir *gratis*, car sûrement, par quelque équivoque, il n'a pas été contre-signé. Si cela est possible, on ne peut me refuser de le taxer comme marchandise. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 5.)

Naples, 15 avril 1775.

MA BELLE DAME,

Puisqu'il y a une convalescence, souffrons qu'elle soit longue. Vous m'avez promis de ne plus retomber malade; ainsi il est juste que vous vous éloigniez à regret et lentement de quelque chose qui vous a été plus attaché que vous n'auriez voulu.

Quelque pathétique que soit le tableau de votre impotence, vous ne me persuaderiez jamais que vous n'avez pas des moyens de parler à M. de Mauregard. L'abbé Morellet lui-même, dans sa toute-puissance auprès du contrôleur-général, serait excellent.

Pour moi, je suis très-prêt à abandonner au

rebut le paquet ; car comme on sait que c'est un imprimé, c'est une chose très-aisée que d'avoir une brochure qui coûte moins de cent livres ; mais je ne saurais consentir à rester toute ma vie dans l'incertitude et la curiosité de savoir ce que contenait ce paquet, et par qui il m'était envoyé. Je ne demande autre chose, sinon qu'on l'ouvre à Rome, qu'on me mande ce que c'est, et puis qu'on le brûle. Allons, faites-moi ce plaisir ; épargnez-moi le travail d'écrire à M. de Mauregard ; il est si grand ! Tourner de belles phrases, composer une épître en français ! Dieu ! quel ouvrage ! le cœur me manque, si j'y songe.

Carraccioli est parti lundi. Il ne va pas en Allemagne. Il arrivera à la fin de mai à Paris ; car il doit se trouver au sacre du roi et voir la sainte ampoule. Il vous dira tant choses de moi, que je n'ai plus d'envie presque de vous mander autre chose, si ce n'est que je me porte bien. Il m'a promis de vous voir très-souvent. Nous sommes restés plus amis que jamais. Ainsi aimez-moi. Assurez l'abbé Morellet que rien de ce qu'il aura dit dans son livre ne pourra me fâcher. Lorsque j'aime, je suis bien indulgent.

A la même.

(**Réponse au n° 6.**)

Naples, 29 avril 1775.

MA BELLE DAME,

Avant que de répondre à votre lettre pleine d'amertume pour le départ du chevalier, je dois vous dire que je suis parvenu à savoir le contenu de ce fameux paquet, et l'homme qui s'est avisé de me l'envoyer. C'est précisément le livre de Morellet qui est dedans; mais ce n'est pas lui qui me l'envoie. Le criminel est un abbé Leblond, sous-bibliothécaire au collége de Mazarin, aussi illustre imbécille qu'antiquaire obscur (1). Personne ne l'avait prié de cela; il a cru faire un trait d'amitié insigne et m'obliger infiniment par cette expédition. Tout se voit dans ce bas monde. Notez que je ne connais pas cet abbé, sinon parce que M. Pellerin ayant perdu la vue, l'a chargé de m'écrire quelquefois au sujet des médailles. Je lui monte une garde, comme je sais en monter quelquefois. Je le charge de réparer le mal qu'il a fait; car le paquet n'est pas encore retiré de la poste ni jeté au rebut, et cette affaire n'est pas encore finie.

---

(1) Galiani est aussi tranchant dans ses jugemens que dans sa correspondance; Leblond, en sa qualité d'économiste, lui avait fait une niche, et l'avait pris par l'endroit le plus sensible, en tirant à vue sur sa bourse; mais il n'en était pas pour cela moins instruit et moins estimable.

Je ne vous l'ai mandé que pour vous tranquilliser.

Venons à présent à vos plaintes sur les amitiés liées avec des étrangers. Vous avez tort de vous en plaindre. Tout est étranger dans ce monde ; car tous s'en vont par la mort. Les étrangers ont cela de commode, qu'ils partagent en deux le regret. On en sent la moitié lorsqu'ils s'en vont, et quoique absens, ils ne sont pas entièrement perdus. On en a des lettres, des nouvelles, et le cas de les revoir n'est pas impossible. S'ils viennent à mourir, la douleur tombe sur ce reste d'existence perdu, et qui est bien moindre que le total. Vous n'aimerez pas sûrement plus de tomber aplomb que de glisser sur les malheurs ; les malheurs sont la sauce de cette vilaine viande qu'on appelle la vie ; on en est environné. Ne vaut-il pas mieux détremper cette sauce par les absences, l'habitude aux détachemens ? Voilà des raisons bien fortes pour que vous continuiez à aimer les étrangers.

Ce soir le temps me manque absolument. Je travaille comme un forçat à donner de l'arrangement à toutes mes affaires et à celles de ma famille ; et si je réussis à m'en débarrasser, ne doutez pas que je fasse encore un voyage à Paris. Je ne rêve qu'à cela à présent, et je commence à y voir des possibilités, si je vis et si d'autres meurent. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 6 mai 1775.

MADAME,

Quoi est un ancien mot, ma belle dame, qui vient peut-être du latin *quietus* et de l'italien *quetto*, très-énergique pour expliquer ce qui se fait à petit bruit, en cachette. Mlle *Quoyet* était donc ce qu'elle devait être, et ses trois jacobins l'étaient aussi. C'est son père qui est bien indigne de ce nom. Cependant je pardonne à ce père ce qu'il a fait; s'il n'est pas un homme d'esprit, il est du moins un homme en règle; la règle veut qu'une fille déréglée aille à Sainte-Pélagie; il y envoie sa fille, c'est la règle. Croyez-moi, madame, l'esprit tracassé fatigue et n'avance guère. La règle tranquillise. Lorsqu'on s'y tient, on a bien moins de peine. Ainsi laissez à Sainte-Pélagie Mlle *Couet*, ou *Quoy*, ou *Quoyet*, ou *qu'on hait*, puisque l'orthographe de ce mot est très-disputée parmi les savans. Pour vous, vous n'irez pas à Sainte-Pélagie, ni pour des jacobins ni pour un capucin, ni pour personne. Les jacobins ne puent guère, comme vous vous imaginez, sans le savoir, puisque vous n'en avez jamais flairé. Ils sentent le jacobin comme de raison; c'est votre faute, si cette odeur ne vous est pas agréable. Laissons donc *quoys* les capucins et les jacobins, et parlons de ce qui nous intéresse.

La beauté de maman, le rétablissement de sa santé, les adorations qu'elle mérite de préférence à sa fille, voilà de grandes nouvelles intéressantes, précieuses pour moi, et arrivées très à propos pour m'égayer. J'en avais grand besoin. Le séjour de Naples, ennuyeux par essence, est devenu encore pire depuis qu'on y meurt subitement. Ceci passe la raillerie; car du moins il était bon d'être prévenu qu'on allait mourir. Mais laissons cela. Vous avez enfin consenti à m'embrasser; que je suis content! Venez donc que je vous embrasse; approchez-vous. Vous vous retirez tout doucement, madame! ne reculez pas tant. Diable! vous avez reculé de trois cents mortelles lieues! Vous avez diablement peur des dents que je n'ai plus.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 7.)

Naples, 6 mai 1775.

JAMAIS lettre de vous ne m'a fait plus de plaisir. Le rétablissement de votre santé, l'établissement de votre fils sont des objets solides de gaîté et de bonheur humain. Pour moi, jamais je ne me suis trouvé en plus grand besoin d'être égayé. Nous avons ici une raison si forte qui tue tant de monde, qu'on regarderait notre épidémie comme une véritable peste, si elle était contagieuse. J'ai perdu trois ou quatre bons amis; j'ai perdu avant-hier la femme d'un ancien domestique, qui me servait,

aussi bien que son mari, depuis trente-deux ans. Cette perte est terrible pour un garçon comme moi, qui n'ai aucune femme à la maison. Je ne vous en dirai pas davantage pour vous peindre combien j'ai l'âme noircie d'idées sombres et tristes. Jamais je n'ai eu tant de peur de mourir moi-même. Comme les morts sont subites ou précédées d'une maladie de deux jours, tout au plus, et qu'elles consistent en une fièvre maligne avec un abcès à la tête ou à la poitrine, on n'est pas tranquille, malgré la sensation de la meilleure santé. Je me porte bien, et je me plains comme mort. Parlons de vous, cela vaudra mieux.

Votre fils séjournant à Fribourg pendant quelque temps, est tout ce que je trouve de mieux dans votre affaire. L'air froid, flegmatique de la Suisse, la société avec des êtres calmes, sensés, pesans même, fera grand bien à la tournure de l'esprit de votre fils, et j'espère qu'à Fribourg il deviendra le fils de la mère, comme à Pau il était bien le fils de son père. Ceci n'est pas ostensible, comme vous voyez.

Je suis ravi des nouvelles du baron de Gleichen; j'en aurais souhaité du prince Pignatelli; est-il encore à Paris, et Grimm à Naples? J'en doute fort; et s'il vient, il me causera bien plus de chagrin que de plaisir. Il reviendra pour rester huit ou dix jours. Vaut-il la peine d'attendre six ans ces huit jours, dans lesquels nous nous verrons à peine?

A propos, faites mes complimens à M. d'Affry; dites-lui très-sérieusement qu'il travaille à toutes

forces pour avoir l'ambassade de Naples. Vous viendrez à cette occasion me trouver, et voilà, par une suite d'évènemens les moins prévus, que nous nous reverrons dans un an; le chevalier de Clermont ira autre part; cela m'est égal, si je le dois troquer contre vous et M. d'Affry; autrement, je ne m'en déferai pas pour rien au monde, car je suis ravi de le posséder ici.

Vous êtes à la veille de voir Carraccioli en recevant cette lettre; il sera donc mon chancelier, et vous dira le reste.

Voudriez-vous embrasser Mme de Belzunce de ma part? En voilà incluse la procuration pour cet acte si solennel. Adieu. Voyez-vous comme je me bats les flancs pour être gai; en vérité, je ne le suis pas à cette heure.

A la même.

(Réponse au n° 8.)

Naples, 27 mai 1775.

Ce n'est que par vous, madame, que j'ai appris les bagarres de Paris; et comme je ne vois plus personne qui reçoive des lettres de France depuis le départ de MM. de Breteuil et Carraccioli, tout ce que vous ne m'en dites pas me reste inconnu, à mon grand regret. Mon premier mouvement à la lecture de votre lettre a été de remercier Dieu de n'être pas à Paris; j'y aurais peut-être été mis en prison comme auteur de la révolte. On aurait eu raison de trouver dans mes Dialogues que je l'avais pré-

dite et annoncée, lorsque j'ai dit que l'homme d'Etat doit prévoir les cas imprévus. Cette indigne et occulte cabale, qui est sans doute le premier mobile de l'imbécillité populaire, aurait dû être prévue. La monacaille et la prêtraille ont été les moteurs des émeutes de Madrid en 1765; on se servit du prétexte de la cherté pour venger les impôts que M. de Squilarre mit sur les ecclésiastiques. Ceux qui n'entendent pas souvent la messe, doivent donc s'attendre qu'on vengera le mépris de la messe.

Le premier problême à résoudre pour un ministre, est de garder sa place; et plus il se croit honnête homme, plus il doit s'acharner à rester en place pour faire plus long-temps du bien aux hommes. Si quelque bien qu'il voudrait faire l'expose à la perdre, il doit le sacrifier net à son existence. J'espère que cet évènement aura appris à M. Turgot et à M. l'abbé Morellet à connaître les hommes et le monde, qui n'est pas celui des ouvrages des économistes. Ce ministre aura vu que les révoltes causées par la cherté ne sont pas impossibles, comme il croyait. Il calculait tout, et oubliait la méchanceté des hommes, et l'envie qui persécute les hommes en charge. On ne sait jamais au juste le nombre de ses ennemis. Feu M. le maréchal d'Etrées ne savait pas que le duc de Cumberland avait pour allié M. de Maillebois; et M. Turgot ne sait pas peut-être que le jadis parlement, aujourd'hui grand-conseil, trouve le pain fort cher aussi. Si son chagrin et celui de l'abbé servaient à leur faire rendre un peu plus de justice à mes Dialogues, ou

du moins à mes intentions, qui résultent de la totalité de mes maximes, j'aurais gagné beaucoup à cette bagarre, puisqu'il n'y a pas d'homme dont je chérisse plus l'estime et l'amitié. Ils ont de grandes vertus et un grand génie. Ils sont restés peut-être trop long-temps au cabinet, et n'ont pas été, comme moi, jetés, dès leurs premières années, au beau milieu d'une cour, pour y être le jouet de la fortune.

En attendant, je remercie l'abbé Morellet de vouloir bien me soulager du paquet dont il est la première cause. Ma nièce me reste à écorcher; car (ce que vous ne saviez pas) je me suis débarrassé aussi de ma belle-sœur, que j'ai aidée à se remarier. Il est vrai que je me débarrasse; mais c'est toujours par des sacrifices et des pertes; et me voilà débarrassé comme on se débarrasse des habits et des haillons, en restant tout nu.

Vous avez force noces et festins. Je vous laisse donc, en vous priant de me continuer des nouvelles de Paris. Carraccioli sera arrivé; mais il sera à Rheims. A son retour, embrassez-le de ma part. Il y a un siècle que je n'ai pas de nouvelles du baron d'Holbach. Adieu.

A la même.

Naples, 3 juin 1775.

MADAME,

Bien peu de fois il m'est arrivé d'être aussi fâché que cette semaine, de me trouver sans au-

cune lettre ni de vous ni de personne. Vraiment, je ne suis pas inquiet sur votre santé individuelle : vous m'avez promis de vous bien porter ; mais je soupirais après celles de la santé publique, qui auraient pu intéresser un grand nombre de mes amis. Mille bruits se répandent ici qui me paraissent exagérés, et vous ne dites mot ; qu'en penser donc ?

Il faut pourtant que je vous mande la négociation du paquet, heureusement terminée hier. On me l'a envoyé *franco di porto*. J'ai entr'ouvert l'ouvrage de Morellet. A l'instant j'ai bâillé, et il m'est tombé des mains. Quelque envie que j'aie de le lire, je sens que cela est au-dessus de mes forces. Je sens de même qu'il me serait impossible de le réfuter ; il est si long, et il me paraît que c'est un ouvrage prestigieux, parce que chaque morceau, chaque ligne, chaque syllogisme du livre est bien écrit, est clair, est juste, et cependant le tout ensemble est plat, obscur et faux. Je n'entends pas par quel prestige cela arrive, mais c'est le second cas après les jésuites. Chaque jésuite était aimable, morigéné, utile, et toute la société, qui n'était pourtant que la masse des individus, était odieuse, corrompue dans la morale, pernicieuse. Que d'autres expliquent cet étrange phénomène ; pour moi, je m'y perds. A présent, je vous prie très-instamment de me dire tout au long et tout au juste quel effet a produit le livre de Morellet sur les différens esprits de Paris, sans me parler de vous-même et de mes intimes amis. Cela m'intéresse infiniment.

Pour ce qui est de la question traitée par moi et par l'abbé Morellet, elle est jugée par tous les gouvernemens unanimement. Tous se sont affranchis de l'enthousiasme des économistes; tous ont renchéri sur les anciennes entraves mises à la liberté des blés. Les Anglais mêmes, depuis dix ans, ont mis des entraves à leur liberté et à leur commerce, en dépit de la forme de leur gouvernement libre, et commerçant par essence. La France (foyer du mal) a été incertaine et flottante; mais dix années consécutives de cherté, de famine, de révolte, auront dû la détromper aussi; et M. Turgot, qui était persuadé que la liberté seule suffisait, sera très-étonné de se voir obligé à donner des récompenses pour l'importation, à épuiser le trésor royal, et à flétrir sa gloire. Dieu veuille qu'il soit à temps de la sauver! C'est dommage s'il est renvoyé; mais c'est un peu sa faute. Pourquoi se faire économiste? Que diable allait-il faire dans cette galère? En attendant, remerciez-le bien, lui et Morellet, de m'avoir délivré du paquet. Cent livres de port étaient ce qu'il y avait de plus dur dans cet ouvrage contre l'auteur malheureux des Dialogues. Dieu fasse qu'il n'arrive rien de plus dur à l'auteur de la réfutation!

Aimez-moi toujours, et beaucoup. Je ne parlerai plus de blés dans ma vie. Je m'occupe à présent de retoucher mon Horace. Cela du moins n'occasionnera aucun bruit ni à la Halle ni à l'hôtel de Soissons. Adieu. Mille choses à Mme de Belzunce.

A la même.

(Réponse aux nos 9 et 10.)

Naples, 10 juin 1775.

Je reçois à la fois, ma belle dame (je reprends mon ancien formulaire, parce que le cœur me dit que les émeutes, les bagarres, etc., vous auront rembellie, rengraissée, rajeunie), deux lettres de vous des 15 et 21 mai, qui ne me disent rien. C'est bien étrange que, dans un pays où il est permis de tout imprimer, il ne soit permis de rien écrire. Cependant j'ai reçu des lettres de Spa qui m'en disent davantage. Si j'avais du loisir, je ferais un Traité politique des émeutes, de leurs causes, de leurs effets, et des moyens de les prévenir et de les guérir. D'abord, je voudrais bien établir et bien prêcher que rien ne fait autant d'honneur aux souverains que les émeutes. Le czar Pierre en eut une vingtaine; le roi Charles est le premier qui ait eu la gloire d'en avoir à Madrid, après en avoir balayé l'ordure, et avant que d'en balayer les jésuites. Mais c'est tout simple. On ne prend pas des purgations, des émétiques, sans avoir des tranchées d'estomac, de petites convulsions, des défaillances, etc. Tous ces petits maux sont les compagnons de la guérison.

Si votre jeune souverain ne sacrifie pas M. Turgot aux caprices, ou à la terreur panique de son peuple, il mérite d'acquérir, par ce seul trait, le surnom

de *Grand*. Mais je crains qu'on ne surprenne sa jeunesse. Voyons.

J'attends l'ouvrage de Necker, que je lirai, parce qu'il se laisse lire, et, qui plus est, entendre. Il est même, en économie politique, le Bernouilli, qui surpassa Newton, même dans l'élégance, netteté, briéveté des démonstrations. C'est ce que j'admire le plus en lui.

Pour ce qui est de mon ami Morellet, aujourd'hui mon réfutateur, puisque je n'ai pas payé son livre cent francs, je lui pardonne toute sa réfutation. En vérité, il m'a fait mourir de rire, en voyant que, comme bon théologien, il est persuadé intimement qu'il est obligé en conscience de réfuter tous mes mots, mes syllabes, mes virgules. Vive le jansénisme! Toutes les vertus des payens sont des vices. Il me réfute, lorsque je m'oppose aux économistes, et il me réfute encore plus, lorsque je suis d'accord avec eux. Tout lui déplaît dans ma bouche. C'est charmant, en vérité. De là il en doit arriver qu'un homme qui lira son livre, ne saura pas quelle conséquence en tirer, ne devinera pas quel est l'avis de l'abbé. Il saura seulement qu'il n'est pas de mes avis, autant de ceux que j'ai, que de ceux que je n'ai pas. Que cela est instructif!

La *chaise ne paille* me demande des inscriptions. Dites-lui qu'il n'en aura pas qu'au préalable il ne m'ait informé du sort qu'ont eu, autant celle de la statue du czar Pierre Ier, que celle pour le tombeau des ducs de Saxe-Gotha. Bonsoir. Il est très-tard. Adieu. Aimez-moi.

A la même.

(Réponse au nº 11.)

Naples, 24 juin 1775.

MA BELLE DAME,

Vous avez été bien aimable de m'avoir donné de vos nouvelles à travers vos mariages, vos émeutes et vos boulevaris récréatifs. Apparemment tout cela est arrangé; car vous ne m'en dites mot. Tant mieux, et j'en suis vraiment ravi pour M. Turgot. Je regarde comme un vrai bonheur pour la France qu'il soit en place. Je m'en suis assez expliqué avec notre Carraccioli.

J'aurai tout le temps d'attendre l'ouvrage de Necker sur les blés. Rien ne presse; car, comme je ne veux réfuter personne, ni ne dois administrer cette partie; et, comme mon système est pris, et rien ne me détermine à le changer, puisque je suis exportiste autant qu'aucun autre, et que l'impôt des traites sur l'exportation ne saurait la gêner en aucune manière, pas plus que les impôts des aides ne gênent le commerce des vins, je n'ai plus rien à apprendre et rien à répondre sur la question. Morellet me réfute à outrance; il ne saurait me pardonner rien, pas même d'aimer l'Almanach royal. Patience. Me pardonnera-t-il de l'aimer toujours, et de le voir toujours assis à table à côté de moi, chez le baron? S'il me le pardonne, je suis content.

Sans doute il me faut des chemises de toile de

coton, au moins douze. L'ambassadeur qui viendra doit être chargé de me les apporter. Aurons-nous M. de Clermont, si sa femme meurt? On craint qu'il en soit tellement affecté qu'il prendra le parti, au lieu de Naples, de s'en aller à la Trape; et, en vérité, j'en donnerai le choix comme de deux épingles.

Pourquoi m'enviez-vous le bonheur de voir la *chaise de paille* changée en *chaise de poste*, et roulant l'Italie? Vous vous connaissez peu en fait de *refrigere* des âmes du purgatoire. Tout leur est bon, jusqu'aux plus chétifs chapelets. Carraccioli vous a-t-il dit combien je m'ennuie ici, et combien j'y suis malheureux?

Sérieusement, si vous croyez qu'il faille donner une seconde édition de mes Dialogues, songez à y ajouter tous les morceaux de mes lettres relatifs à la question. Ajoutez-y aussi la parodie de l'intérêt de l'État, de M. de la Rivière, s'il vous paraît amusant; et, en un mot, compilez, compilez, compilez tout ce que vous trouverez à moi à Paris; mais n'attendez rien de plus d'ici. Puisque je n'ai pas réussi à persuader des têtes exaltées, je perds courage.

Donnez-moi quelque nouvelle du baron et de la belle baronne.

Aimez-moi; portez-vous bien, et faites-vous une raison sur la perte par l'éloignement, puisqu'il s'en faut faire aussi sur les pertes par mort. Adieu.

A la même.

Naples, 22 juillet 1775.

MA BELLE DAME,

Voilà deux ordinaires que je n'ai point de lettres de vous, et en voilà tout autant au moins que je ne vous écris pas. Mais depuis que Carraccioli est à Paris, je suis moins inquiet sur votre silence, et vous le serez moins sur le mien. Je compte lui écrire régulièrement. Il vous estimait infiniment étant à Naples; il vous aimera à la folie à Paris. *Ergò*, il vous verra souvent, il vous lira quelques articles de mes lettres, comme, par exemple, celle de ce soir; nous serons donc sans lacunes dans notre correspondanc. Tâchez toujours de lui donner de vos nouvelles dans les semaines que vous ne comptez pas m'écrire.

Avez-vous fini vos mariages? Je vous les souhaite plus heureux que les miens. Pour ce soir, je n'ai rien à vous dire ni de sublime, ni de plat. J'ai dormi trop cet après-dîner, et j'en ai un grand mal de tête. Je m'en vais au spectacle. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° du 9 juillet.)

Naples, 29 juillet 1775.

VOICI une lettre de vous tout à fait charmante; vous y êtes gaie, bien portante, et bien contente pour notre ami Sartine. Vous m'annoncez des

choses très-agréables, et vous me dessinez des tableaux bien risibles. Naigeon s'arrachant les poils de sa tête, de plaisir, et criant : « C'est effroyable! peut-on ne pas étouffer à se l'imaginer? » Maurepas, Turgot, Sartine, Malesherbes, voilà quatre hommes dont un seul suffit pour établir un Empire; Dieu sait si tous les quatre le feront, comme il est sûr qu'un seul d'entr'eux l'aurait fait! Ah! que l'arithmétique politique et physique est différente de la numérique! Il n'est pas vrai qu'en doublant les causes, on double les effets. Si on met double charge, il ne s'ensuit pas qu'on enverra le double plus loin la balle; mais on fera péter ou crever le canon. Voilà ce que je crains sérieusement à présent que je le vois si chargé. Restons donc à voir cela. Il faudra bien que je me presse d'arriver à Paris, si je veux attraper le moment agréable pour moi de voir quatre de mes grands amis, quatre grands hommes, quatre anciens intimes amis en place. Je crois voir là la conjonction de toutes les planètes. Ils s'entr'éclipseront.

Au lieu de diminuer ma famille, je l'augmente tous les jours. Hier, il m'est arrivé de Marseille une chate angora, destinée à mon chat angora. Faites-m'en compliment, car je suis au comble de ma joie. On aura une race angora à Naples, et au moins les gens d'esprit auront avec qui passer la soirée, et trouver qu'on leur fait pate de velours. Au reste, nous déclinons vers la barbarie stupide et grossière tous les jours davantage; et on voit bien que c'est Dieu qui fait cela à lui tout seul, et

parce que cela l'amuse. Il nous ravit, par la mort, tous les jours, quelqu'un qui aimait les lettres, et qui aurait pu les protéger, et il fait cela avec un choix et une intelligence qui ne laissent rien à soupçonner des effets du hasard. Le duc de Bovino, grand-veneur du roi, était le seul de nos courtisans qui avait lu Horace, et la mort nous l'a enlevé avant-hier. D'après ce tableau, ne m'attendez-vous pas d'un moment à l'autre?

Bonjour, ma belle dame; mille choses à M. d'Affry, à votre famille, à nos amis. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 13.)

Naples, 19 août 1775.

MA BELLE DAME,

Je n'ai pas répondu à une très-belle lettre de vous la semaine passée; heureusement, cette semaine je n'en ai point reçu; ainsi je ne serai point en retard. Vous me disiez qu'à la chaleur près, vous vous portiez à merveille; et moi je me croirais encore mieux portant, si j'étais en chaleur. Vous m'avez conté l'histoire de l'abbé Baudot, en croyant me l'avoir déjà mandée; mais, en vérité, vous ne me l'avez écrite qu'une seule fois. Croyez-moi, et souvenez-vous-en lorsqu'il en sera temps, les économistes casseront le cou à M. Turgot. Ils ne méritent pas d'avoir un ministre dans leur secte absurde et ridicule. Je commence à être embarrassé pour ma toile de coton. Cependant, je vois que le

meilleur parti est toujours d'attendre qu'un ambassadeur de France vienne à Naples, car enfin il en viendra un, et je le prierai de s'en charger.

J'ai repris, ces jours-ci, la lecture de vos Dialogues, et je suis tombé sur ce petit catéchisme du douzième Dialogue. C'est un chef-d'œuvre; il est au-dessus de tous les éloges. Très-peu de personnes sont en état d'en mesurer l'effet progressif.

Nous n'avons rien ici en fait de littérature. Je m'occupe sérieusement de diriger un opéra-comique. S'il réussit, je vous en instruirai plus amplement.

Puisqu'il n'est pas temps d'avoir la liberté de la presse à Paris, laissons là les blés, les Dialogues et les économistes. Je m'occupe d'Horace; je suis parvenu à me former une idée bien distincte de sa vie. Il a été malheureux, pauvre, très-maltraité par Mecenas, qui l'employa beaucoup et lui fit très-peu de bien. Les Mecenas anciens étaient tels que les Mecenas modernes; le monde s'est toujours ressemblé. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 14.)

Naples, 9 septembre 1775.

MADAME,

Vous avez bien raison; mais je n'ai pas tout à fait tort. Je vous avais mandé que, lorsque Carraccioli serait arrivé, j'écrirais tantôt à lui, tantôt à vous; qu'ainsi vous pourriez toujours avoir de

mes nouvelles sans en faire la dépense. La raison principale d'écrire plutôt à Carraccioli qu'à vous, est votre maudite langue, sur laquelle je commence à me rouiller, au point que je me trouve bien plus à l'aise en écrivant en italien à Carraccioli. En même temps cela doit l'obliger à vous aller trouver, et je travaille d'ici à nouer votre amitié avec lui. Plaignez-moi, si je ne puis pas vous écrire plus au long ce soir. Je suis excédé d'affaires ennuyeuses, et je m'en donne d'amusantes avec mon Horace et une pièce comique que je suis après à faire achever sous ma direction. Elle aura pour titre *Socrate imaginaire*. Il n'y a rien de plus fou; je vous la ferai tenir lorsqu'elle sera imprimée. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 15.)

Naples, 16 septembre 1775.

MA BELLE DAME,

Il est vrai que notre correspondance a été, depuis trois ou quatre mois, fort dérangée chronologiquement; mais je vous aime toujours très-méthodiquement. Si je suis absent, ce n'est pas ma faute, ni celle de mon cœur. Mais vous qui avez besoin de fruits, pourquoi ne vous rendez-vous pas à Naples, pays des fruits? Je vous promets d'excellentes figues et melons à Noël. Venez, je vous logerai. Vous ne verrez que moi, si vous voulez, et je ne verrai que vous durant votre séjour. Si le baron ne se laisse voir ni à dîner ni à

souper, et que vous ne vouliez pas entamer le coucher, on pourrait au moins le forcer à accorder le lever. Les barons du Saint-Empire sont une sorte de souverains; leur lever pourrait être majestueux.

Comme je n'ai rien à vous mander ce soir, je vous parlerai de ma pièce comique. C'est une imitation de Dom Quichotte. On suppose un bon bourgeois de province qui s'est mis en tête de rétablir l'ancienne philosophie, l'ancienne musique, la gymnastique, etc. Il se croit Socrate. Il a pris son barbier, dont il a fait Platon (c'est le Sancho Pança). Sa femme est acariâtre et le bat toujours; ainsi c'est une Xantippe. Il va dans son jardin consulter son démon; enfin, on lui fait boire un somnifère en lui faisant croire que c'est la ciguë; et, grâce à l'opium, lorsqu'il se réveille, il se trouve guéri de sa folie. Ce sujet serait digne d'un petit roman bien gai; et c'est, à mon avis, le seul qui pourrait être aussi original que le Dom Quichotte, et du goût de notre siècle. Lorsque la pièce sera imprimée, je l'enverrai à Carraccioli; et s'il veut se donner la peine de vous en expliquer les phrases et les plaisanteries napolitaines, vous rirez.

Je me réjouis infiniment du succès de vos mariages. Les miens ne l'ont pas été autant. L'aînée est tombée dans les mains de certains dévôts, d'ailleurs bonnes gens : il ne me sont d'aucune ressource; mais du moins ils ne me tracassent pas. Mais la cadette a développé un caractère infâme, et est tombée dans les mains d'un homme encore plus

infâme. Lorsqu'elles auront eu leurs dots, je serai tranquille. Aimez-moi; portez-vous bien. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 16.)

Naples, 30 septembre 1775.

MA BELLE DAME,

Vous êtes bien bonne de songer à m'écrire et à mes emplettes, au beau milieu de vos noces. Je n'en aurais pas fait autant. Au fond, toutes mes commissions, que je vous prie de m'envoyer par M. de Clermont, se réduisent à la quantité de toile de coton nécessaire pour douze chemises, trois douzaines de paires de poignets; et si vous voulez y ajouter douze mouchoirs rouges de toile de Suisse, à la bonne heure.

Pour des livres, je ne souhaite, comme vous savez, que des voyageurs. Si on traduit en français les Voyages de M. Solander et Banks en Irlande, à l'île d'Otaïti, etc., voilà tout. J'attends Grimm, puisque tout le monde me le promet; mais avec des fils de conquérans de Turcs et des Transdanubiens. Grimm ne me vaudra pas grand'chose, et il appartiendra à la classe des quantités transcendentales. Adieu. Je suis horriblement pressé.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 14 octobre 1775.

Madame, il y a des mains maudites qu'il faut baiser. La vôtre en est une. Je la baise comme vous me l'ordonnez; mais puis-je ne pas maudire cette maladie inexorable que rien n'apaise, ni les mariages, ni les ouvrages publiés, ni les soins des médecins, ni ceux des enfans. Si vous ne m'aviez rien mandé, cela aurait été mieux, car j'aurais cru madame votre mère partie pour la Suisse. A présent il me faut attendre impatiemment six jours, six mortels jours; et vous me demandez de la philosophie! Belle demande. Tout au plus je puis vous donner, ce soir, les assurances du respect, de la reconnaissance, de l'amitié avec laquelle je suis, etc.

A la même.

Naples, 11 novembre 1775.

Madame,

Vous êtes la plus aimable des filles, puisque vous soignez votre mère, vous soignez les amis de votre mère absens, vous regrettez ceux qui sont partis, et vous finissez par avoir toutes les incommodités de votre mère; vous êtes enrhumée, vous toussez, vous crachez. Voilà qui est admirable. Comme vous m'ordonnez d'être gai, je tâche de l'être, mais je n'en ai pas trop de sujet. Il est vrai

que j'aurai le plaisir de voir le petit prophète, mais ce sera pour un instant et en fuyant. Voilà toute ma perspective de bonheur et de plaisir. Si je retournais le tableau, Dieu, quel spectacle de chagrins!

Premièrement, je tremble pour la toile de coton qui va m'arriver. Vous m'annoncez qu'elle n'est pas égale à l'échantillon; si elle allait être aussi vilaine que la précédente, je me serais ruiné en toile, sans avoir une chemise.

Secondement, vous aurez lu, dans ma lettre à maman, que je m'étais amusé à faire composer une pièce intitulée *Socrate*. Cette pièce a été donnée; elle a fait tant et puis tant de bruit, qu'elle a fini par être défendue du très-exprès commandement de Sa Majesté. Vous ne sauriez imaginer combien, à cette occasion, j'ai eu le plaisir de voir que j'étais aussi cordialement détesté par nos beaux esprits, que je le suis par les économistes. Ainsi, j'ai pris la résolution de ne plus rien publier, rien faire, rien écrire dorénavant.

Troisièmement, j'ai le chagrin de ne pouvoir pas continuer cette lettre; on m'appelle, je dois sortir, et on ne me permet que de vous assurer des sentimens de respect, d'attachement qui me lieront éternellement à vous; votre très-humble et très-obéissant, etc., etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

Naples, 9 décembre 1775.

MADAME,

Votre fille, qui a eu au moins autant de soin de moi que de vous dans votre maladie, vient de m'avertir que je pouvais recommencer à vous écrire, parce qu'il y avait tout à parier que ma lettre vous trouverait bien portante. Si cela n'arrive pas, prenez-vous-en à elle.

Au fait, je suis ravi de recommencer avec vous, car la parenthèse a été un peu longue, et je commençais à en avoir peur; mais n'y songeons plus.

Le fait est que je ne sais point par où commencer, tous les fils de nos dialogues étant cassés ou ralentis par le laps du temps. Commençons par le bon bout, et c'est toujours l'argent. Je vous dois de l'argent et des remercîmens. Pour les remercîmens, je vous les compte sur le champ; recevez-en mille, dix mille, un million. C'est bien beau à vous, au milieu de vos souffrances, d'avoir songé à mes chemises. Pour de l'argent, la chose n'ira pas si vîte. Je voulais en écrire à Carraccioli; mais il tire de l'argent de Naples, et n'en remet guère. Je pourrais attendre l'arrivée de M. de Clermont; mais il tardera peut-être; ainsi le plus court et le plus sûr est de vous les remettre, ces 137 liv. 8 s., par une lettre de change, et c'est ce que je compte faire dans la semaine prochaine. Ayez donc un peu de patience.

Gleichen est à Milan; ainsi il verra la *chaise de paille* avant moi. Je l'attends, cette chaise, avec la dernière impatience, pour lui montrer mon travail sur Horace, qui, assurément, lui fera grand plaisir.

Je vous avais mandé que je m'étais occupé à faire travailler à un opéra-comique appelé *Socrate*, et que cela m'avait infiniment diverti; ensuite, vous êtes tombée malade, et je ne vous en ai plus parlé. Il faut donc vous apprendre qu'il a eu le plus sublime de tous les succès. Il a été défendu du très-exprès commandement de Sa Majesté, après avoir été donné six fois au public, et même une fois à la cour. Cela n'était pas encore arrivé en Italie. En France, le seul *Tartuffe* mérita cet honneur. Ainsi mettez *Socrate* au niveau du *Tartuffe*, pour le bruit qu'il a fait, pour les cabales, les intrigues, les méchancetés qu'il a enfantées. Telle est ma situation ici, la frayeur qu'excite mon esprit dans les têtes des imbécilles. Enviez-moi, et ne me plaignez pas, car cette affaire ne m'a fait aucun tort. Vous ne sauriez imaginer toutes les explications qu'on donnait à cette pièce, toutes les allusions qu'on y trouvait. Après l'apocalypse, rien n'a été aussi drôlement expliqué. Je veux mourir si je savais rien de ce qu'on trouvait dans ce que j'avais fait. Cependant, on n'a pas défendu les imprimés; mais si je vous en envoyais, vous ne les goûteriez pas. Adieu.

A la même.

Naples, 23 décembre 1775.

MADAME,

Une lettre de madame votre fille est aussi belle que peut l'être pour moi une lettre qui n'est pas de vous; mais il y a des choses au monde qu'on ne supplée pas par équivalent, telles qu'une maîtresse, le duel et vos lettres; il m'en faut donc : songez à m'en écrire au plus vîte. En attendant, je vous joins ici une lettre *sur*, et non pas *à* MM. Tourton et Baur, qui n'est point bête, telles que toutes celles de la nouvelle année. Elle a pour 137 liv. 8 s. d'esprit; n'est-ce pas en avoir beaucoup? L'ordre de compter cet argent au Romanzogogne m'est arrivé trop tard, et ma lettre de change vous fera toucher l'argent plutôt; ainsi ceci est mieux.

Madame votre fille m'a donné des nouvelles touchant des séparations, dont elle a bien senti la nullité d'intérêt. Elle ne m'a pas appris la plus importante pour moi, savoir si M. l'ambassadeur et mes chemises étaient partis.

Nous avons ici le margrave de Bareith; il me connaissait de réputation, sur les rapports de Grimm, Gleichen, et peut-être de Mlle Clairon. Il m'a comblé, par conséquent, d'amitié, à laquelle j'ai répondu par beaucoup de franchise et de vérité dans mes propos. C'est un aimable prince, fort réservé ici, mais n'ayant aucun des défauts de son rang. Gleichen sera ici en carnaval, et le petit pro-

phète y sera en même temps. J'aurai des jours heureux, mais bien courts : il faut s'en contenter; la vie est si courte elle-même !

Peut-on avoir de l'esprit dans ses lettres, lorsqu'on a passé toute la journée (comme j'ai fait) à entendre des platitudes? Plaignez-moi; je suis abruti. Adieu. Mille remercîmens à Mme de Belzunce des soins qu'elle a eu d'entretenir ma correspondance. Allons, c'est trop la fatiguer; déchargez-la une bonne fois de ce travail.

Puisque la nouvelle année m'obligerait à écrire enfin à quelqu'un de mes amis délaissés, chargez-vous du baron d'Holbach, de la baronne, de M. Necker, de Suard, Marmontel, Raynal, etc. Carraccioli se chargera du reste. Adieu encore.

A la même.

(Réponse au n° 1er.)

Naples, 20 janvier 1776.

Pour le coup, ma belle dame (car, quoique vous soyez très-faible et fort maigrie, vous êtes toujours ma belle dame), sans flatterie, votre lettre est la plus belle lettre qu'on ait écrite depuis qu'on a écrit des lettres. Je vous en fais juge. *La chaise de paille* et moi nous en sommes embarrassés, voulant jouir de ce bonheur tant désiré, et commençant à le goûter en effet; si une lettre de vous était arrivée avec de fâcheuses nouvelles de votre santé, quel coup de massue! quelle horrible situation de nous deux, de ne nous être revus que

pour pleurer ensemble ! En revanche, j'ai reçu votre lettre dictée par vous. Je ne faisais que de le quitter. Vîte, j'ai couru chez lui ; nous nous sommes embrassés comme des pauvres ; et vîte, et vîte nous avons pris des arrangemens pour le Vésuve, la Cocagne, les Persepias et mille autres niaiseries napolitaines. Ah ! la bénite lettre ! la bienheureuse lettre ! elle nous a ressuscités !

Si je l'ai revu, pourquoi ne vous reverrai-je pas aussi ?

Il m'a apporté les poignets et la toile. Je fais précisément comme celui qui, voulant avoir un équipage, commença par acheter le fouet. Adieu. Je ne puis pas être plus long. La poste part à minuit, et voilà onze heures qui sonnent. Adieu encore. Toujours de bonnes nouvelles de votre santé, et puis laissez-nous faire.

A la même.

(Réponse au n° 2.)

Naples, 17 février 1776.

MADAME,

Votre lettre du 14 au 21 a mis le comble aux plaisirs du séjour de Grimm à Naples, et au mien de l'avoir revu. Nous tremblions à chaque instant d'être troublés dans nos transports parisiens par quelque lettre désagréable de votre part ; au contraire, vous nous avez régalés, au commencent et à la fin, de deux lettres dictées par vous, dont la dernière respire la gaîté et la force. Ce dialogue,

grand Dieu! quel dialogue! Grimm l'a emporté pour en régaler Gleichen et quelqu'autre à Rome; mais il me le renverra pour que rien ne manque à ma collection de vos œuvres.

Que puis-je vous dire d'ici? Grimm a laissé un vide dans mon existence et des regrets infinis dans mon âme. Cependant c'est beau de nous être revus; peut-être je vous reverrai à mon tour. Ainsi songez sérieusement à m'attendre.

Les Romanzoff ont singulièrement réussi ici, comme par-tout, et avec justice. Il y a bien de l'étoffe en eux, sur-tout dans l'aîné, qui est déjà mûr; et ils ont un très-beau poli de vernis. De tous les étrangers qui se sont trouvés au carnaval ici, ils étaient les plus aimables sans comparaison.

Ce soir je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage avec vous. Remerciez votre aimable fille des soins qu'elle a eus de m'informer exactement de votre état, et dispensez-la à jamais de ce soin-là. Informez-m'en vous-même. Adieu. Grimm vous écrira de Rome et vous en dira davantage.

A la même.

(Réponse au n° 7.)

Naples, 13 avril 1776.

MADAME,

Je ne répondis pas la semaine passée à votre charmante lettre, parce que c'était samedi-saint, jour consacré aux visites de ce que nous appelons *Buona Pasqua*, qu'il faut remplir aussi soigneu-

sement que celles de la nouvelle année à Paris. Cette semaine j'attendais avec la dernière impatience vos nouvelles sur le lit de justice et sur les suites de la suppresion des corps et métiers, que j'imaginais terribles et funestes; mais je me suis trompé peut-être, et l'abbé Morellet aura raison. Vous ne m'avez point écrit, et me voilà sans rien savoir. Cependant, quelque puisse être la réussite de la chose, comme je ne vous ai jamais donné mon avis sur ces opérations turgotiennes, le voici simple et naïf. J'applaudis à la substance de l'affaire des corvées ôtées, et d'un impôt substitué; mais j'aurais souhaité qu'on eût pris des mesures bien plus fortes pour s'assurer que jamais l'argent prélevé par la taxe sur les terres, ne serait employé à autre chose qu'à faire des chemises. Sans une grande précaution sur cela, à la première guerre, et peut-être même sans guerre, dans la main d'un autre contrôleur-général, on prétextera des besoins de l'Etat, on détournera ce fond, et vous resterez sans chemises; car on ne pourra plus forcer les paysans à payer, et on n'aura pas d'argent pour se soutenir.

Pour ce qui est de la suppression des Jurandes, je le dis à la barbe de tous les raisonneurs à la mode et de tous les économistes, c'est une bêtise, une faute, une absurdité. On ne connaît pas les hommes. Plus une chose est difficile, pénible, coûteuse, plus les hommes l'aiment, s'y attachent, en raffolent. Les ordres religieux les plus austères sont ceux qui ont produit plus de grands hommes.

Rendez les règles des Pères de Saint-Maur, ou des jésuites, aisées, commodes; leur ordre est détruit. Ainsi je suis persuadé que M. Turgot a porté le coup fatal aux manufactures de la France. Les habiles artistes sortiront la plupart, d'autres se négligeront; et au lieu d'établir l'émulation, il aura cassé tous les vrais ressorts du cœur de l'homme. Tel est mon avis. Je n'ai pas eu de nouvelles du voyageur depuis un mois; mais il est si paresseux... Je suis enchanté des progrès de votre santé. Pour moi, je me porterais bien si je n'étais dans le chagrin d'avoir perdu mon chat. Vous ne sauriez imaginer à quel point je suis fâché d'avoir perdu l'ami le plus raisonnable que j'eusse ici.

Gleichen nous quittera bientôt. Son imagination est bien blessée, et peut-être sa santé est plus mauvaise qu'elle ne paraît; en tout, il se dispose à devenir très-malheureux. Grondez Magaillon de ne m'avoir jamais écrit. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 11 mai 1776.

POUR le coup, c'est bien à vous, madame, qu'il faut que je réponde. Savez-vous que vous devenez charmante avec vos lettres? Elles n'annoncent plus la maladie de maman; elles en exposent les occupations, les distractions, les idées agréables de changer de maison, et même d'en acheter (ce qui,

soit dit entre nous, me cause autant de plaisir que d'étonnement). Continuez donc à présent à m'écrire à sa place, je ne m'en plaindrai pas, et même à peine pourrai-je m'apercevoir du changement.

Je sens tout le chagrin et l'amertume dans lesquels doit être plongée maman, par la mort de son chien. Jugez, vous, à présent de la mienne, puisqu'on vient de me tuer mon chat. Ah! quelle perte que celle des chiens et des chats! Tous les Vrillières du monde ne sont rien en comparaison. En vérité, je suis inconsolable depuis trois semaines. Il avait été mon maître de langue chatoise; et quoique je ne pusse pas la parler, parce que la prononciation en est plus difficile que l'anglais, je l'entendais passablement.

Mais parlons d'autre chose. Je ne suis point du tout content du changement de maison que veut faire maman. Je crois plus utile pour elle le bruit que la solitude. On se fait au plus grand bruit, comme à celui des vagues lorsqu'il est continuel, mais on ne se fait pas à la solitude. Elle nous laisse le temps de sentir nos incommodités, qui en deviennent plus fortes par-là.

Le baron de Gleichen a été plus heureux que le général Kock; il a trouvé ici une eau soufrée dont il boit, et qui tue les vers; elle l'a remis dans un état de santé meilleur qu'il n'aurait pu imaginer. Jamais il ne s'est si bien porté; il est vrai qu'il s'ennuie à périr; mais les eaux n'ont jamais guéri l'ennui: quelquefois le vin l'a dissipé.

Pardonnez-moi, madame, la bêtise de cette

lettre; je suis accablé constamment d'occupations ennuyeuses. Il faut que je sorte; il est tard; la matière me manque, et l'esprit est à sec. Embrassez maman de ma part. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 9.)

Naples, 18 mai 1776.

MADAME,

Quel blasphême! vous appelez un chiffon une lettre écrite toute de votre main, qui me parle de votre santé mieux que je n'osais l'attendre, qui m'annonce des idées de changement de maison, d'achat et d'autres choses, toutes agréablement fastidieuses. Et que pouviez-vous m'écrire de plus important? M'auriez-vous parlé de vos édits, de vos réformes? Sur les édits, je vous ai déjà mandé mon avis. J'applaudis à tous, excepté aux maîtrises, dont l'abolition est le coup mortel porté aux manufactures de France; et l'effet s'en apercevra dans trente ans, et pas auparavant. Pour vos réformes, je les applaudis toutes, d'autant plus qu'aucune n'en retombe sur moi. Tite-Live disait pourtant de son siècle (qui ressemblait si fort au notre) : *Ad hæc tempora ventum est quibus, nec vitia nostra, nec remedia pati possumus*. On est dans un siècle où les remèdes nuisent au moins autant que les vices. Savez-vous ce que c'est? L'époque est venue de la chute totale de l'Europe et

de la transmigration en Amérique. Tout tombe en pourriture ici; religion, lois, arts, science, et tout va se rebâtir à neuf en Amérique. Ce n'est pas un badinage ceci, ni une idée tirée des querelles anglaises; je l'avais dit, annoncé, prêché, il y a plus de vingt ans, et j'ai vu toujours mes prophéties s'accomplir. N'achetez donc pas votre maison à la chaussée d'Antin, vous l'achèterez à Philadelphie; mon malheur c'est qu'il n'y a point d'abbayes en Amérique. Embrassez-moi Schomberg et les amis qui ne seront pas absens. Le voyageur sera à Venise; je n'en ai point de nouvelles. Adieu. Voilà du chiffon, si vous en voulez.

A la même.

(Réponse au n° 10.)

Naples, 1er juin 1776.

MADAME,

Hier au soir est arrivé votre ambassadeur. La première chose dont il m'a parlé, c'est de votre paquet. Je l'attends avec impatience pour voir si la seconde expédition de la toile aura été moins malheureuse que la première; mais il faut lui donner le temps de déballer son équipage. Dieu veuille donc que ce paquet ne s'égare pas; car, comme Mme la duchesse de Chartres va lui tomber sur le corps, il y aura pendant quinze jours dans sa maison un boulevari récréatif.

Vous aurez appris la mort du bon comte de Fuentes; j'en suis pénétré, et j'avais bien besoin

d'une lettre aussi gaie que la vôtre. Ce qui a ajouté à mon plaisir, c'est la feuille de notre incomparable philosophe. Notre voyageur vous dira que, dans son séjour ici, je ne lui ai parlé que du philosophe, lorsque je pensais à m'égayer, et de vous lorsqu'il fallait s'affliger. Vous étiez alors dans un état bien chagrinant, et je m'attendais bien plus à apprendre que vous eussiez été loger dans la *domus exilis Plutonia* qu'à la chaussée d'Antin; enfin Dieu a eu pitié de moi.

Je répondrai sans faute au philosophe; mais donnez-m'en le temps. Je compte l'amuser avec ma réponse.

Par l'arrivée du beau-frère de l'ambassadeur, qui l'a devancé d'un jour, j'avais appris le changement de ministère, et je n'avais appris rien de plus que ce que je savais, lorsqu'on créa contrôleur-général M. Turgot. De grâce, relisez cette lettre que je vous écrivis alors. Je vois que M. de Sartine va devenir le pilote de l'Etat. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Vous-même, madame, à présent que vous achetez une maison, vous aimerez bien plus cet architecte qui vous en réparera les trous, vous fera quelques légers changemens, que vous n'aimeriez l'illustre Gerrault, qui vous la démolira pour la rebâtir à neuf sur un dessin magnifique. Car vous voulez vous loger; vous sentez que la vie est courte, et qu'il est toujours vrai, ce trait philosophique d'Horace : *Quid brevi fortes jaculamur ævo multa!* Enfin de Sartine est le seul qui n'a point fait de grands édits, qui n'a pas de-

mandé de lit de justice; et je parie pourtant que son département est en bien meilleur état qu'il n'était auparavant. Il est donc le seul qui connaisse les hommes, et le vrai bonheur qu'on peut leur procurer. Turgot aura reculé le bien d'un demi-siècle; il aura ruiné la secte économique, et voilà tout ce qu'il aura fait de bon. Morellet sera bien étonné, étant honnête homme, autant que son chef, de se trouver encore plus détesté que les Terray, etc. Mais il ignore que les fripons malheureux ont un parti et les honnêtes gens n'en ont aucun. Ricci avait un parti. Silhouette n'en avait point. Aimez-moi. Mille choses à Mme de Belzunze. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 11.)

Naples, 15 juin 1776.

MADAME,

Je suis sans lettres de vous depuis deux semaines. Je crains que ce ne soit politique. Après m'avoir donné sèchement la nouvelle du changement du ministère, vous m'avez voulu taire la glose, n'est-ce pas? Mais plus honnête homme que vous, je vais vous écrire franchement tout ce que je sais de Mme la duchesse de Chartres, qui nous est arrivée hier au soir, et qui a dîné ce matin avec le roi et la reine. Des gens qui sont venus de Rome, nous ont rapporté que là, elle voulait être rentrée chez elle à neuf heures, pendant que les sociétés, à

pour moi, serait d'apprendre que Grimm m'avait mandé une fausse nouvelle.

Mme la duchesse de Chartres nous a quittés. Si M. de Genlis, qui la dirigeait, eût été un peu moins lésineux, il n'y aurait eu rien à désirer sur le succès qu'elle a eu ici; mais la dépense qu'elle a faite ici a été si incroyablement mince, que, si je vous le disais, vous en seriez étonnée. Les dames de sa suite marchaient en habits rapetassés (c'est au pied de la lettre), et leur attirail était quelque chose de gueux, qu'on ne saurait entièrement décrire. Voilà de grandes preuves d'amitié que je vous donne, en vousmandant de telles nouvelles avec tant de candeur. Votre lettre est charmante, en ce qu'elle me parle beaucoup de vous et de votre famille, etbien peu des affaires politiques.

Gleichen, après s'être congédié de tout le monde et avoir pris ses passeports, est resté, et il est fort content d'avoir une fois pu vaincre son irrésolution. Aussi à l'instant il s'est mieux porté. Adieu. Il faut aussi que je vous quitte brusquement, comme vous m'avez quitté dans votre lettre.

A la même.

(Réponse au no 13.)

Naples, 6 juillet 1776.

MADAME,

Cette semaine, je n'ai point de lettre de vous; je suis assez tranquille sur votre santé, et cependant cette privation me chagrine; il n'y a pas d'ar-

gent que je dépense avec plus de plaisir, que ces trente-cinq sous par semaine pour vos lettres, qui ne disent rien la plupart; mais une lettre qui ne dit rien, c'est toujours une lettre qui dit qu'il n'y a rien à dire; et le silence dit tout, et rien en même temps, et voilà un propos obscur qui ne vaut rien.

Moi aussi, je ne vous mande jamais rien; mais qu'importe? J'écris, et ce soir je suis dans ce cas. Que vous dirai-je? Que les galères de Malte sont ici; qu'il y a dessus force chevaliers français, jeunes étourdis; que M. Beranger va partir, et que, si vous le voyez à Paris, il vous parlera beaucoup de moi; que, hier au soir, chez l'ambassadeur de France, on exécuta un *Te Deum* composé par un jeune maître de musique français, qui est ici, et que ce *Te Deum* est peut-être le premier qu'on ait chanté sans avoir remporté de victoire.

Vous dirai-je que Paësiello nous a donné un opéra bouffon d'une musique tellement supérieure, qu'elle a engagé les souverains à aller à son petit théâtre l'entendre, évènement nouveau depuis l'établissement de la monarchie chez nous? Vous dirai-je qu'hier le roi est allé en procession avec la reine, les seigneurs, les dames de sa cour, gagner le pardon du jubilé? Voilà bien des nouvelles, des nouvelles bien intéressantes.

La plus intéressante est pourtant que je commence à respirer sur mes affaires domestiques, et que je me porte bien, du moins il me le paraît ainsi. Bonsoir, mille respects à Mme de Belzunce et à mes amis. Vous avez rétabli M. le Noir; j'en

suis charmé. N'oubliez pas les bouteilles d'encre que le margrave de Bareith devait me faire envoyer par son banquier de Paris.

A la même.

(Réponse au n° 14.)

Naples, 20 juillet 1776.

MADAME,

Vous avez raison, une petite lettre de vous équivaut à une très-bonne nouvelle; aussi je suis content de ce courrier. Cependant vous parlez de chagrins que vous causent les absens. Ah! si je commençais à vous parler de ceux que causent les présens ! il me faudrait vous parler de cinq sœurs, trois nièces, un neveu, la femme et les enfans de ce neveu, une tante maternelle et sa famille, les maris de mes deux nièces, ma belle-sœur, son mari, sa mère, et puis à peu près trente cousins et une centaine de parens plus éloignés. Il est vrai, au pied de la lettre, que tout ce monde est sur mes bras; tous ont recours à moi. Aucun n'est en état ni en charge à m'appuyer, à me faire quelque bien, à m'étayer; tous me pèsent, et tous, à mon neveu près (1), sont des dévôts à brûler, et tous, y compris mon neveu, sont ennuyeux à périr. Toujours quelqu'un de cet essaim de parens dîne avec moi ou vient loger chez moi. Ils m'ô-

(1) L'avocat Azzariti.

tent la solitude, sans me donner la compagnie. Je ne me suis étendu sur cela que pour vous consoler, et vous prouver qu'à la santé près (qui est un grand article), mon état est bien pire que le vôtre, et pour vous faire convenir qu'il n'y a rien de bon dans le meilleur des mondes possibles. Ah! si le bon Dieu eût voulu créer un monde impossible, comme nous y serions heureux!

Je vous remercie de m'avoir mandé un excellent mot de Carraccioli, que je n'ai communiqué à personne. Il subit la punition d'avoir voulu ménager, et même chérir cette engeance économistique, qui s'est avisée, pour flatter leur feu Turgot, de publier sur les gazettes un bon mot de lui, qui lui a fait, en Italie et ici, grand tort à la réputation de discrétion qu'un ambassadeur doit soutenir en parlant des affaires de souverains. Je le plains; mais en même temps je lui dirai : Que diable allait-il faire dans cette galère? L'ambassadeur de France est tout à fait aimable; il réussit ici mieux qu'aucun autre, même mieux que de Breteuil. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

L'Hôtel-Dieu aux Invalides est la meilleure chose qu'on eût pu imaginer. Il fallait un bel incendie pour opérer ce bien; tant il est vrai que la lumière fait des progrès (à ce que disent les économistes). Quelle lumière que celle d'un incendie!

Vous ai-je mandé le service essentiel que m'a rendu la *chaise de paille?* Elle m'a fait acheter par l'impératrice de Russie, le cabinet de livres et d'estampes de mon frère, au prix de l'estimation

que j'en ai demandé. Le service consiste en ce que je me suis vengé par-là de mes aimables compatriotes, qui la voulaient acheter pour rien. Adieu, on m'interrompt, et c'est le frère de ma nièce qui arrive, après avoir visité les églises du jubilé. Ne vous l'avais-je pas dit?

A la même.

Naples, 27 juillet 1776.

MADAME,

Je n'ai point de lettres de vous cette semaine, et je n'aurai rien à vous mander, si ce n'est l'état de désespoir où me met la mauvaise encre qu'on trouve ici; en vérité, c'est la plus grande des raisons que j'aie de ma paresse à écrire. Ce bon margrave de Bareith m'en voulait expédier de Paris. Il en a chargé son agent, et il a eu la bonté de m'en informer. Moi je l'ai remercié, et cependant l'encre n'est pas arrivée. Je rougirais d'écrire au margrave et de lui porter une plainte sur la lésine de son agent, qui, pour trouver peut-être l'occasion d'envoyer les bouteilles sans frais, à Marseille, me fait attendre six mois. De grâce, aidez-moi à recouvrer cette encre. Criez, pestez, écrivez, grondez, faites en sorte que j'aie de quoi écrire, si l'envie m'en prend. Vous y gagnerez, vous, la première, je vous en assure.

Paësiello, notre grand compositeur, est pris au service de la Russie, et part d'ici après-demain. Il sera d'une grande ressource à Grimm, cet hiver;

car il raffole de sa musique, et avec raison. Moi et Gleichen nous éprouvons beaucoup de peine au départ de cet homme à talens et de génie, qui, en outre, est fort aimable. Vous le verrez à Paris dans trois ans d'ici. Aimez-moi; et lorsque j'aurai une meilleure encre, je vous promets de plus longues lettres. Adieu.

A la même.

(Réponse au nº. 15.)

Naples, 10 août 1776.

Madame,

Votre lettre, cette fois, est tout à fait dans le style récréatif. Vous êtes en si bonne santé, que vous craignez de vous porter guignon en vous en vantant trop. Ne vous l'avais-je pas dit? l'ennui engraisse; depuis que tous vos amis sont morts ou absens, que vous êtes dans une solitude parfaite, vous crevez de santé. Jugez donc combien je dois être plus gras que vous.

Je me suis amusé des nouvelles d'alarmes de guerre que vous me mandez. Nous qui devrions être aussi alarmés que vous, nous ronflons du plus profond sommeil; et soyez bien sûre, mais très-sûre qu'il n'y aura pas de guerre entre l'Espagne et le Portugal. Profitez donc du jeu des actions et des effets royaux, sur cette certitude. Il est vrai que le roi actuel de Portugal étant très-malade, on ne saurait prédire au juste les idées et le système de son successeur; mais toujours il y a à parier qu'il sera

aussi pacifique que son frère, et qu'il sera plus embarrassé des affaires intérieures qu'on ne l'imagine.

Vous ne m'aviez pas mandé la mort du pauvre docteur Roux, ni celle de Mlle de l'Espinasse. Je crains pour la vie de d'Alembert. Il faudrait l'engager à un voyage d'Italie. Je vous ai mandé le bienfait de Grimm de m'avoir fait vendre le cabinet de livres de mon frère. A présent il ne me reste que les tableaux et les instrumens de mathématique. Parmi ces tableaux, il y en a une douzaine de fort jolis, qui ne sont pas fort grands. Pourrais-je me flatter de les débiter à Paris, ou faut-il que je me retourne aussi du côté de la Russie? Ecrivez-moi quelque chose sur cette question que je vous fais, et qui m'intéresse infiniment.

Aimez-moi. On m'appelle. Adieu. J'embrasse Emilie, que je ne connais que par ses Dialogues. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 16.)

Naples, 18 août 1776.

MADAME,

On le voit bien que vous faites de grands progrès vers la robusticité; mais vous diriez que j'en fais à grand pas vers la rusticité, si je ne répondais pas à votre charmante lettre. Je n'en ai pourtant ni le temps ni l'envie; cependant, il faut répondre. Pour l'affaire de mon encre, vous avez pris le chemin le plus long. Voici quel aurait été le plus court. Il

aurait fallu, par exemple, trouver quelqu'un qui soit en correspondance avec M[lle] Clairon (soit Marmontel ou autre), et lui faire écrire que de Galiani se plaint à Naples, qu'après avoir reçu une très-gracieuse lettre du margrave, qui lui mandait qu'il avait chargé son banquier, à Paris, de lui envoyer douze bouteilles d'encre, après l'en avoir remercié très-humblement, il n'a rien reçu. M[lle] Clairon aurait tout arrangé d'abord. Pour moi, je n'ose pas importuner le margrave pour une pareille bagatelle, avec une seconde lettre, et je crois que vous en feriez autant à ma place. Voilà donc le chemin qu'il faut prendre pour terminer mon affaire.

Je vous ferai très-bien l'affaire de notre gros curé; mais il aurait fallu me donner plus de détails sur lui, sur le lieu de sa cure, sur ce qu'il pourrait obtenir, etc. Si je ne fais autre chose que de dire qu'il s'appelle Martin, on le prendra pour l'ennemi de Pangloss, dans Candide.

Sur votre question des animaux et des hommes et de leur perfectibilité, je vous écrirai une autre fois, car, pour à présent, je suis interrompu. Adieu.

A la même.

(Réponse à une infinité de n[os].)

Naples, 21 septembre 1776.

J'ai été malade, ma chère dame, j'ai été affairé, j'ai été plongé dans l'ennui, le chagrin, le dégoût: voilà les causes de mon silence depuis trois ou

quatre semaines. Vos lettres m'ont réjoui, vivifié même, mais pas au point de pouvoir vous le dire. Je vous répondais le vendredi en vous lisant, et quelles réponses! mais je retombais dans la paresse le samedi, qui se passait sans vous répondre. Aujourd'hui j'ai fait défendre ma porte, et j'en avais le droit, car c'est un jour de fête, et je me suis acharné à vous couler à fond une réponse. D'abord, je vous remercie d'une recette d'encre que vous oubliâtes d'inclure dans la lettre qui m'en parlait, et qui vint dans la suivante. Mais, grand Dieu! si je savais faire de l'encre, si l'on en savait faire ici, je n'en aurais pas demandé à un prince souverain. Ces recettes sont aussi vieilles que l'encre; cependant on en fait de la bonne et de la mauvaise, selon les pays, sans que la recette de la bonne ait jamais été un secret. Or, persuadez-vous bien que la cause la plus forte et la plus vraie que j'aie à présent de ne pas écrire volontiers, est la mauvaise encre. Si vous prenez intérêt à cela, tâchez d'y remédier, et je vous ai dit comment s'y prendre avec le margrave.

La lettre où vous me mandiez le malheur de la perte de Mlle de l'Espinasse s'est égarée, et je m'en étais douté, comme je vous l'ai mandé. Votre dernière me parle du malheur de Mme Geoffrin; elle succombe aux lois de la nature et du temps, comme les édifices les plus solides, en se détruisant par parties. J'espère qu'elle vivra encore quelque temps languissante; mais je n'espère plus la revoir à mon retour à Paris. M. de Clermont, hier

au soir, m'étonna et me surprit d'abord, en me soutenant que ces maladies et ces rechûtes de Mme de Geoffrin, avaient été causées par des excès de dévotion qu'elle avait commis pendant le jubilé. En rentrant chez moi, j'ai rêvé sur cette étrange métamorphose; et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle. L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux; il s'agit de vider tout le sac du savoir, et l'homme voudrait savoir; de nier ou de douter toujours et de tout, et de rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc.; quel vide affreux! quel rien! quel effort! Il est donc démontré que la très-grande partie des hommes, et sur-tout des femmes, dont l'imagination est double, a une tendance à être incrédule; et celle qui peut l'être, n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît. Voilà aussi pourquoi il ne faudrait jamais persécuter les vrais incrédules, et je vous ajouterais qu'en effet ils n'ont jamais été persécutés. On ne persécute que les fanatiques fondateurs de sectes qui pourraient être suivies. Le fanatique est un homme qui se met à courir au milieu d'une foule, et d'abord tout le monde le suit. L'incrédule fait bien plus; c'est un danseur de corde qui fait les tours les plus incroyables en l'air, voltigeant autour de

sa corde. Il remplit de frayeur et d'étonnement tous les spectateurs, et personne n'est tenté de le suivre ou de l'imiter. *Ergò*, Mme Geoffrin devait finir par un bon jubilé. Q. C. B.

Je vous souhaite de finir de même; ce n'est pas un mauvais souhait à votre santé; vous me direz que c'est vrai, mais que ce n'est pas non plus un joli compliment à votre esprit; mais qu'est-ce que vaut l'esprit vis-à-vis de l'estomac?

Je vous ai tenu parole. Voilà une longue lettre; je pourrais l'allonger par les complimens de Gleichen, qui m'en charge toujours.

Pourquoi ne pas m'envoyer vos couplets? Quelqu'un arrivera qui me les expliquera. Adieu. Lorsque vous le pouvez, envoyez-moi des nouvelles publiques; c'est ma passion à présent que la gazette.

A la même.

Naples, 5 octobre 1776.

MADAME,

Deux semaines sans lettres de vous! Cela serait tourmentant; mais je suis si persuadé que vous ne le faites que pour me punir de mon silence, que je suis tout à fait tranquille sur l'état de votre santé. Mon silence est criminel; car plus je suis navré de chagrin et d'amertume, plus je devrais vous écrire pour me soulager. Cependant je ne le fais pas, parce que le temps me manque autant que le cœur.

Je vous écris ce soir pour vous donner un em-

barras auquel je n'ai pu me refuser. Un homme de mes plus chers amis (c'est beaucoup dire d'un pays où je n'en ai guère) me prie de lui faire venir de Paris deux exemplaires de l'ouvrage de M. d'Egly, intitulé *Histoire des rois des Deux-Siciles de la maison d'Anjou*. Voudriez-vous vous donner la peine de les faire acheter reliés passablement, au moins, et de les envoyer à Marseille, soit à quelque négociant, soit à M. la Rosa, consul d'Espagne, pour me les faire tenir par la voie de mer? Je paierai vos déboursés, comme vous jugerez le mieux, et le mieux serait que je les payasse ici, à M. l'ambassadeur.

Aimez-moi. Excusez-moi. Je dois mener au spectacle ma nièce non mariée et sa mère. Ceci n'est-il pas bien amusant? Une autre est accouchée hier d'une fille. Quels vrais plaisirs que la naissance d'une foule de sots et de sottes futurs qu'il me faudra marier aussi! Ah! quels plaisirs au sein de sa famille!

A la même.

(Réponse à la lettre du 22 septembre.)

Naples, 12 octobre 1776.

MA CHÈRE DAME,

Vous en parlez bien à votre aise; vous me grondez sur ce que je ne vous ai point répondu sur la perfectibilité des bêtes, et sur la perfectibilité des arts et métiers dans les mains des économistes. Si vous saviez dans quel anéantissement d'esprit, de goût,

d'existence morale je suis tombé, au lieu de me gronder vous me plaindriez. Premièrement, les affaires de mes nièces ne sont pas réglées; et par une ingratitude dont il y a peu d'exemples, le mari d'une de mes nièces plaide contre moi; deuxièmement, le pauvre Militerni, qui servait en France et qui m'aidait à me ressouvenir de Paris, est à l'agonie et sans espoir de rétablissement de son hydropisie. Ce n'est pas tout. J'ai perdu un cheval, et ma chatte angora se meurt. Peut-on vous verbaliser politique et métaphysique dans cet état de disgraces? Au reste, puisque vous le voulez, je vous dirai que, sur l'article des bêtes, je vois qu'on commence par avoir pour sûr ce qui est très-douteux. Nous croyons que tout ce que les bêtes savent est donné par instinct, et n'est point passé par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts, qui nous disent que les chats, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservaient leurs petits, connaissaient la vertu médicinale de quelques herbes, ou, pour mieux dire, de l'herbe, comme ils font à présent? Si on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question, et fait-on des raisonnemens à perte de vue sur un fait faux ou douteux?

Mes recherches sur les mœurs des chattes m'ont donné des soupçons très-forts qu'elles sont perfectibles, mais au bout d'une longue traînée de siècles. Je crois que tout ce que les chats savent est l'ouvrage de quarante à cinquante mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle. Ainsi le changement qu'ils auront fait dans ce

temps est imperceptible. Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectibilité; car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectibilité a commencé à faire de grands progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans; et Dieu sait combien de temps auparavant on n'avait fait que de vains efforts. Si une race asiatique n'avait point passé en Europe et en Afrique, et d'Europe elle n'eût passé en Amérique, d'où elle a fait le tour du globe, l'homme ne serait encore que le plus espiègle, le plus malin et le plus adroit des singes. Ainsi la perfectibilité n'est pas un don de l'homme en entier, mais de la seule race blanche et barbue. Par alliance, la race basanée et barbue, la race basanée non barbue, et la race noire ont gagné quelque chose. Tout ce qu'on dit des climats est une bêtise, un *non causa pro causâ*, erreur la plus commune de la logique. Tout tient aux races. La première, la plus noble des races, vient naturellement au nord de l'Asie. Les Russes en tiennent le plus près, et c'est pour cela qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'on n'en fera faire aux Portugais en cinquante. En avez-vous assez pour ce soir? Aimez-moi, plaignez-moi bien fort, et croyez-moi encore plus fortement tout à vous, etc.

A la même.

(Réponse au n° 20.)

Naples, 19 octobre 1776.

MADAME,

Puisque la galanterie du margrave se réduit, à ce que vous me mandez, à m'avoir fait acheter dans Paris douze bouteilles d'encre, pour y rester pendant que je suis à Naples, et que ce digne banquier du margrave, M. Reiderer, entend que l'ordre de ne pas causer de frais soit relatif au margrave et non pas à moi (comme tout le monde l'aurait entendu), je vous prie de voir d'abord s'il m'a acheté de cette encre fameuse qu'on vend à la Petite-Vertu. Si c'est de celle-là, je vous prie de m'en envoyer la caisse à Marseille, adressée au consul d'Espagne, et je vous rembourserai les frais du transport. J'ai le plus grand besoin du monde d'avoir de bonne encre. Votre recette est inexécutable à Naples. Ainsi, lorsqu'une chose est nécessaire, il faut passer par-dessus toutes les difficultés. Si la caisse était trop grande et trop dispendieuse avec douze bouteilles, envoyez-m'en la moitié, et j'en aurai encore assez pour le reste de ma vie. Au reste, je ne saurais me persuader que le margrave ait entendu que je dusse payer les frais du transport jusqu'à Naples. Le présent ne consiste qu'en cela, car ces bouteilles sont à un très-bas prix, à ce qu'il me paraît.

Autre commission. Lorsque je partis de Paris, j'emportai avec moi seize volumes du *Recueil gé-*

néral des voyages de M. l'abbé Prevost, traduit de l'anglais. Il en a paru ensuite jusqu'au vingt-deuxième, si je ne me trompe. On me demande ici, de chaque volume, à peu près 18 ou 20 francs, non relié. Faites-moi le plaisir de calculer si, les achetant à Paris, brochés, ces six volumes, en comptant les frais du transport, je pourrais épargner quelque chose de 18 ou 20 francs par volume qu'on me demande ici; et si cela est, que le libraire ne fasse pas difficulté de vous le vendre; je vous prie de me les envoyer dans la même caisse où vous mettrez les deux exemplaires de l'*Histoire du royaume de Naples*, par M. d'Egly, dont je vous ai parlé, il y a deux semaines. Trêve aux commissions.

Je suis fâché de la mort de Mme Trudaine. Cependant, depuis que j'ai appris qu'on a calculé qu'année commune il meurt les trois pour cent de vivans, il me paraît que chaque personne qui meurt, contribuant de son côté à remplir cette fatale dette des trois pour cent, en décharge les vivans, et par conséquent chaque mort donne un degré de probabilité de vie de plus à ceux qui restent. D'après ce joli calcul, j'ai trouvé qu'il y avait des personnes à Paris dont la vie m'intéressait plus que celle de Mme Trudaine; et je suis bien aise du degré de probabilité de plus à la vie qu'elles viennent de gagner. Ce qui me fâcherait, ce serait la naissance de votre petit-fils; car chaque personne naissante ôte ce degré de probabilité; mais comme il est né à Fribourg, je le mets dans la rubrique des Fribourgeois, et ne m'en inquiète pas.

Je suis ravi de l'état où vous avez vu le prince Pignatelli. Il faut que les chagrins lui aient ôté les souvenirs, car il m'avait promis de m'envoyer d'Espagne du tabac et du Malaga, et n'en a rien fait. Faites-l'en ressouvenir. Gleichein vous rend mille complimens.

A la même..

Naples, 2 novembre 1776.

MA CHÈRE DAME,

Point de lettres de vous cette semaine; et, d'une certaine façon, je dis tant mieux; car je suis honteux de ma paresse, et je suis enchanté de trouver des complices.

Je vous annonce avec plaisir qu'un banquier de Lyon m'a écrit qu'il avait déjà expédié, le 16 octobre, à Marseille, la boîte, avec douze bouteilles d'encre, d'ordre du margrave, qui me parviendrait *franco*, du moins du port de terre. C'est à vous, en grande partie, que je dois l'acquisition de cette précieuse liqueur, dont vous profiterez bien plus que si c'était du vin ou du rosoli. Les premières gouttes vous en seront dédiées, n'en doutez pas.

Après quarante-deux ans, nous avons eu ici une espèce de changement dans le ministère. Le marquis Tanucci a été déchargé de ses départemens, qu'on a donnés au marquis de la Sambuca, Sicilien, et il est resté ministre d'état sans département. Il ressemblerait à M. de Maurepas, si le successeur

était sa créature; mais il a été choisi par le roi à son insu, et cela fait une différence. Un évènement pareil dans le pays de la léthargie et du sommeil, tel que le nôtre, en est un. Cela ne ferait rien à Paris. Cependant pour nous c'est beaucoup; et moi qui aime infiniment le fracas, le bruit, les changemens, je suis enchanté du spectacle. Cela m'a réveillé un peu de l'abattement où m'avait plongé la maladie déclarée incurable de ma chatte angora; et je vois que ce monde n'est qu'une chaîne perpétuelle de plaisirs et de chagrins.

Embrassez pour moi bien tendrement le prince Pignatelli, et engagez-le à m'écrire, mais sur-tout à m'envoyer du moins le tabac d'Espagne qu'il m'avait promis, et dont j'ai le plus pressant besoin.

Nous vous enverrons dans quinze jours Piccini et sa femme, qui est une bonne personne, aimable, douce, chantant parfaitement bien, et qui vous plaira. Pour lui, c'est une espèce de M. Duni. Sa conversation ne vaut pas ses pièces; mais c'est un très-honnête homme, et je vous le recommande très-fort, en vous priant de le recommander aussi au baron d'Holbach, à d'Albaret, La Briche, à votre mari, et *omni generi musicorum*. Aimez-moi. Demandez à Carraccioli pourquoi il ne m'écrit pas depuis six mois. Est-il fâché contre moi? Et pourquoi? Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 21.)

Naples, 9 novembre 1776.

Madame,

Votre n° 21 serait admirable, puisqu'il est long, et que vous m'y annoncez un parfait état de santé. Il n'y a qu'un certain article sur la santé d'Emilie, qui ne vaut pas le diable. Vous voudriez des nouvelles de ma santé; elle est à souhait à présent, et pour raison. J'aime les grands évènemens, et nous en avons eu un ces jours derniers, dont vous serez instruite. Il ne me fait rien, à la vérité, ni en bien ni en mal, puisque je n'ai que fort peu à craindre et encore moins à espérer; mais le plus grand bonheur de ma vie étant la vue des grands spectacles, je suis heureux d'abord qu'il y en a, et je me porte à merveille.

L'encre du margrave est, à ce que je crois, déjà dans le port de Naples. Si elle est bonne, comme je l'espère, je ne ferai qu'écrire; et quelles lettres vous aurez!

J'ai aussi des lettres de Pétersbourg, du 1er octobre, qui m'annoncent le bonheur physique et moral du voyageur. Il va posséder Paësiello et se rassasier d'excellente musique.

Vous avez perdu un contrôleur-général dont on ne dira dans l'histoire ni bien ni mal. Le successeur m'intéresse fort peu. En tout je ne vois pas que vous puissiez avoir un grand homme, car le

grand homme de notre siècle doit être quelque chose d'indéfinissable. Il faut qu'il n'ait ni les vertus ni les vices dont on parle dans tous les livres de morale. Comme nous sommes parvenus à un siècle qui nous rend insupportables autant les maux que les remèdes, vous voyez de quelle difficulté il est de résoudre ce problême. Je crois, après avoir long-temps rêvé, que l'homme le plus plat serait le plus grand de notre âge, puisqu'il laisserait subsister tous les maux (ce qu'il faut), en se donnant toujours l'air de vouloir les guérir (ce qu'il faut aussi). Turgot, qui sérieusement voulait guérir, a été culbuté. Terray, qui disait franchement qu'il ne voulait rien guérir, a été exécré. Un homme plat dirait tout ce que disait Turgot, et ferait tout ce que faisait Terray; et cela irait à merveille. Ah çà, bonsoir; il est deux heures après minuit. Je vais me coucher.

A la même.

(Réponse au n° 22.)

Naples, 16 novembre 1776.

MADAME,

Votre lettre du 29 octobre, malgré votre à propos de colique arrivée fort mal à propos, est un baume à mon âme. C'est donc moi tout de bon, me suis-je écrié, qu'on a fait contrôleur-général. A l'instant je me suis souvenu des deux Amphitrions et des des dîners de M. Necker; je me suis corrigé en disant : le véritable Amphitrion est celui chez qui

l'on dîne. Vous avez vu que je me suis retenu d'écrire à M. de Sartine, à Malesherbes et à d'autres amis dans leur élévation ; mais je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire à M. Necker. Je vous envoie la lettre, et je vous prie d'y mettre une enveloppe. Voyez s'il serait bon, pour continuer notre correspondance sans frais, d'écrire sous son adresse.

Piccini est parti ce matin. Vous l'aurez à Paris à la fin de l'année. Je l'ai chargé d'aller vous voir. Je suis fatigué d'écrire. Aimez-moi. Adieu.

A la même.

(Réponse au nº 23.)

Naples, 30 novembre 1776.

MADAME,

Votre nº 23 ne parle que d'encre et de livres; ce qui ferait en tout une bien plate lettre, si heureusement il n'y avait aussi que vous vous portez bien. L'encre du margrave est à flot, comme vous voyez, depuis le 20 octobre; mais elle ne m'est pas encore parvenue; et tant qu'elle n'arrivera pas, je n'aurai pas de plaisir à écrire.

Pour les livres partis le 2 novembre, je vous remercie, et prie Dieu qu'il les fasse arriver au plutôt; car celui qui me les a demandés a été frappé d'apoplexie, et il serait bon qu'ils arrivassent avant sa mort. Mon recueil de Voyages est in-4°, comme vous auriez pu vous en apercevoir par ma lettre, où je vous disais que je ne manquais que de six pour les vingt-deux, qui font l'édi-

tion complète. Assurément, les volumes in-12 seront bien plus nombreux. Je ne vous prie pas de me les expédier, mais de me dire si je pourrais épargner sur le prix qu'on en demande ici. Dites-moi en même temps si l'on trouve à Paris quelque nouvelle carte de Pologne, en une ou deux feuilles, ou tout au plus en quatre feuilles, car j'en ferais bien volontiers l'acquisition.

Vous saurez le changement de Grimaldi, à Madrid, en même temps que celui de Tanucci ici. On m'a assuré que les deux courriers se rencontrèrent à Saragosse. Celui de Madrid parla le premier, et dit au Napolitain : « Compère, j'ai une bien grande nouvelle dans ma valise. — *Le Napolitain.* Quelle est donc cette nouvelle ? — *L'Espagnol.* C'est la démission de Grimaldi. Sur ce, le Napolitain froidement lui riposte : « Vous me prenez, compère, pour un courrier boîteux ; j'ai la démission de M. Tanucci dans la mienne. » Jugez de l'étonnement et de la surprise des deux ; ils finirent par s'embrasser et remercier Dieu d'être nés courriers, et ils se quittèrent, bien persuadés qu'ils trouveraient, sans faute, à qui remettre leurs paquets à leur arrivée.

Carraccioli ne m'écrit plus depuis un temps immémorial ; tâchez de découvrir un peu les causes de son silence envers moi. Malgré l'opinion que j'ai de sa paresse, de son dégoût pour sa patrie, et autres raisons, je ne laisse pas d'être inquiet sur ce silence. Bientôt vous verrez Piccini ; mais nous avons eu une musique de Guglielmi, qui ne nous laisse pas de regrets pour Piccini. Adieu.

A la même.

(Réponse au nº 24.)

Naples, 14 décembre 1776.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma chère et aimable dame, à quel point l'encre du margrave, qu'enfin je possède, m'a rendu heureux. C'est, sans exagération, une résurrection de mon bras qu'elle vient de causer. Il m'était devenu absolument impossible d'écrire. La plume me faisait plus d'horreur à prendre en main qu'une bêche, et je croyais avoir perdu entièrement la force physique d'écrire; et vous jugez bien qu'à l'instant l'envie d'achever mon ouvrage sur *Horace*, ma dissertation sur la *Vie du duc de Valentinois*, mes pensées sur l'*Origine des montagnes*, est revenue. Il est bien vrai que je n'en ferai rien; mais, du moins, ce ne sera plus la faute de mon bras et de mon encre.

Point de lettres de vous cette semaine; mais je sais, à n'en point douter, que vous vous portez bien, car mon cœur ne me palpite pas.

Excusez, en attendant, une demande ennuyeuse que je vais vous faire. Pourriez-vous soulager le désir d'un évêque, ennuyeux janséniste que nous avons, qui voudrait compléter son précieux recueil des *Gazettes ecclésiastiques?* Il a le bonheur d'en posséder la collection jusqu'au 13 juin 1770. Quel trésor! Il voudrait avoir le reste jusqu'à la fin de l'année courante. Il paiera tout au monde pour avoir cela, et posséder un ouvrage immortel de

génie et de goût. Aidez-moi à le contenter, je vous en prie, et répondez-moi catégoriquement sur cela. Si vous ne pouvez pas vous en mêler, voyez si Carraccioli pourrait faire cela ensemble avec vous.

En attendant, aimez-moi bien fort, et comptez sur de longues lettres de ma part, depuis que l'encre et la plume favorisent mon bras. Adieu encore. Piccini est-il arrivé ?

A la même.

(Réponse au n° 25, écrit avec la plus mauvaise encre de l'Europe, pour faire triompher la petite vertu du Margrave (1).

Naples, 28 décembre 1776.

Avant que de vous répondre, ma chère et aimable dame, je vous dirai qu'il y a déjà dix jours qu'un bâtiment français arrivé au grand galop de Marseille, m'a rendu une petite caisse dans laquelle il y avait les deux exemplaires de l'histoire des rois de Naples, que je vous avais demandée ; j'en ai payé le port ; et comme sur la police il y avait vingt francs en outre, j'ai deviné tout seul, par la force de mon génie, que cette somme était celle de la valeur de l'ouvrage, et je l'ai payée aussi, sans quoi on ne m'aurait pas livré la boîte. *Ergò*, nous

(1) On trouve, dans les lettres précédentes, l'explication de cette adresse singulière. Galiani entend, par la *petite vertu* du margrave, l'encre à la petite vertu, de Guyot, dont le margrave lui avait fait présent.

devrions être quittes de la valeur de cet achat, à moins qu'il n'y ait quelque équivoque. Je dois vous dire, en outre, que vous ne m'avez rien écrit sur cela, et que votre mémoire est en défaut, lorsqu'elle vous dit de m'en avoir écrit le prix de dix livres. Mais vous avez grand tort d'accuser votre pauvre santé des fautes de votre mémoire. Accusez-en, croyez-moi, l'absence de plusieurs de vos plus tendres amis. Vous songez à eux souvent; vous vous proposez à tout instant de leur écrire telle ou telle chose; vous dictez même les lettres dans votre tête, et voilà ce qui vous confond les idées. Examinez-vous d'après ce que je viens de vous faire remarquer, et vous verrez que j'ai raison.

J'ai lu, dans une gazette d'Italie, qu'on imprime à présent à Paris, l'*Histoire complète* ou les *Annales de la Chine*, traduite d'une grande histoire chinoise, qui est à la Bibliothèque du roi, en cent volumes chinois, et que cet ouvrage sera de douze volumes in-4° enrichis de planches. Dites-m'en quelque chose; si cela est bon, combien coûtera-t-il? est-il imprimé déjà? etc. Je serais curieux de faire cette emplette.

Mme de Belzunce, votre aimable fille, m'a fait parvenir une lettre par M. le comte de Bressac; et, dans cette lettre, elle me recommandait beaucoup M. de Gallar. Je cherchais donc ce comte de Gallar par terre et par mer, et c'était M. de Bressac lui-même. Nous nous sommes beaucoup amusés de ce *quiproquo*. Elle me donne aussi dans cette lettre de vieilles nouvelles. Mais je la remercie beaucoup

de m'avoir fait connaître un homme aussi aimable que M. de Bressac. Il n'aura pas le temps ici d'avoir besoin de moi. Un prince de Suède, beaucoup d'Anglais, pas mal de Français, deux Russes, Gleichen, etc., voilà une assez nombreuse compagnie d'étrangers qui lui fera oublier qu'il n'a point vu de Napolitains à Naples. Carraccioli vient de perdre sa sœur ici. Il en sera affligé, à ce que j'imagine. Tâchez de le consoler. Aimez-moi. A propos, vous m'avez demandé à quel point m'a affecté le changement du ministère. Le voici : Comme tout le monde sait que Tanucci ne m'aimait guère et m'employait encore moins, je ne puis être enveloppé dans la disgrace de ses créatures. Sambucca est mon ancien et véritable ami, aussi bien que sa famille entière ; mais il ne fera rien de moi, et par conséquent rien pour moi, et cela par la même raison que Tanucci. Un ministre ne s'attache qu'aux gens qui se dévouent, et moi je ne puis point me dévouer : je ne saurais pas même me donner au diable. Je suis à moi. Je n'aurai ni grande fortune ni grandes persécutions. Pourvu que j'obtienne une année de congé pour revoir Paris, je serai content.

A la même.

Naples, 11 janvier 1777.

Ma chère dame,

La semaine passée je n'eus point de lettre de vous, parce qu'apparemment vous ne m'aviez point écrit ; cette semaine je n'en ai pas, et

c'est peut-être parce que le courrier n'est point arrivé. Je n'ai donc rien à vous dire, sinon qu'heureusement je ne suis pas mort de froid, comme le bruit en avait couru. Le baron de Gleichen, qui compte sur vos bontés, puisque vous avez tant de souvenirs de lui, est la cause principale par laquelle un homme comme moi, qui aurait dû mourir de froid, vous écrit cependant ce soir. Il met le plus vif intérêt à faire parvenir la ci-jointe au général Kock; il le croit à Paris. Il aurait pu envoyer cette lettre à M. Caccia, banquier, rue Saint-Martin; mais il aime mieux vous l'adresser, pour être plus sûr qu'elle parviendra au général, mort ou vif.

Aimez-moi donc, et attendez le dégel. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 27.)

Naples, 8 février 1777.

MA CHÈRE DAME,

J'ai été ravi d'apprendre par vous les premières nouvelles du malheureux Piccini et de sa charmante femme. Carraccioli est toujours Carraccioli, inutile à la société, agréable en société. Je voudrais que Piccini mandât à ses amis ici, et sur-tout à la princesse de Belmonte, les services qu'à mon égard vous lui avez rendus. Cela est plus intéressant pour moi que vous n'imaginez. Il faut savoir que cette vieille princesse, qui est une sorte

de Mme Geoffrin, à la manière napolitaine, était brouillée à mort avec moi, précisément parce qu'elle protégeait Piccini, et qu'elle me croyait partisan outré de Paësiello. Lorsqu'elle vit que je m'intéressais en honnête homme à bien recommander Piccini à Paris, elle y fut très-sensible, et à présent, si vous faites en sorte qu'elle sache que mes recommandations ont été utiles à Piccini, elle va être enthousiasmée et folle de moi; ce qui ferait grand plaisir à mon cœur, un grand triomphe à mon caractère, et même cela aurait des rapports de cour qu'il serait trop long de vous expliquer; ainsi occupez-vous-en.

En revanche, ne vous donnez plus de peine de me faire transcrire des morceaux imprimés. Ils m'arriveront toujours plus tard. Il y avait déjà quinze jours que j'avais lu le préambule de Necker. Son idée centi-économistique, de commencer par des idées plates de routine, de création de routes, emprunts, etc., me fait croire, plus que tout, qu'il restera long-temps en place, et qu'il y fera d'aussi bonne besogne qu'il est possible d'en faire réellement. En propos, on en fera toujours de bien plus merveilleuse. Il faut vivre avec ses maux. Le problême est de vivre, et non de guérir.

M. le comte de Bressac est parti avant-hier avec ses deux compagnons. Il nous a laissé des regrets par ses aimables qualités. Je crois qu'il ne sera pas parti mécontent de Naples, puisque dans le furieux jeu qu'il a joué avec le prince de Suède, le roi et des Anglais, il n'a pas été bien malheureux. Mais

il jouait trop gros jeu pour un voyageur. Il m'a promis de vous parler de moi.

Le landgrave invisible est ici depuis hier. Il a rendu ses devoirs au Vésuve d'abord. On dit qu'il ne verra pas le roi ; ainsi le roi ne le verra pas, ce qui est clair. Moi, sans être roi, je ne le verrai pas, cela est sûr. Il faut que je vous quitte pour aller entendre *Sémiramis*, car nous avons encore une troupe française, qui est fort mauvaise, et cependant nos Napolitains y vont, et le roi sur-tout s'y plaît beaucoup, et y donne plus d'attention qu'il n'en a donné encore à aucun spectacle. Qu'en dites-vous ? J'espère que vous m'aurez acheté les gazettes ecclésiastiques. Il faut me les expédier dans une caisse, à Marseille, pour y être embarquées; et c'est dans cette caisse que vous mettrez la carte de Pologne. Je vous rembourserai par une remise.

A la même.

(Réponse aux nos 29 et 30.)

Naples, 22 février 1777.

MADAME,

Si le margrave, avec ses bouteilles d'encre, m'avait aussi envoyé des bouteilles d'eau de Jouvence et de gaîté, je vous écrirais des lettres interminables; vous les mériteriez, attendu la gaîté des vôtres; mais hélas! je suis à Naples, cela veut dire dans le pays de l'ennui, de la pesanteur, de la tristesse. Je ne répondrai donc qu'aux articles tristes et fâcheux de vos deux lettres. Le premier, et le

plus sensible, est celui de vingt livres que je vous dois sur ce maudit M. d'Egly. J'avais absous de toutes dettes mon ami, qui m'en avait donné la commission, croyant que les vingt livres que j'avais trouvés sur la police étaient le prix de l'acquisition. Je cours donc risque de les payer, moi, et voilà ce qui arrive dans les commissions; mais enfin ce qui m'intéresse le plus à présent c'est de vous solder. Tirez donc sur moi une lettre de change ou un ordre de payer à qui vous voudrez, soit à l'ambassadeur, ou à d'autres, et vous verrez que je paierai.

Vous ne m'avez plus parlé de Piccini. Cela me fâche; car les premières nouvelles que vous m'en donnâtes n'étaient pas tout à fait agréables.

Laissons Carraccioli dans sa tristesse. Il est Napolitain aussi. *La chaise de paille* m'écrit de charmantes épîtres de Pétersbourg, et il en reçoit de moi qui ne sont pas de paille.

Gleichen va nous quitter sous huit jours, et compte être à Paris en octobre.

Je ne sais que vous mander de plus qui vaille la peine d'être écrit. Il ne m'arrive à moi aucune aventure agréable du volcan. Je suis amoureux; voilà ce que je puis vous apprendre de plus gai; mais je suis malheureux; voilà ce que je puis vous apprendre de plus triste. Adieu. Aimez-moi. Je le mérite, même dans la tristesse et l'insipidité. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 31.)

Naples, 5 mars 1777.

MADAME,

Voici, en vérité, la première de vos lettres, depuis huit ans, qui, sans m'affliger, m'a déplu. Elle est, en vérité, gaie, folâtre, plaisante; ce qui prouve un assez bon fond de santé à la fin d'un hiver fort rude, et cela m'empêche de m'affliger; mais elle me prouve aussi que vous commencez à me négliger, et que vous ne m'écrivez que par manière d'acquit, et cela me déplaît fort. Vous savez que je m'intéresse à Piccini. Il est à Paris, vous ne m'en dites rien. Vous ne me dites rien non plus de M. Necker, rien de Carraccioli, rien de Breteuil, de Mme Geoffrin, du baron d'Holbach, etc., rien enfin de tout ce qui pourrait m'intéresser (rien de Petersbourg, j'allais l'oublier), et vous employez le temps à m'écrire une longue histoire fabuleuse, qu'on faisait de mon temps sur la perruque de M. de Sartine, et qui n'appartient en première époque qu'à la feue perruque de M. d'Argenson. Ceci n'est-il pas cruel? Vous me parlez aussi des ex-jésuites; qu'est-ce que cela me fait? mais de mes amis, de nos affaires, vous ne m'en dites rien.

Je vous conterai, moi, que ce monsieur à qui vous donnâtes une lettre pour moi, étant un homme d'esprit, trouva bon de placer votre lettre dans son

porte-feuille; ensuite il eut l'esprit de se laisser voler son porte-feuille à Rome; enfin, il eut l'esprit de n'oser se présenter chez moi sans votre lettre. *Ergò*, il serait parti sans me voir; mais il arriva une aventure de bal qui me le fit déterrer. Votre recommandé s'était introduit chez Mme André, femme du consul de Suède, jeune provençale assez jolie. Son mari est de ma taille (*nota bene*). Ils étaient au bal masqué public, que nous avons eu ce carnaval passé. Pour être à leur aise, ils s'étaient retirés dans un coin obscur d'une espèce de portique; madame était démasquée; moi j'étais masqué jusqu'aux dents, et me voulais approcher lentement d'elle, puisque je la connais beaucoup. J'entends qu'ils se disaient : C'est lui; oui, c'est lui; et l'inconnu pour moi me paraissait alarmé. Je m'avance, et par signes je commence à tourmenter madame, qui ne me connut pas, quoiqu'elle s'aperçût bien à l'odeur que je n'étais pas son mari. Enfin, las de la tourmenter, je retourne à son homme, et je lui dis avec ma voix naturelle : Oui, monsieur, c'est moi précisément celui que vous craignez. Au son de ma voix, madame me reconnaît et jette un cri de joie, en disant : Ah! c'est M. de Galiani. Sur cela, votre monsieur se démasque et se trouve forcé de me dire : Oui vraiment, monsieur, c'est vous que je désirais connaître avant de partir. J'avais une lettre, etc.; je l'ai perdue, etc.; je suis un sot, etc.; je pars demain, etc.; je conterai à Mme d'Epinay cette histoire, etc. Nous avons causé un quart d'heure, et tout a été dit, après qu'il m'a

rendu compte de votre santé. Si vous en voulez de la mienne, demandez-en au chevalier de Moutier, qui part cette nuit pour aller enlever une femme à Paris et nous l'amener. Si j'avais plus de papier, je serais plus long. Adieu.

A la même.

(Réponse aux nos 32 et 33.)

Naples, 22 mars 177.

MADAME,

Je viens de recevoir les deux nos 32 et 33 à la fois. Je vois donc que ce n'est pas vous qui avez tort; ce sont les neiges, les pluies, les diables et leurs suppôts. Je voudrais répondre à tout ce que vous me demandez; mais, en vérité, je ne le puis pas. J'ai une petite fièvre presque insensible, qui m'incommode depuis douze jours; le plus grand de ses symptômes est un ennui mortel qui m'abat. Je ne fais que dormir ou enrager. Pardonnez-moi donc et plaignez-moi. Je souhaite de plus grands détails sur Piccini. Qu'est-ce qu'il compose? du sérieux ou du bouffon? A qui est-elle, la pièce? Quand la donnera-t-on? sur quel théâtre? exécutée par qui? etc. Tout ce que vous me mandez de Paësiello, je le savais en droiture par *la chaise de paille*, qui me fait l'honneur de m'écrire aussi, et ne m'oublie pas au milieu de ses grandeurs. Il aura de la peine à retourner à Paris; mais je suis sûr et très-sûr qu'il en a grande envie.

Je vous ferai tenir le plutôt possible les 90 liv.

8 s. que je vous dois. Je l'aurais fait ce soir même, si j'eusse pu sortir de ma chambre. Pardonnez-moi si je ne suis pas plus long ; en vérité, je n'én ai pas la force. Adieu. Embrassez pour moi la danseuse vicomtesse, et croyez-moi toujours votre très-humble, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A MONSEIGNEUR SANSEVERINO, ARCHEVÊQUE DE PALERME (1).

Naples, 12 avril 1777.

Ce ne sont pas les gentillesses qui réjouissent, mais l'intime conviction qu'on a d'être aimé, surtout si le cœur est parfaitement d'accord avec son voisin l'estomac, comme tous deux le sont chez moi dans ce moment, depuis que mon cœur a promis à son voisin des pistaches de Palerme. Mon estomac a été si content de cette promesse, qu'il en a fait part tout de suite à ma bouche. Il est si goulu! Ma pauvre bouche n'a point partagé sa joie : « Monseigneur, a-t-elle dit, ne s'est point souvenu que je n'ai plus de dents ; il n'a point fait attention que les pistaches de Sicile sont si dures, que je ne pourrai jamais venir à bout de les casser. » Il vous prie donc, monseigneur, de lui envoyer tout ce que vous aurez de plus tendre en pistaches. Quant à l'estomac, il ne cesse de crier :

---

(1) Cette lettre est traduite de l'italien pour la première fois.

Des pistaches! des pistaches! il ne rêve que pistaches, sans songer à cette terrible vérité : *Fuimus Troes*.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 34.)

Naples, 26 avril 1777.

MADAME,

Je suis très-honteux de n'avoir pas plutôt pu vous faire rembourser les 90 liv. que je vous dois; mais sachez que monsieur l'ambassadeur a été si incommodé pendant quinze jours par une fièvre acharnée à le poursuivre, qu'il a refusé la porte à tout le monde sans exception. Enfin, hier au soir je l'ai forcée, et je lui ai parlé. Il m'a promis qu'il écrirait à son homme d'affaires de vous remettre cette somme, que je lui rembourserai. Il ne me nomma pas *son* homme; et comme il était souffrant, je n'osai pas l'importuner. Cependant je ne crois pas qu'il l'oublie, lui en ayant laissé un mot d'écrit.

Piccini a écrit à sa protectrice, la princesse de Belmonte, toutes les bontés que vous aviez eues pour lui à mon égard, et j'en ai reçu des remercîmens à foison. Je vous en suis vraiment obligé.

Votre catéchisme pique autant ma curiosité que celle de l'impératrice. Le sujet est admirable, neuf, j'ose dire original. Mais, permettez-moi, je crois cette entreprise extrêmement pernicieuse. Il est

constant que les catéchismes ont altéré infiniment les dogmes de toutes les religions qui se sont avisées d'en avoir. Si une fois on en a en morale, ils l'estropieront, n'en doutez pas. La morale s'est conservée parmi les hommes, parce qu'on en avait peu parlé, et jamais didactiquement, toujours éloquemment ou poétiquement. Dès que les jésuites s'avisèrent de la réduire en système, ils la dévisagèrent horriblement. En effet, la vertu est un enthousiasme. Si on en fait une géométrie calculée, on trouvera le bien $= x$, le mal $= y$, et l'équation sera $\frac{+x}{-x} = 0 + \frac{y}{y} = 0$. Voilà mes craintes, dissipez-les.

Parlez-moi toujours de Piccini, lorsque vous voudrez me donner des nouvelles.

A propos, on m'écrit de Marseille qu'on y avait déjà embarqué la caisse de livres que vous y aviez adressée. Portez-vous bien; aimez-moi. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 35.)

Naples, 10 mai 1777.

MADAME,

Vous avez donc cru bonnement que je me fâcherais bien de m'entendre appeler monstre, ingrat, tout ce qu'on peut être, etc. ? Vous vous trompez; toutes les passions me sont égales; la seule indifférence me tue. Je me réjouis des colères, des rages, des transports; tout cela est amour. Fâchez-vous; aimez-moi : voilà la loi et les prophètes.

Parmi les nouvelles agréables, vous me donnez celle que M. Necker vous enverra bientôt à l'hôpital. C'est, en vérité, très-réjouissant. Vous saurez que les Vénitiens, par une véritable banqueroute de leurs hôpitaux, en ont presque fait autant au bon baron de Gleichen. Pour moi, ce n'est que mes nièces qui auront cet honneur-là de m'envoyer à l'hôpital. Ce qui n'est pas encore décidé, c'est de savoir si elles m'enverront à l'hôpital des fous ou à celui des mendians, ou à tous les deux. A ce propos, je vous dirai que je suis accablé d'affaires au *nec plus ultrà* dans ce moment, puisque je suis à régler le contrat de mariage de ma troisième et dernière nièce. Elle a été bien coriace à écorcher, puisqu'elle est laide et bossue. Cependant je la marie enfin, et je m'en débarrasse. Convenez que je suis un terrible épouseur. Voulez-vous que je déniche un mariage pour Mme Geoffrin ou pour Mme de la Ferté-Imbault? Vous n'avez qu'à parler, j'en assortirai un très-convenable, et j'aurai la force de le stipuler. Je suis devenu formidable et illustre sur cet article-là, et cela me donne un relief et une considération ici que vous ne sauriez imaginer. Mes pauvres Napolitains ignorent absolument que j'ai publié des ouvrages, et s'ils le savaient, cela ne leur ferait rien du tout. Mais ils savent que j'ai marié deux nièces, et que je m'en vais dépêcher la troisième, après avoir remarié la veuve de mon frère; et ces quatre mariages leur paraissent la chose du monde la plus incroyable et la plus merveilleuse. Si cela dure, on me claquera, au

moment où je paraîtrai dans les loges des spectacles.

Autre à-propos. Réjouissez-vous avec moi de ce que le roi (cela veut dire le ministre) vient d'ajouter à mes charges celle de ministre dans le bureau des domaines : nous appelons cela la *chambre des allodiaux*. C'est une magistrature de plus qui me donne plus d'autorité, un peu plus d'occupation, et point de profit; mais cela m'achemine à en avoir, et voilà pourquoi cela me fait plaisir. Je suis devenu avide, sans être plus avare; au contraire, je dépense plus que jamais. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 56.)

Naples, 24 mai 1777.

MA CHÈRE DAME,

Sans doute il faut vous répondre; vous m'écrivez de jolies lettres, amoureuses même, charmantes tout à fait, telle que celle du 22 avril, que je viens de recevoir. Mais le moyen de vous écrire? Savez-vous que, dans ce moment, je viens de régler le contrat de mariage de ma troisième et dernière nièce? Savez-vous qu'on le signera demain, et que l'on célébrera les fiançailles? Savez-vous qu'il m'a fallu emprunter de l'argent pour cela, signer d'autres contrats, etc.? Savez-vous, en outre, que j'ai travaillé avec le ministre Sambuca, ce matin, sur les affaires du roi, c'est-à-dire de ma

nouvelle commission ? que je suis excédé d'affaires, d'ennuis, de diableries ?

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai été faire une petite course à Salerne, et que, dans la voiture, ne sachant que faire de mieux, j'ai fait un livre. Il est fait et parfait, puisque j'en ai fait les titres des chapitres. Vous n'avez qu'à les remplir, ce qui est très-aisé, puisqu'ils se remplissent d'eux-mêmes. L'idée de faire cet ouvrage m'est venue d'après la lecture de Grotius (Ah ! quel déraisonneur !) qu'il a fallu que je fisse. Voilà donc mon livre que je ne communique qu'à vous, sauf à le montrer à la seule *chaise de paille*, qui pourra le communiquer à la seule impératrice.

De l'instinct et des habitudes de l'homme, ou *Principes du droit de nature et des gens.*

Hinc omne principium hùc refer exitum.

(Londres, 1777.)

AVANT-PROPOS.

De l'instinct de la faim ;
De l'instinct de l'amour ;
De l'instinct de la jalousie, un des principes des guerres ;
De l'instinct de la vengeance, autre principe des guerres ;
De l'instinct de l'exercice, de l'adresse et de la force, troisième principe des guerres et des jeux guerriers ;

De l'instinct de la pudeur, principe de la décence et de la politesse;

De l'instinct de crédulité, principe de la fausse médecine et de la religion;

De l'instinct de frayeur, autre principe de la fausse religion;

De l'instinct de l'amour paternel;

De l'instinct de l'amour filial; recherches s'il existe naturellement dans l'homme;

De l'instinct au changement et à la liberté, principe des expatriations et de la population de la terre.

LIVRE II.

Du droit des gens.

De l'habitude du local, principe du droit de propriété;

De l'habitude pour la même femme, principe des devoirs conjugaux;

De l'habitude de la subordination, principe de l'autorité paternelle, et de toutes les formes des gouvernemens;

De l'habitude de la confiance, principe des devoirs sociaux et des traités;

De l'habitude à la méfiance, principe de l'infraction des traités et des guerres;

De l'habitude au dol et à la fraude, principe des mœurs des nations barbares;

De l'habitude à l'esclavage.

LIVRE III.

Des lois civiles primitives et générales.

J'oubliais que vous pouvez montrer aussi cela au philosophe. Veut-il se charger de remplir le blanc de mes chapitres? Vous m'avez affligé par les nouvelles du baron d'Holbach. Un goutteux qui s'avise d'être néfrétique, fait trembler. Faites-le voyager dans les pays chauds. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. LE BATTEUX.

Naples, 26 mai 1777.

D'Olivet fut long-temps le maître de Voltaire, le grand juge de ses idées, de ses expressions, sans qu'il put cependant parvenir à lui enseigner l'orthographe (1). Veuillez bien exercer envers moi le même acte de charité, et faire particulièrement main basse sur tous mes *italianismes*. Tant que je vécus à Paris, dans la société des beaux esprits, des grammairiens par excellence, des jansénistes en littérature, je parlai, j'écrivis peut-être le français assez correctement; mais aujourd'hui que je ne vis qu'au milieu des chats, des gens de loi ou de porte-faix, je ne connais presque plus que le

(1) Aucun écrivain ne mit plus de négligence dans son orthographe que Voltaire. *Voyez* ses Lettres originales déposées à la Bibliothèque du roi, et particulièrement la réponse qu'il fit au roi de Prusse, quand ce monarque l'invita à assister au baptême de six jumeaux dont il venait d'accoucher. (*Lett. inéd. de Mme du Châtelet*, pag. 205.)

chatois, que le jargon des halles ou des tribunaux. J'ai cependant entrepris, vous le savez, un grand ouvrage que je voudrais finir et mettre au net, des *commentaires sur Horace*. Plus j'avance, plus je m'aperçois que cette entreprise est au-dessus de mes forces. Cependant, j'ai tant fait qu'il faut en finir, et je m'en tirerai avec honneur, si vous m'aidez de vos lumières et de vos conseils. Qui mieux que vous connaît son Horace, ce poëte qu'on a tant obscurci, sous prétexte d'en éclaircir le texte? Gardez-vous sur-tout de me renvoyer aux scholiastes, aux commentateurs; je ne connais point de savans plus bêtes. Ces misérables dissèquent les anciens sans aucune connaissance anatomique; ils expliquent ce qu'ils appellent l'*obscurum per obscurius*, mettant la plus épaisse fumée à la place d'un léger nuage. Quelle vilaine engeance! A l'exception des économistes, je ne connais rien de pire, ni le vermisseau né comme vous savez, ni Patouillet, ni la B...., qui fait, défait et refait les ouvrages des autres, ni ce dur fabricant de vers, qui se croit plus grand poëte que l'auteur de *Mérope*, parce qu'il n'a pas besoin, dit-il, d'aller chercher comme lui ses pièces dans une cafetière.

Mais, à propos de l'auteur de *Mérope*, quelle idée eut ce prophète, plus que prophète, de se mettre dans la confrairie de ces harpies! Commenter Corneille! Il voulait servir la petite nièce de ce grand homme; fort bien; mais, pour vêtir une petite nièce, faut-il dépouiller un grand-oncle?

Pardonnez-moi, monsieur, cette digression; je divague; vous voyez bien que je suis à Naples. Au fait, on a cru jusqu'ici qu'Horace avait entendu par le *terrarum dominos* de sa première ode, le peuple romain : *terrarum dominos gentemque togatam;* pour moi, qui ne jurai jamais *in verba magistri,* je ne vais pas chercher les vainqueurs aux jeux olympiques, parmi les rois sans couronne; mais je crois les avoir trouvés dans ces braves athlètes de l'Asie-Mineure, qui descendaient de leur trône pour aller se couvrir de poussière. J'ai déclaré hautement mon opinion, et j'ai reçu là-dessus le démenti le plus formel d'un jeune antiquaire qui prétend descendre en droite ligne du vieux OEdipe, pour avoir su, comme lui, résoudre une énigme, sans pourtant voir plus clair que ce prince. Qui de nous deux a raison? Êtes-vous pour Rome, ou pour les Grecs?

Autre difficulté. En parlant de *Cléopâtre*, Horace dit : *Ibis liburnis*, etc. Mon cher maître, qu'entendez-vous par le mot *liburnis?* des vaisseaux, je le sais. Et moi je crois qu'il signifie un peuple, le peuple qui contribua le plus à la défaite de Marc-Antoine et de la reine d'Égypte. Qu'en pensez-vous? Mais que n'avez-vous ajouté à votre traduction une analyse des odes?

Il a plu aux scholiastes de donner le nom d'*art poétique* à l'épître d'Horace aux Pisons; mais ce n'est qu'une partie de cet art que le poëte a traitée; il ne parle, dans son poëme, ni de l'ode ni de la satyre. Eh! qui pouvait mieux que lui donner des préceptes pour ces deux genres d'écrire, lui qui

en avait donné de si beaux exemples ! Il s'était particulièrement attaché à donner aux Pisons des leçons sur l'épopée et la partie dramatique ; c'est qu'apparemment ils cultivaient ces deux branches de littérature, et qu'ils avaient demandé là-dessus des conseils à leur ami, comme M. de Sartine et le doge de Gênes m'ont demandé mon avis sur le commerce des grains.

Les difficultés que je vous propose ne sont rien pour vous, qui connaissez si bien tous les secrets d'Horace; mais c'est beaucoup pour moi, qui ne vois par-tout qu'obscurité, qu'incertitude, si ce n'est dans la sincère, l'imperturbable, l'éternelle amitié que j'ai pour vous.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 57.)

Naples, 31 mai 1777.

MA CHÈRE DAME,

Ne me grondez plus, de grâce, sur mon silence. Je vous en ai donné de si bonnes raisons, que vous devez être tranquille; et quand même je n'eusse pas eu de bonnes raisons, je vous ai envoyé la semaine passée une table des chapitres d'un ouvrage tel que, si vous le faites, il vous immortalisera. Mais (je ne suis qu'une bête) vous ne courez pas après la gloire, l'immortalité, et vous venez de me l'apprendre. Faites-le donc pour votre amusement;

car si vous attendez que je l'écrive, puisqu'il est tout à fait dans ma tête, vous attendrez encore long-temps.

Le cosmopolite m'a écrit pour m'apprendre son court voyage en Allemagne, et puis son retour en Russie. Si les cours n'étaient pas des mers orageuses, vous auriez grande raison de le pleurer pour perdu à jamais; mais il est philosophe et n'est point ambitieux; aussitôt qu'il verra l'orage, il virera au port, et vous le reverrez. En attendant, il m'a sérieusement invité à aller à Pétersbourg, et me donne le rendez-vous chez vous, à Paris, pour nous mettre ensemble en voiture. Rien n'est si plaisant que de voir ces arrangemens de voyages faits entre une hirondelle et une tortue. Que voulez-vous? cela amuse au moins l'imagination. Il faudra cependant que je lui réponde sérieusement à Francfort; mais si ma lettre ne l'y attrape pas, daignez lui dire qu'un commerce épistolaire, mieux lié qu'il n'a été, pourrait autant amuser l'impératrice, que ma conversation devant elle, et je lui assure que je lui donnerai ce commerce pour le quart au moins de ce que lui coûterait mon voyage et mon séjour en Russie. Vous voyez que je fais bon poids et bonne mesure, et que je ménage les finances de l'impératrice.

Laissons partir l'empereur. Je ne sais pas quel démon de notre siècle inspire aux souverains de se montrer chez les autres nations. Si on les trouve meilleurs que le propre souverain, ils laissent le plus indigne de tous les regrets; si on les trouve

égaux, et même inférieurs, ils laissent un abattement et une désolation dans le cœur humain. Il y a des choses qui ne sont belles qu'à être souhaitées. L'amour a de ces beautés-là, et je trouve que la vertu des souverains est comme le plaisir d'une virginité; il vaut mieux se la figurer que d'en jouir. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 38.)

Naples, 21 juin 1777.

MA CHÈRE DAME,

La semaine passée, je n'avais pas sous mes yeux votre lettre, lorsque je vous écrivis; je venais de l'envoyer au ministre de Vienne, pour lui faire lire l'éloge impartial de l'empereur, que vous y faites, et qui lui a fait grand plaisir à lire. Il me renvoie à cette heure votre lettre; et comme je n'en ai point de vous cette semaine, j'épuiserai la réponse. Je m'aperçois que vous songez à faire réimprimer mes Dialogues. Savez-vous bien que ceci est une nouvelle très-importante pour moi, une affaire très-grave, et qu'il ne fallait pas glisser dessus comme vous faites? D'abord, il y a trois ou quatre fautes d'impression si graves, qu'il faut absolument les corriger. Je ne puis pas vous mander à quelle page elles sont, puisque je n'ai pas même un seul pauvre petit exemplaire de ces Dialogues chez moi; en vain j'ai envoyé chez trois ou quatre de mes amis pour en trouver, ils n'en ont pas; il faut donc me donner

le temps de déterrer un exemplaire à Naples, où mon livre est presque inconnu; et la semaine prochaine je vous manderai ces corrections. Deuxièmement, ne croyez-vous pas qu'il pourrait être agréable au public, et sur-tout au libraire, d'ajouter dans cette nouvelle édition trois ou quatre lettres dogmatiques sur la question ensemble avec les lettres qu'on m'écrivit, telles, par exemple, que ma lettre à Suard, ma lettre à Morellet, à Sartine et à d'autres? Je les conserve, si vous n'en avez pas de copies, et je puis vous fournir aussi les lettres de ces messieurs, auxquelles les miennes servent de réponse. Je pourrais vous envoyer enfin une consultation que j'envoyai à Gênes, au doge Pollavicino, sur la meilleure manière d'administration des blés convenable à la république de Gênes. Il me l'avait demandée. Cet appendix ne serait-il pas piquant? Le libraire ne le payerait-il pas cinq ou six cent livres? C'est là le substantiel. S'il le payait, je trouverais par-là le moyen de me rembourser de ma malheureuse banqueroute de Merlin. Ceci m'intéresse infiniment. Répondez-moi donc catégoriquement sur cela, et tâchez de me rendre utile cette seconde édition. J'en ai vraiment besoin. Je pourrais vous faire parvenir les copies de toutes ces lettres et de mes réponses, sans frais. Il est vrai qu'il faudrait un peu en retoucher le style; mais ceci est votre affaire. Notre arrangement est ancien sur cela. Je mets les choses, vous y mettez les paroles. Adieu. Etes-vous délassée de votre déménagement?

A la même.

Naples, 14 juin 1777.

Avant tout, ma chère dame, sachez que ma provision d'encre à la Petite-Vertu touche à sa fin. J'en fus très-prodigue, parce que tout le monde, enchanté des bouteilles de cuir, inconnues jusqu'alors à Naples, m'en demandait. Je n'ai plus besoin de bouteilles; mais si vous pouviez faire parvenir à Marseille une bonne provision de cette encre en une bouteille de terre cuite, ou, que sais-je-moi? dans quelque autre récipient point coûteux, vous me rendriez un très-grand service. Voyez, *volenti nihil difficile.*

Vous êtes donc déménagée? Savez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour de mon départ de Paris? Puis-je être gai avec un tel souvenir? Mille grâces des nouvelles de Piccini. Il faut toujours attendre que la toile soit baissée, pour savoir ce qu'il en sera de son succès avec le public.

Je suis aussi fort aise du retard du Russe; il se trouvera à l'arrivée de ma bibliothèque à Pétersbourg, et cela me fait plaisir. Je voudrais ensuite qu'il s'acheminât avec le comte Rosomowski à Naples, et que d'ici il allât vous chercher à Paris en carême. Cet homme parcourt l'Europe, comme si elle n'était qu'une carte géographique. Il est heureux de ne pas se fatiguer dans les chaises de postes et les mauvaises auberges.

Vous ai-je dit que j'ai reçu la gazette ecclésiastique et la carte de Pologne, où je n'ai trouvé

qu'une très-vieille et très-mauvaise carte de Pologne avec du jaune, du vert et du bleu mis au hasard? Ce n'est pas ce que je cherchais; mais si vous vous engagez à faire parvenir cette lettre ci-jointe à son adresse, et m'en envoyez la réponse, j'en saurai davantage. Je suis bête à manger du foin ce soir; c'est que je suis excédé des informations des avocats, des affaires de mes nièces, de celles du roi, des procès, des diables; et qu'en attendant mon excellent ouvrage sur le Droit de nature et des gensf... (1) languit. Adieu. Aimez-moi autant que les Parisiens aiment l'empereur, à ce que vous m'en mandez. Adieu encore. De grâce donnez-vous quelque peine pour dénicher ce M. Zannoni, à qui j'adresse ma lettre. S'il est vivant, vous en aurez des nouvelles par d'autres géographes, et sur-tout par M. Messier, astronome aux comètes, et autres. Il était aussi ami de Diderot; mais Diderot ne sait rien de ce qui se passe dans la nature, malgré qu'il en ait interprété les secrets. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 39.)

Naples, 5 juillet 1777.

MA CHÈRE DAME,

Vous êtes bien aimable de songer à m'écrire au milieu de vos déménagemens, de vos souffran-

---

(1) *Risum teneatis, amici!*

ces et de vos affaires, et sur-tout de vos bénéfices. Je vais déménager aussi et rentrer dans ma maison à moi; car je possède une vaste maison, ne vous en déplaise. Cela m'occupe; le mariage de ma nièce me tracasse, ma nouvelle charge m'obsède, et sur-tout la parèsse me gagne. Si je mangeais moins, je dormirais moins, et j'aurais plus de temps à m'occuper; mais j'ai tant de plaisir à manger et si peu à écrire, qu'en vérité je crains fort que les chapitres de mon ouvrage ne soient pas remplis de sitôt. Cependant il faudra voir dans la nouvelle maison le loisir que j'aurai.

Si vous avez occasion de voir Piccini, encouragez-le à trouver le moyen de faire parvenir ici les disputes et les brochures entre les gluckistes et les piccinistes; elles nous intéressent beaucoup. Je ne sais vraiment où me tourner pour vous donner des nouvelles d'ici qui vous soient agréables. Vous dirai-je que notre roi a pris beaucoup de goût au spectacle français, en sorte qu'on peut bien dire qu'il est le seul qui y soit assidu? Vous dirai-je que c'est moi qu'on a chargé d'examiner les pièces qu'on pourrait donner? Je n'en ai défendu que trois en tout, c'est-à-dire *Olympie*, *le Galérien* et le *Tartufe*. Toute la ville crie contre moi de ce que j'ai été un censeur trop sévère, et veut absolument qu'on donne ces trois pièces. Auriez-vous cru tant de progrès chez nous? N'allez pas croire pourtant que ce soit un progrès de lumières, c'est un progrès de stupidité. On ne trouve rien de mauvais dans ces trois pièces, parce qu'on n'y en-

tend goutte. Cela n'est-il pas fort plaisant? Embrassez pour moi l'aimable Schomberg. Mes amis de Paris se partagent furieusement; j'ai perdu les économistes, je perdrai les gluckistes, et si je retournais à Paris, je n'aurais plus ni les économistes, ni les gluckistes, ni les jansénistes, ni les molinistes, et il ne me resterait peut-être que les ébénistes. Adieu. A huitaine, car je suis pressé.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 19 juillet 1777.

MADAME,

Que vous êtes aimable et judicieuse d'avoir commencé votre lettre par m'annoncer l'état de la santé de maman! Savez-vous bien que ce trait est fort érudit, et que les anciens romains en usaient ainsi? Si vous n'aviez pas fait cela, assurément je serais tombé mort à la renverse. J'avais le cœur chargé de chagrin et d'amertume; la frayeur que votre lettre m'aurait inspirée, ajoutant à la charge un nouveau poids, j'aurais succombé. Le plus grand des malheurs qui pouvait m'arriver, le plus sensible à mon cœur, venait de m'être annoncé, lorsque j'ouvrais votre lettre. Ma chatte angora était tombée d'une terrasse dans la cour, et restée morte sur le carreau. Ce coup est un coup de foudre pour moi. Sans plaisanterie et sans exagéra-

tion, tous les objets ici, après cette perte, sont devenus indifférens pour moi; rien ne m'attache plus à ma chère patrie, où rien de bon n'est resté, depuis que ma chatte marseillaise (car on me l'avait envoyée de Marseille) est trépassée. Malgré mon deuil et mon accablement, j'ai bien goûté ce joli couplet, qui commence : *Chez son libraire, etc.*; je ne le crois pas neuf, mais il est fort bien appliqué, et il est incomparable en lui-même.

Piccini est bien à plaindre, puisque ses amis lui font encore plus de mal que ses ennemis; mais pourvu qu'il soit payé! Enfin il n'est pas allé jusqu'à Paris chercher la gloire; il en avait assez; il y est allé chercher l'argent, dont il avait amassé fort peu dans sa vie. N'exigez pas de moi une longue lettre; peut-on en écrire, lorsqu'on a perdu sa chatte?

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

Naples, 13 septembre 1777.

MADAME,

Me voici couvert de honte et de repentir. Oui, je l'avoue, je ne vous ai point écrit, j'ai été mort, enseveli, malgré que vous, au milieu de vos souffrances et de vos déménagemens, vous ayez toujours songé à moi, et vous m'ayez écrit ou fait écrire par votre fille et par le prince Pignatelli. Que vous dirai-je pour mon excuse? Voici le plus vrai. Votre aimable fille m'a grondé de ce que, dans mes lettres,

je ne parlais que de mes quadrupèdes; mais ce serait bien pis, si je vous parlais des bipèdes de ce pays-ci. De quoi dois-je donc vous paler? Voilà pourquoi je me tais. Mes occupations, mes embarras domestiques, mon déménagement, m'ont ôté le temps et l'envie de rêver à des idées philosophiques ou savantes. Je suis à sec. Le plaisant ouvrage sur l'*origine du droit* tirée des bêtes (toujours j'étudie les bêtes, tant je suis rassasié des hommes!) en est resté à la table des matières. Pourtant si une bonne fois ma nièce troisième est mariée et le partage des biens de mon frère achevé, je me flatte de ressusciter. Vous aurez en octobre Grimm et Gleichen, et vous guérirez de tout, hormis d'être impotente.

Je me tourmente pour trouver de quoi vous écrire. Vous dirai-je que le duc d'Ayen est parti d'ici, il y a trois jours? que M. et Mme de Tessé sont restés? Qu'est-ce que cela vous fera, puisque cela ne vous a rien fait? Ils n'ont voulu se lier ici avec personne; ils nous ont négligés; nous en avons fait de même, et on ignorerait qu'ils y sont, s'ils n'avaient des chevaux à courte queue qui les rendent très-remarquables. Vous dirai-je que ce prince que nous avons ici, a, depuis trois ou quatre jours, une maladie? que nos savans médecins n'ont pas pu décider si c'était la petite-vérole, ou une fièvre maligne avec des éruptions à la peau? En attendant, le roi, la reine s'en sont enfuis à Caserte ce matin. Rien n'a ressemblé à une ville prise d'assaut, comme Naples ce matin.

Pourriez-vous me dire des bonnes raisons pourquoi M. Necker a mis les postes en régie? Je suis pour les fermes, en tout ce que font les souverains.

Vous ne m'avez pas mandé s'il était possible d'avoir encore un grand pot d'encre de Paris. J'en aurais pourtant bien besoin, car du présent du margrave, il ne m'est resté que les excellentes bouteilles en cuir; l'encre, je l'ai toute donnée.

Grimm a eu la cruauté de ne pas m'écrire avant son départ de Russie. Persuadez-lui de solder avec moi son compte de Paris; on lui aura repoussé une lettre que je lui avais adressée à Pétersbourg.

Faites, de ma part, mille excuses à Mme de Belzunce sur ce que je n'ai point répondu à deux de ses lettres. Je suis un monstre; voilà mon excuse. Je suis Azor, elle est Zémire. Mais je l'aime.

A propos, les comédiens français ici nous ont joué *la chasse d'Henri IV* supérieurement. Le roi l'a tellement goûtée, qu'il l'a redemandée jusqu'à trois fois. Ah! si nous avions un Sully, nous aurions un Henri!

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M[me] LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 27 septembre 1777.

MADAME,

Vous ne voulez pas que je parle de quadrupèdes, vous aimez les bipèdes; eh bien! je vous dirai que Gatti doit arriver ici, peut-être demain, pour

inoculer la famille royale. Une mort causée par la petite vérole vaut plus que les dissertations de La Condamine. Voilà toutes nos nouvelles politiques. Je ne puis pas vous envoyer des vers et des couplets sur nos ministres; nous les maudissons en prose.

Le comte de Wilseck est parti. Son départ a été un mystère; il est parti boudant, et boudé de tout le monde politique; mais les amis de sa personne l'aiment toujours, et le regretteront à jamais. Je suis du nombre; et comme je n'entre pas dans les coulisses de la politique, de mon parterre vulgaire je n'ai point entendu son départ, je n'ai fait que le sentir.

On vient de tirer les numéros de la loterie; je comptais cette fois y gagner; j'ai perdu. Je suis dans l'abattement et la désolation, car (cela soit dit entre nous, et gardez-moi le secret) je n'ai plus le sou. Un changement de maison, des embellissemens, des teintures, de nouveaux meubles m'ont ruiné, abîmé, réduit à l'indigence. Madame votre mère en a-t-elle fait de même? Notre proverbe dit: *Fabricare è un dolce improverire*, et j'en fais l'expérience.

Vous ne m'avez plus parlé de Piccini, et, au lieu de cela, vous me parlez de M. Necker. Mais si Necker fait le bonheur de l'Etat, Piccini fait le bonheur de la vie; ce qui vaut bien plus.

L'homme du nord étouffera de chaud cet hiver. Il reviendra chevalier de Vasa, peut-être de Sainte-Anne, comblé de boîtes, couvert de diamans et

endetté de réponses à tous ses amis; embrassez-le de ma part, et faites-le ressouvenir de cette dette.

Comme je n'ai plus de chatte, cet article manquant, je ne sais plus comment prolonger ma lettre. Aimez-moi, reclamez-moi l'amour de madame votre mère, et croyez-moi au vrai, etc.

A la même.

Naples, 4 octobre 1777.

MADAME,

Je suis bien affligé des nouvelles de la santé de madame votre mère, mais je n'en suis pas désolé. La mère de ma belle-sœur crache du sang depuis trois ou quatre ans; elle a soixante et seize ans; elle vit toujours, et même depuis quelques mois, cela va mieux. La mère d'un mari d'une de mes nièces a craché de temps à autre du sang depuis une vingtaine d'années; je viens de la voir; elle approche des soixante et dix ans; elle me dit qu'elle se portait fort bien. La mère d'un autre mari d'une autre de mes nièces est au lit pour avoir, non pas craché, mais vomi du sang, et ensuite craché plusieurs fois depuis huit jours. De ce pas il faut que j'aille la voir; elle m'a dit qu'elle avait souffert de cette incommodité depuis dix ans; elle ne me paraît pas bien épouvantée du symptôme. Je conclus donc que les femmes sont de vrais boudins, et que de quelque côté que le sang leur sorte, il n'en saurait jamais sortir assez. Ce n'est donc pas le sang, ce sont les douleurs aiguës, continuelles, inexpu-

gnables de madame votre mère qui me font souffrir et trembler. Je voudrais apprendre qu'elles sont calmées, et puis je me moquerais du reste.

Votre correspondance, à laquelle vous me menacez d'être réduit, n'est pas si mauvaise que vous pensez. Il est vrai qu'à votre âge, votre conversation vaut mieux que votre correspondance; mais vous direz que c'est ma faute, si je ne jouis pas de la seconde. Que ne venez-vous à Paris, me direz-vous? Patience, j'y viendrai, mais laissez-moi auparavant meubler ma maison.

Ah çà, parlons d'affaires. J'avais prié madame votre mère de deux affaires très-importantes pour moi; elle ne s'en est pas acquittée, et peut-être pas ressouvenue dans l'état de santé où elle est. Voyez donc si vous y pouvez quelque chose. La première était de tirer au clair si M. Rizzi-Zannoni était vivant ou mort, et dans quel endroit du monde on croyait qu'il était. Ce monsieur est le premier géographe de l'Europe. Il est connu de Diderot, Danville, Messier, Buache, etc. On lui avait donné la garde du dépôt de la marine; ainsi M. le comte de Narbonne-Pellet doit le connaître; il a fait la carte superbe du royaume de Naples sous ma dictée; il a fait, ou du moins commencé la carte de Pologne; il a fait des dettes; il a fait banqueroute; il a fait peut-être encore pis. Qu'est-il donc devenu, après avoir tant fait?

Seconde affaire: il s'agissait d'expédition d'une grosse bouteille tenant à peu près douze pintes d'encre de Paris, de la Petite-Vertu, envoyée jus-

qu'à Marseille; je me charge de la faire venir de Marseille ici. Cela est-il possible?

Gatti arriva, il y a huit jours. Il a inoculé les princes et deux princesses mercredi passé; tout le monde tremble du succès, excepté lui. On fait des prières publiques. La reine même, qui a voulu l'inoculation, s'en repent. A force de voir trembler, je commence à trembler aussi. A huitaine, nous serons hors de doute.

Ce monstre du nord, Dieu sait s'il m'écrira! il devrait au moins m'apprendre quelque chose relativement aux livres de mon frère. Vous ne m'avez plus rien mandé sur Piccini. Gleichen arrivera en même temps que Grimm. M. Necker réussira à faire de grandes réformes; mais je doute fort qu'il réussisse à faire de grandes économies. Adieu.

A la même.

Naples, 1er novembre 1777.

MADAME,

Avant que je l'oublie, faites-moi la grâce de faire savoir au baron de Gleichen que je viens de lui écrire ce soir même, et qu'il fasse chercher ma lettre à la poste.

Revenons à présent à nos moutons. Ne vous l'avais-je pas dit, que le symptôme du crachement de sang n'était pas si fatal que vous imaginez? Je crains bien plus cette maudite faiblesse; mais espérons toujours; la vie n'est qu'un espoir. Le remède des éponges glacées de Tronchin me fait penser

que la crucifixion de Notre Seigneur aura été regardée par les médecins juifs comme un rhumatisme universel, puisqu'on lui appliquait aussi des éponges mouillées au nez et à la joue.

Mon diable, ma troisième nièce, n'est pas encore parachevée dans le mariage. Il y a contrat, promesse, dot, présens ; mais la consomption ne s'est pas encore bien établie ; cela m'ennuie jusqu'à l'abattement.

C'est vrai, j'ai gaspillé mon encre ; mais j'ignorais que la chaleur du climat de Naples produisît une consommation d'encre par le desséchement qu'il s'en fait six fois plus forte au moins que celle de Paris. Vous m'accusez d'être un enfant prodigue ; vous avez tort : je ne suis (comme dit l'abbé Morellet) qu'un mauvais calculateur économique.

Qu'est-ce que c'est qu'une Olympiade de Sacchini que vous avez entendue ? En quelle langue? exécutée par qui ? expliquez-moi ce phénomène.

Piccini, que fait-il ? Vous ne m'en parlez plus?

Jamais je n'ai eu tant d'envie de vous écrire; mais de quoi remplir ma lettre? J'avais deux des vôtres à répondre ; je les ai épuisées, à cela près que je ne vous ai rien dit de l'*Armide* de Gluck. Eh bien ! elle est tombée ; j'en étais sûr d'avance, et je crains le même sort pour *Roland*. On peut dire de l'Opéra français comme de la république romaine au temps de Tit-Live : *Nec vitia nostra nec remedia pati possumus.*

Pour le coup, il m'est impossible de m'allonger davantage. Adieu.

A la même.

Naples, 22 novembre 1777.

MADAME,

Deux semaines sans lettres de vous commençaient à m'inquiéter. Cette semaine, j'en ai reçu trois à la fois, du 19, du 28 octobre et du 3 novembre, et je vais y répondre. Commençons par le plus important. Vous comprenez que c'est de la santé de maman que je veux vous parler? Pourquoi vous inquiétez-vous si fort qu'elle fasse toujours usage de l'opium? Qu'en craignez-vous? Ignorez-vous (non, vous ne l'ignorez pas) que l'Orient tout entier, c'est-à-dire la moitié au moins du genre humain, vit avec l'opium, ou, pour mieux dire, dans l'opium, jusqu'à la décrépitude? L'Occident se sert du vin, au lieu de l'opium, et en tire le même parti. Ne connaissez-vous pas de vieilles ivrognesses? Eh bien! maman sera une vieille ivrognesse d'opium. J'ai connu la comtesse Borromée, qui, par une santé frêle, à l'âge de cinquante ans, eut besoin pour ses nerfs de l'opium et du musc. On ne saurait imaginer le dégât qu'elle en a fait dans sa vie; elle vient de mourir à l'âge de cent deux ans. Mettez-vous bien en tête que la vie n'étant qu'un amas de maux, de souffrances et de chagrins,

Dieu fit de s'enivrer la vertu des mortels.

L'opium, le vin, le tabac, les trois drogues les plus enivrantes, sont le contre-poison de la vie des

Asiatiques, des Européens, des Américains. Le *napeuthe* des anciens Grecs n'a été autre chose que l'opium. L'ambroisie et le nectar n'ont été autre chose que l'hydromel, boisson tirée du miel, et capable d'enivrer. Le vin n'était pas encore connu des Grecs, du temps de leur plus ancienne mythologie. Les conquêtes du roi égyptien, figuré sous le nom de *Bacchus*, transplantèrent les vignes, plantes originaires de l'Arménie, dans l'Asie-Mineure. Voilà une terrible et bien neuve dissertation à propos de l'opium de maman. Laissez-lui-en prendre à foison; et puisque Freron et son *Année littéraire* sont morts, que les économistes se taisent, vous voyez qu'elle ne saurait trouver d'autre somnifère. J'espère enfin que, si elle ne s'impatiente pas de guérir, elle vivra, et finira par guérir tous ses maux, excepté la vieillesse.

Gatti a été dans le ravissement des articles qui le regardent. Nous lui avons très-bien payé l'inoculation des princes. Il a eu une pension de 2500 liv., et pour plus de 15000 livres de présens en boîtes et bagues. Ce qui pis est pour lui, c'est que les princes et princesses se sont amourachés de lui. Il me charge de vous dire mille choses, et tenez-les pour dites.

J'avais appelé *mentor du nord*, celui que vous appelez *mouton du nord*. La différence n'est pas bien grande; c'est la même qu'entre précéder et suivre. Les princes allemands et russes qui étaient avec lui, étaient bien ses moutons; mais la toison n'en a pas été bien riche. Enfin ce mentor-mouton

est arrivé; il m'écrira, je l'espère; mais il ne me dira pas la centième partie de ce qu'il devrait me dire.

Les vers de Marmontel sont délicieux; c'est bien dommage qu'ils aient été faits par sa propre femme. Il faut espérer qu'il en reviendra. L'inconstance est une loi physique de toutes les espèces d'animaux. Sans elle point de fertilité, point de variété, point de perfectibilité. L'immense variété des nations qui ont peuplé ou se sont alliées en Europe, a fait la perfection de notre race. Les Chinois ne se sont abrutis que par la non-mixtion ; et depuis l'arrivé des Tartares, ils ont gagné beaucoup. Voici une autre dissertation bien étrange. Je vois que ce soir je suis en train de disserter; c'est peut-être ma nouvelle maison qui emmène cela; car c'est la première lettre que je vous en écris.

Mes dissertations et ma gaîté vont finir à présent que je relis votre dernière lettre du 3, que je n'avais lue qu'en courant, et que je m'en trouve frappé comme d'un coup de massue. Vous m'annoncez l'expédition de l'encre, et vous m'annoncez en même temps l'achat et l'expédition des bouteilles à six francs pièce. Grands dieux! J'avais pourtant bien dit, bien écrit, bien déclaré que je voulais avoir de l'encre et point de bouteilles; que le margrave m'avait pourvu de bouteilles en si grande quantité, que j'en avais distribué à tous mes amis. Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé cette encre dans des bouteilles de verre, comme si c'était du vin? Mais le mal est fait, il est irréparable.

Dieu sait quel mémoire va me tomber sur le cou!
Dieu sait comme je ferai pour le payer! Ce qu'il y
a de sûr, c'est que je n'ai plus la force de rien dire.

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. D'ALEMBERT.

Naples, 28 novembre 1777.

MONSIEUR,

Les économistes me poursuivent par-tout; ce sont donc de nouvelles furies qui me pendent, pour me servir des expressions du Tasse, *indivisibilmente à tergo;* ceux de Naples, pour venger ceux de Paris, viennent de me jouer un tour diabolique; ils m'ont fait donner une place. Une place! devinez; je vous le donne en mille, et puis en mille encore. Jamais problême ne fut pour vous si difficile à résoudre. On m'a fait censeur; Galiani censeur! J'ai droit de vie et de mort sur tous vos auteurs dramatiques. Vous avez appris, sans doute, par les papiers publics, que nous avons une troupe de comédiens français à Naples. Les nouveaux missionnaires de votre patriarche voulaient jouer indistinctement toutes sortes de pièces, et, comme de raison, particulièrement celles dont la représentation pouvait leur assurer un bénéfice plus considérable. On à cru devoir arrêter leur zèle, et c'est moi qu'on a chargé de cette tâche si importante au salut de la république. *Caveant consules*, a-t-on dit, etc,

J'ai bien trompé ces messieurs; à peine suis-je nommé, que

Ma colère revient, et je me reconnois;

et qu'en parodiant votre poëte tragique par excellence, sans avoir plus d'égards que lui à la rime, j'ajoute :

Immolons, en censeur, trois pièces à la fois.

Je défends aussitôt *Olympie*, le *Galérien* (1), et, le croiriez-vous, le *Tartufe?* — Le *Tartufe!* — Oui, monsieur l'anti-c...t, le *Tartufe*. Pourquoi un conseiller d'aujourd'hui ne ferait-il pas ce qu'un président d'autrefois fit avec tant de succès?

Vous me demanderez peut-être d'où venait de ma part ce transport de colère? *Tantæ ne animis cœlestibus iræ?* De ce qu'on avait laissé jouer plusieurs fois mon *Socrate imaginaire* (2), parce qu'on l'attribuait à un autre, et qu'aussitôt qu'on apprit que j'en avais fait le plan, on en défendit la représentation.

Convenez, mon cher philosophe, que c'est une belle chose que la censure; admirons la finesse de son art, l'excellence de son goût; voyez-vous comme elle s'attache de préférence à tous les chefs-d'œuvre du génie; c'est du Voltaire qu'il lui faut, c'est du Raynal, c'est du Jean-Jacques; en vérité,

(1) C'est apparemment l'*Honnête criminel*.

(2) Voyez, au sujet de cette pièce, les détails que Galiani en donne à Mme d'Épinay, dans sa lettre du 26 septembre 1775.

ce siècle sera remarquable par ses prouesses. D'un côté la raison, de l'autre un bûcher, et tout cela pour le mieux. Si j'étais moins versé dans les antiquités, et sur-tout dans l'histoire des évènemens mémorables qui précédèrent le déluge, j'attribuerais cette belle institution à des économistes de Rome ou de la Grèce; mais, si je ne me trompe, l'origine de la censure a quelque chose de plus qu'humain; elle date du moment que notre premier père ayant commis un acte répréhensible, en mangeant d'un fruit prohibé, encourut la première censure, dont les plus anciennes annales du monde fassent mention. Par exemple, je croirais assez volontiers que nos sublimes panégyristes de la liberté illimitée, font remonter leur système à peu près à la même époque, c'est à dire lorsque le fils aîné de ce premier père usa des droits de cette liberté pour se débarrasser de son cadet, dont l'innocence et la considération dont il jouissait auprès de l'Éternel, lui portaient ombrage. Mais laissons-là ces vieilleries.

A propos de censure, il court ici un bruit assez singulier; vous avez voulu, dit-on, vous et consorts, vous aller établir à Clèves, pour fuir la place de Grève, qui menaçait vos écrits et vos personnes; à cet effet, vous en avez demandé la permission au roi de Prusse, qui, ajoute-t-on, vous a permis de venir habiter ses États; mais à condition de ne rien écrire sur la philosophie ni sur la religion. Y a-t-il dans tout cela quelque chose de vrai? Le grand Frédéric ne serait-il philosophe que pour lui seul?

Quant à vous, je ne crois pas un mot de cette prétendue expatriation; celui qui a préféré sa tanière du Louvre (1) aux palais et aux largesses de la Sémiramis du nord, ne s'exposera point, à coup sûr, au danger d'aller mêler sa cendre à celle de Jean Hus. Veuillez bien, cependant, me donner, à cet égard, quelques éclaircissemens. Le voyage de Diderot a paru si propre à justifier ce conte! Que font tous nos amis? nos Robaud, nos Panurge, nos dames? Aimez-moi comme je vous aime. Bonsoir.

P. S. On parle de l'établissement d'une Académie des sciences à Naples; vous en serez, mon maître.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

Naples, 9 février 1778.

MADAME,

Modicæ fidei quarè dubitasti? Ne vous l'avais-je pas dit, qu'on vit avec l'opium, qu'on se rétablit avec l'opium, et qu'on vieillit jusqu'à la décrépitude avec l'opium. Vous serez une maréchale de Mirepoix; vous tremblerez; qu'importe. Vous jouerez au cavagnole jusqu'à trois heures du matin. N'est-ce pas bien heureux, et bien employer sa vie?

---

(1) D'Alembert avait au Louvre un logement assez mesquin.

Vous ne m'avez jamais fait dire à qui je dois payer ici le prix de cette malheureuse encre, dont je ne puis me ressouvenir sans frissonner. Cherchez les Piccini, Carraccioli, Perez, comte de Fuentes, marquis de Clermont, ou que sais-je, moi, qui veuillent vous rembourser la dépense faite, et m'ordonner de payer ici à leur correspondant; car pour une lettre de change, l'embarras serait plus grand que la chose ne vaut.

Nous avons vu remettre ici un superbe opéra-comique de Piccini, et tomber à plat. Les acteurs n'étaient pas les mêmes que lorsqu'il le donna il y a sept ans.

Le comte de Voronzoff, qui m'apporta une lettre du plénipotentiaire coureur, est un bien aimable sujet; nous nous sommes pris d'une belle amitié; et ce matin je dîne avec lui chez le prince Auguste de Saxe-Gotha. Nous boirons à votre santé et à celle du grand coureur *chaise de paille et de poste;* mais il est indigne à lui de ne m'avoir pas encore écrit de Paris, et achevé l'histoire de nos affaires de Pétersbourg.

Le roi voulant représenter ici une mascarade de la sortie publique du Grand-Turc, M. l'ambassadeur de France, qui a souhaité être du nombre des acteurs, avait été désigné pour y représenter l'aga des eunuques blancs; mais comme il a trouvé cette place trop coûteuse pour lui, eu égard à l'état de ses revenus, il l'a changée, et l'a fait accorder au prince de Migliano, qui l'a acceptée sans frayeur, attendu que c'est l'homme de Naples qui a le nez le

mieux conditionné. Cette cabale pour cette place nous a autant divertis que la mascarade elle-même nous divertira, lorsqu'elle aura lieu. Nous croyions avoir un carnaval bien gai ; mais nous avons des spectacles indignes, des bals ennuyeux et déplacés des vrais lieux, et nous prenons un deuil de deux mois. Force Anglais et Anglaises qui viennent s'abriter à Naples des tempêtes américaines, nous ont persuadé qu'ils venaient chercher le meilleur des *carnavaux* ou carnavals possibles ; en attendant, les Washington et les Hancocke leur seront fatals ou *fataux*.

On me dit que M. Necker songe à quitter le ministère. Les Français sont bien ingouvernables?

J'aurais bien dû répondre à cinq ou six lettres de votre aimable fille ; mais si elle était procureur-général des domaines du roi de Naples, elle excuserait tous ceux qui ne répondent jamais.

Aimez-moi, et croyez-moi, soit que j'écrive ou non, toujours le meilleur de vos amis.

A la même.

Naples, 11 avril 1778.

Les chagrins cuisans, ma chère dame, que me causent mes embarras domestiques, sont la véritable cause de mon silence ; ma santé en est affectée au point que j'ai pris la résolution subite d'aller faire un voyage jusque dans la Pouille. Je pars demain, et je resterai un mois ou quarante jours. Ne vous attendez pas à des lettres de moi durant cet in-

tervalle; j'ai besoin d'une forte dose d'opium aussi. Vos deux lettres du 1er et du 2 mars m'ont fait un plaisir infini, et ont diminué mon regret de n'être pas à Paris pour y voir le phénomène de Voltaire. Vous me le peignez avec des couleurs si vives, que je le vois, l'entends, et je ris de bon cœur.

Il m'était impossible de vous faire payer par le moyen de M. de Clermont. Il me fait l'honneur d'être brouillé à mort avec moi, parce que, dans un petit procès, je n'ai pas donné un avis favorable à son recommandé : voilà pourquoi il ne me salue plus. Gatti a donc bien voulu se charger de vous faire payer cette somme? mais comme je ne me souviens plus du montant, vous la retirerez de son banquier Brusconi, et je rembourserai Gatti. Ce Gatti a gagné ici le cœur des souverains; ils ont exigé de lui qu'il se fixât à Naples, et il y a consenti; mais sans charges, sans titres, sans appointemens : telles ont été ses conditions. En attendant, pour l'inoculation du roi, il a obtenu une pension de 4200 liv., et à peu près 10,000 liv. en présens et en comptant. Il me charge de vous dire mille choses de sa part; le prince Pignatelli de Palerme m'en écrit autant.

Vous apercevez-vous que cette lettre est bête à manger du foin? Eh bien! mon âme et ma tête ne sont pas en état de produire rien de mieux dans mon état actuel. Si vous êtes sensible aux amours des bêtes, sachez que vous êtes la même dans mon cœur abruti. La *chaise de paille*, que fait-il? Aimez-moi et plaignez-moi. Adieu.

A la même.

Naples, 13 janvier 1778.

Madame,

Il faut vous écrire pour ne pas vous laisser ignorer mon état; mais que vous dirai-je? Mes regrets deviennent plus cuisans tous les jours. Aussitôt que je suis seul, je retombe dans ma rêverie et la tristesse. Ce n'est plus la mort qui fait mon chagrin; je me suis fait une raison sur cela. Je comprends que c'est une chose toute naturelle; que moi et tous en devons faire autant; mais c'est le genre de mort, c'est la manière brusque et imprévue avec laquelle j'ai été quitté qui me désole; et, en un mot, si je pouvais la faire revivre pour deux heures, lui parler, savoir la cause de son désespoir, ses pensées, ses dernières volontés, et qu'elle se rendormît ensuite, je crois que je serais content et consolé tout comme d'un départ. Pour la première fois, j'ai compris l'utilité, la sagesse, la raison universelle des testamens; ils sont la vraie consolation des survivans à une personne qui nous est chère. Mais j'ai été si brusquement quitté, qu'en vérité je ne sais pas si elle s'est jetée, ou si elle a été perfidement jetée, en ce dernier trouble, et mon incertitude est la plus affreuse de toutes; mais je vous noircis l'âme; je vous dirai donc que, pour me distraire, je n'ai trouvé d'autre moyen que celui de m'occuper très-profondément d'Ho-

race, et que j'ai enfin commencé d'écrire la vie, et l'occasion des pièces de cet auteur; ce qui est, comme vous savez, l'ouvrage que Grimm désirait si fort. Assurément j'en acheverai l'ébauche; mais il est bien difficile que je le mette en état de paraître. Si je meurs, je léguerai cet écrit à Grimm, qui le fera achever et publier. Pour le coup, dans peu de jours toutes mes idées et mes découvertes seront sauvées de l'oubli; cela suffit pour une ébauche. Le public est si difficile, qu'il faut polir les ouvrages, pour qu'ils puissent lui plaire, et je ne sais pas si, dans l'état où je suis, j'aurai la force de me donner la peine de plaire à monsieur le public.

Voulez-vous m'aider dans mon travail sur Horace? Voici ce dont j'ai besoin. Je voudrais que vous fassiez ou fissiez faire une recherche exacte de tous les endroits des ouvrages de Voltaire dans lesquels il a critiqué Horace, et que vous me les marquiez sur une feuille. Ce diable de vieillard a le nez si fin, le goût si délicat, qu'il l'a critiqué toujours avec raison; mais il se trouve que sa critique tombe toujours sur le dégât que les éditeurs et les interprètes ont fait à mon pauvre auteur, et jamais sur Horace lui-même. Par exemple, Voltaire critique une ode comme faible, sans objet, sans suite, et il a raison; mais il se trouve que cette ode ne sera que la moitié d'une pièce de vers qu'il faut coudre avec une autre moitié, et alors la critique disparaît. Comme je n'ai pas la collection entière des ouvrages de Voltaire, et je ne sais pas si à Naples (pays très-savant) il y a quelqu'un qui

la possède, j'ai recours à vous. Adieu, aimez-moi, plaignez-moi.

A la même.

Naples, 25 juillet 1778.

MADAME,

Les marques de la plus tendre amitié que vous continuez à me donner en m'écrivant, et de votre main, au milieu de vos souffrances, peuvent seules réveiller ma léthargie, et pour ainsi dire me tirer du tombeau. Au reste, je suis mort, comme vous savez. Mes évènemens sont incroyables; vous en savez une partie; et assurément vous avez cru qu'il ne pouvait plus m'arriver rien qui secouât davantage mon âme. Eh bien! vous vous êtes trompée. Il m'est arrivé d'autres choses bien plus uniques, étranges, pas horribles, mais extraordinaires, au point qu'enfin j'ai succombé. J'ai laissé là mon Horace; je n'écris plus; je ne pense plus; je ne vis plus; je végète. *La chaise de paille* autrefois, aujourd'hui *chaise de poste*, m'a écrit une longue lettre. Il voudrait que je lui répondisse. Pourquoi dois-je lui répondre? Je n'ai pas reçu le portrait de l'impératrice. Il se plaint très-fort qu'on n'a pas voulu enterrer un homme immortel; mais parbleu on n'enterre que les morts. *Sinite mortuos sepelire mortuos suos.* Jésus-Christ n'est enterré nulle part. Pourquoi faut-il que l'ante-christ le soit? Il se plaint de la maladresse des prêtres. Je ne conviens pas de cela. Je trouve pourtant que ce serait

peut-être adroit d'enterrer Jean-Jacques à Saint-Denis.

Ah! que j'avais bon nez de m'être constamment refusé à placer ma tête dans la collection de feue Mme Geoffrin! Dieu sait comme Mme de la Ferté-Imbault m'aurait étiqueté. Je gage qu'elle y aurait mis : *Galiani, célèbre par sa perruque toujours de travers*. Votre amitié aurait ajouté à cette épigraphe : *Et sa tête jamais de travers;* mais les économistes auraient effacé cette addition.

Vous aurez, à l'heure qu'il est, décidé la plus grande révolution du globe; savoir, si c'est l'Amérique qui régnera sur l'Europe, ou l'Europe qui continuera à régner sur l'Amérique. Je gagerais en faveur de l'Amérique, par la raison toute matérielle que le génie tourne à rebours du mouvement diurne, et va du levant au couchant, depuis cinq mille ans.

Gatti m'a dit que son banquier Brussoni ne lui mande pas de vous avoir payé les 60 liv., prix de l'encre. De grâce, finissez cette affaire; faites-vous payer, et faites-moi payer à Gatti.

Adieu, comptez que c'est le plus grand effort que j'aie pu faire que de vous écrire ces quatre mots de griffonnage.

A la même.

Naples, 1er août 1778.

MADAME,

Votre lettre du 13 du mois passé m'a fait pâlir de frayeur; malgré les précautions que vous comp-

tez prendre d'envoyer un gros paquet au cardinal de Bernis, je tremble, et ce n'est pas sans fondement, d'être obligé d'en payer le port en entier, et d'être ruiné par cet évènement fâcheux et tout à fait inattendu. Enfin voyons, et ne prévoyons pas. Je commence à sentir que les malheurs des hommes viennent de leur prévoyance, malgré qu'on en dise le contraire. La prévoyance est la cause des guerres actuelles de l'Europe, parce qu'on prévoit que la maison d'Autriche s'agrandira; que les Américains, dans quelques siècles d'ici, que les Anglais, les Français, les Espagnols, dans cent ans, feront ou ne feront pas certaines choses; on commence par s'égorger à l'instant. Si on voulait se donner la peine de ne rien prévoir, tout le monde serait tranquille, et je ne crois pas qu'on serait plus malheureux, parce qu'on ne ferait pas la guerre.

En attendant, voici la perspective de mon pays: la guerre au couchant, la peste au levant, la famine dans l'intérieur. Le prophète Nathan a de quoi choisir à son aise. Nous avons eu une très-mauvaise récolte. On a fait des règlemens à l'antique (car nous sommes arriérés de plusieurs siècles), et à l'instant la cherté a paru. Vous imaginez bien que je ne suis ni consulté ni employé ici, ni estimé pour entendre rien sur la matière. La raison est que tout le monde ignore ici parfaitement que j'ai composé un livre sur cette question. On sait que j'ai écrit un ouvrage en français; mais les uns croient que c'est un joli roman de fées, les autres que c'est de la poésie. Ne croyez pas que je badine, ou que

j'exagère comme le chevalier Lorenzi. Autre chose qui vous paraîtra plus étonnante; car mon pays même en a été étonné. On a fondé une académie de sciences et de belles-lettres, et je n'en suis pas. Vous souvenez-vous de cet homme de lettres inconnu à Diderot, qui lui disait tranquillement: « Monsieur, je travaille pour les colonies. » J'en dis de même. Je suis à Naples, et je travaille pour Pétersbourg. Gatti vous salue. Le comte de Wilseck est arrivé, et d'abord a parlé de vous et de Grimm. Il souhaite des nouvelles de ce terrible voyageur.

Aimez-moi; priez Dieu que je ne paie pas le paquet. Si je le paie.... en vérité... en vérité..., je vous expédierai l'Encyclopédie par la poste. Adieu.

A la même.

Naples, 29 août 1778.

Madame,

La semaine passée je vous ai envoyé, par le baron Tandertertronck-Grimm, mes remercîmens sur les papiers que vous m'avez envoyés; mon cœur a été touché de voir l'empressement du vôtre à saisir une occasion de me soulager dans le travail sur Horace. Je ne vous demandais que la recherche des endroits des ouvrages de Voltaire dans lesquels il critique les pièces d'Horace; vous avez fait transcrire tous les endroits où le nom même d'Horace se rencontre, soit en louange ou en blâme.

Cependant, il me paraît que la recherche n'a pas été exacte relativement aux ouvrages de Voltaire qui ont paru depuis long-temps. Je me souviens que, dans Candide, le *sénateur Pococurante parle d'Horace*. Quoi qu'il en soit, ne vous donnez plus la peine de continuer vos recherches. Ne m'envoyez que vos lettres à l'ordinaire. Point de paquets, et laissez-moi faire. Si je vis, Horace paraîtra. Il faut dire si je vis, puisque nous sommes dans des frayeurs mortelles, relativement à la peste qui s'approche très-vilainement de nous. En temps de peste, un gentilhomme n'est pas sûr de sa vie.

Le prince Pignatelli d'Egmont est arrivé, il y a trois jours, de Palerme; et, à son grand regret, il se trouve obligé de faire une courte quarantaine dans le port; il en est au désespoir.

Le comte de Wilseck veut que je vous parle toujours de lui; je vous en parle donc, et je lui parle de vous. Que ne puis-je lui dire que vous vous portez à ravir! Donnez-moi l'ordre de lui dire cela; je n'ose pas le faire de mon propre mouvement, il faut m'y autoriser.

Le temps, la tête, le cœur me manquent pour remplir ce reste de papier.

Gatti attend toujours que vous me fassiez savoir si je dois lui payer les soixante livres; il est ici. Il travaille à ne rien faire absolument, et il trouve que cette occupation est bien forte, et sur-tout bien politique, et il a raison. Adieu. Aimez-moi, et portez-vous bien.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 12 septembre 1778.

Madame,

Vous êtes bien digne d'être la fille d'une mère incomparable. Accablée de chagrins, de fatigues, de lassitude, vous songez à m'écrire pour me tirer de l'incertitude relativement à l'état de la santé de votre mère. Vous êtes charmante, adorable, divine. Mais maman souffre toujours, et souffre beaucoup. Voilà qui est horrible, détestable, abominable; mais ce n'est pas votre faute. Vous viendrez me voir à Naples. J'en suis ravi. Nous attendons d'un moment à l'autre, ici, et avec la dernière impatience, la peste. On compte, comme chose sûre, cet hiver, sur la famine; attendez donc que tout cela soit passé, et ensuite venez; et si vous me retrouvez, comptez me trouver tel que vous me connaissez.

Le prince Pignatelli est de retour de Sicile, et comme il est heureux! A l'instant le Vésuve vient de faire une éruption assez gentille et point malfaisante ni dangereuse, pour l'amuser.

Voilà nos nouvelles. Pour les miennes, je vous assure qu'il ne peut y avoir que la peste qui puisse me rendre la gaîté et la belle humeur; car je suis dans un accablement, un vide de sentimens mortel. Je voulais travailler sur Horace, j'avais commencé, et puis j'ai laissé là mon ouvrage, partie par acca-

blement, partie par effet de l'excès de chaleur que nous avons endurée cette année.

Gatti me demande toujours de vos nouvelles. Nous allons reperdre, et pour toujours, le comte de Wilseck, qui a pris ses audiences de congé avant-hier.

Mille choses de ma part au baron de Tandertertronk, et je suis pour la vie votre très-humble et obéissant serviteur, etc.

A la même.

Naples, 10 octobre 1778.

MADAME,

Le prince Pignatelli d'Egmont est parti d'ici avant-hier; je l'ai rendu dépositaire de mes sentimens pour vous et votre incomparable mère. Comme il ne compte pas rester beaucoup de temps en chemin, j'espère que bientôt il pourra s'acquitter de ma commission, et vous peindre le terriblement ennuyeux état de mon existence déplacée.

Votre charmante lettre, que j'ai reçue il y a quinze jours, et qui n'a été suivie d'aucune autre depuis, était consolante par deux promesses, l'une que maman se portait bien avec le temps; l'autre, que vous viendrez me voir avec le temps. Quand est-ce que ces temps arriveront?

Jamais vous ne m'avez mandé si les soixante livres vous avaient été payées par le banquier de M. Gatti, et si je dois l'en rembourser ici. On ne finit rien avec les malades; cela est très-vrai.

La *chaise de paille* autrefois, aujourd'hui *chaise de poste*, passera-t-il l'hiver à Paris ou à St.-Pétersbourg, ou en Laponie? Pourquoi ne m'écrit-il plus? Il sait bien le besoin qu'il a de mes réponses. Dites-lui, je vous prie, que je travaille à force sur Horace, et que, si je mourais aujourd'hui, on trouverait assez de quoi attraper mes principales idées et découvertes sur cet auteur.

Gatti me charge de vous présenter toujours ses respects. Il s'ennuie ici presque autant que moi, lui à ne rien faire, moi à faire des riens; mais mes riens sont des riens dégoûtans, et son rien est délicieux. Ainsi il a presque tort de s'ennuyer.

Vous voyez comme je me tourmente pour remplir ma lettre, sans pouvoir en venir à bout. Mon esprit appauvri ne me fournit plus d'idées. Celles du sentiment de reconnaissance de votre amitié pour moi vous sont si connues, que vous bâilleriez en lisant cette lettre, si je voulais m'y appesantir. Aimez-moi donc, donnez-moi de bonnes nouvelles de maman, et adieu.

A la même.

Naples, 31 octobre 1778.

MADAME,

Je te supprime, disait Solyman dans la pièce des *Trois Sultanes*, à son écuyer tranchant, et je vous en dis autant à vous, en qualité de gazetière, vous ne valez rien. Grimm, l'adorable Grimm m'avait écrit quinze jours auparavant que maman se por-

tait mieux, sans qu'on y eût rien fait, et cette nouvelle m'avait consolé. Vous changez ma joie en tristesse. Laissez donc écrire les nouvelles de sa santé au baron, pendule oscillatoire de Paris à St.-Pétersbourg. Pour vous, continuez-moi les nouvelles politiques et littéraires. Vous êtes charmante dans votre style; souvent on n'y entend rien, tant mieux. C'est le vrai style pour écrire les riens amusans. En attendant, je vous remercie de m'avoir enfin assuré que les soixante francs vous étaient remboursés; s'il est bien vrai que maman me l'avait mandé, il faut dire que quelques-unes de ses lettres se sont égarées.

Le prince Pignatelli est en chemin depuis quinze jours. Ainsi, je ne puis lui rien dire de votre part; vous le lui direz de vive voix, puisqu'avant Noël il compte être à Paris. Le comte de Wilseck est fixé à Milan, et perdu à jamais pour Naples.

Gatti est fixé à Naples; mais c'est comme s'il n'y était pas. Il végète et ne s'occupe qu'à étouffer les germes du raisonnement qui voudraient éclore en lui.

Horace me prend, comme la goutte, par des accès qui s'évanouissent ensuite. A présent je n'y songe pas. Ah! que mon état est cruel! J'ai un vide dans l'âme, dans la tête, dans le présent, dans l'avenir; mais ne parlons pas de cela. Il y a un siècle que vous ne m'avez rien mandé de Piccini et de sa musique. Voudriez-vous bien m'en dire quelque chose? Aimez-moi, soignez maman, et dites à vos grands enfans de se presser de me venir voir à Naples, sans quoi ils ne me retrouveront pas. Adieu.

P. S. Nous sommes à la veille de supprimer les chartreux; tout le monde les regrette, et avec raison; ils faisaient de si grandes omelettes !

A la même.

Naples, 7 novembre 1778.

Ah ! que vous avez bon nez, ma douce vicomtesse! vous avez senti d'abord que j'allais vous supprimer, et même vous rembourser la charge de gazetière de maman, si vous aviez continué sur le même ton. J'admets votre rétractation, pourvu que vous persistiez à donner un temps froid, beaucoup de sommeil, force opium, de l'embonpoint et de la musique italienne à maman. C'est assurément Garibaldi et la Frascatana qui l'ont guérie. Or, sachez que, dans le même temps qu'on donnait la Frascatana à votre opéra, on l'a donnée ici; et moi qui ne savais rien de ce qui se passait à Paris, je brûlais du désir qu'on y jouât le premier final et surtout le morceau *momento piu funesto;* et je disais en moi-même : Si les Parisiens entendent ce prodige des effets de la musique, ils en deviendront fous; je disais vrai, Paësiello est infiniment plus fort que Piccini dans le *contrapunto;* ainsi il est plus sûr de réussir, aidant sa nature avec l'art. Au reste, il y a des morceaux produits par la nature toute pure par les mains de Piccini, que ni Paësiello, ni aucun autre être mortel n'égaleront jamais. Le duo de la *duona figliola,* et le duo de la pièce d'*Alessandro,* et un certain quintetto dans une pièce

napolitaine, appelée *I viaggiotori*, sont trois morceaux de Piccini qu'on n'égalera jamais; mais ces morceaux sont rares, comme vous dites; Piccini n'est pas sûr de réussir toujours; Paësiello est si fort en musique, qu'il peut tirer parti de tout.

Vous attribuez la perte de la gaîté à la corruption des mœurs; j'aimerais mieux l'attribuer à l'augmentation prodigieuse de nos connaissances; à force de nous éclairer, nous avons trouvé plus de vide que de plein, et, au fond, nous savons qu'une infinité de choses regardées comme vraies par nos pères, sont fausses, et nous en savons très-peu de vraies qu'ils ignoraient. Ce vide resté dans notre âme et dans notre imagination, est, à mon avis, la véritable cause de notre tristesse.

Le raisonner tristement s'accrédite;
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Ce sont les plus beaux vers, et la pensée la plus sublime enfantés par l'immortel Voltaire.

De grâce, remerciez le grand baron de sa lettre; dites-lui qu'il a tort à son ordinaire. Il me fait des reproches injustes. Le prince Pignatelli emporte avec lui une copie exacte de la musique de *Socrate;* et si on veut la donner à Paris, on le pourra très-aisément. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M[me] D'ÉPINAY.

Naples, 28 novembre 1778.

MA BELLE DAME,

Je vous rends les titres qui sont dûs à votre embonpoint actuel.

Voilà enfin une lettre satisfaisante ; vous n'y avez oublié qu'une seule chose, c'est de me remercier comme le sénat de Rome remercia ce général qui perdit la bataille de Cannes, *quod de republicâ non desesperaverit*. Vous savez que j'ai été le seul à m'opiniâtrer sur l'opium et sur la force de votre sexe, autant que sur celle de votre âme. Gatti vous rend ses complimens; il croit que vous étiez ensorcelée, et qu'enfin le diable est sorti à force d'exorcisations. Qu'il s'en aille donc chez lui, et nous laisse en paix! Vous possédez encore une fois le baron de Gleichen; dites-lui qu'à Naples, le wisk a pris vogue, et qu'il trouvera à le jouer partout. Dites-lui aussi que le nommé Simon, qui était à son service, a eu le malheur d'être condamné aux galères pour trois ans, sans avoir commis aucun crime et sans avoir rien fait d'extraordinaire. Ce pauvre diable ne fait autre chose que de dire que, si le baron avait été ici, cela ne lui serait point arrivé, et il dit vrai.

Je vous prie de dire à la *chaise de paille et de poste* que notre ministre destiné pour la Russie est enfin parti avant-hier; ainsi nous sommes à la veille de voir arriver le ministre russe.

Continuez-moi les bonnes nouvelles de votre santé; ne vous flattez point d'en avoir de moi de pareilles sur l'état de ma santé spirituelle. Ma santé corporelle est passable. Adieu. Mes complimens à la douce vicomtesse. Elle a eu soin de m'écrire bien exactement, mais pas bien fidèlement l'état de votre santé.

Gatti et moi nous désirons des détails sur l'état actuel du baron et de la baronne d'Holbach et de sa famille.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. MARMONTEL.

Naples, 15 novembre 1778.

MONSIEUR,

Je ne reçois pas une lettre de notre bon *Nicolo* (1), qu'elle ne me fende l'âme. On dit que Paris est le paradis des femmes : j'y consens; mais on dit aussi qu'il est l'enfer des chevaux, et j'y consens encore, pourvu qu'on me donne la permission d'y ajouter les musiciens; mon pauvre compatriote n'y tiendra pas : le marquis de Carraccioli a osé dire que les vôtres avaient les oreilles doublées de maroquin; mais il n'en est pas de même de leur cœur, et il faut que vous preniez l'honorable peine de les intéresser en faveur d'un homme qui a fait 400 lieues pour aller les amuser.

---

(1) Piccini.

Je n'ignore pas combien de petites passions honteuses vous aurez à ménager; et peut-être sais-je déjà mieux que vous combien de déboires ont troublé la joie qu'éprouvait notre illustre ami de se voir dans la capitale de la France. Je ne veux pas cependant être injuste envers vos artistes français; tous sont allés rendre hommage à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, qu'ils connaissent, au moins, de nom. Un seul musicien a affecté de ne point se présenter chez lui, et le fait a dû d'autant plus frapper, que cet homme se vantait, mais à tort, il est vrai, d'être l'élève de notre grand Piccini. Dépêchez-vous de me rappeler qu'il n'est point Français; et s'il m'arrivait encore, comme jadis, de l'appeler le *bon Liégeois* (1), rayez vîte l'épithète, ce sera un *lapsus calami*. Mais, me direz-vous, qu'avait fait Piccini à ce Liégeois? Je vais vous l'apprendre, moi; il a fait *la Bonne Fille*, qui a charmé l'Europe, et les Parisiens eux-mêmes.

Mais le bon Nicolo va avoir bien d'autres assauts à soutenir. Savez-vous, *padrone mio riverito*, que je ne puis penser sans frémir à ce terrible chevalier Gluck, dont, malgré moi, je substitue toujours le nom à celui de *Ferraù*, quand je lis l'Arioste. Vos brochures musicales ou anti-musicales m'affirment que ce Teuton est armé de la massue d'Hercule. Qu'il assomme donc, s'il lui plaît, votre

---

(1) Grétry. On lit aussi dans la *Correspondance de Grimm* (tom. 4, p. 8), qu'il fut le seul qui ne rendit point de visite à Piccini.

vieille musique française ; mais, au nom du ciel, qu'il laisse vivre et prospérer notre illustre ami. Ne croyez pas, au reste, que ce Gluck soit aussi méchant que les diables qu'il fait chanter dans son *Orphée* et dans son *Alceste*. Piccini m'a mandé lui-même que se trouvant à table chez le directeur Berton, à côté de son rival, le brave Allemand, tout en lui versant rasade, lui avait dit, *mezza voce :* « Les Français sont de bonnes gens ; mais « ils me font rire : ils veulent qu'on leur fasse du « chant, et ils ne savent pas chanter. »

Du moins, ils savent écrire ; et c'est à l'illustre auteur de *Bélisaire* et des *Incas* qu'il appartient de pulvériser tous les petits pamphlets d'une grande coterie. Demandez donc à l'abbé Morellet, par exemple, ce qu'il vient faire là ? Suffit-il d'avoir entre les jambes une culotte de velours émanée de la munificence de Mme Geoffrin, pour disserter à la fois sur le commerce des blés et sur l'emploi des doubles croches ? Mieux vaut encore toutefois déraisonner musique, en sablant le champagne du baron d'Holbach, et même s'y donner une indigestion, que de déclamer contre l'Église, quand on reçoit 30,000 fr. par an pour prier pour elle. Voilà, *carissimo signore*, ce qu'il faut insinuer poliment à ce *Mords-les*, trop fidèle au nom que lui a imposé le patriarche.

Quant à l'anonyme de Vaugirard (1), à qui j'ai

(1) M. Suard, qui prenait cette dénomination dans les journaux.

trouvé beaucoup plus d'esprit et de goût, jusqu'à ce qu'il se soit avisé de vouloir vous couper la figure, tâchez de lui faire comprendre qu'un visage balafré ne saurait jamais jeter un grand jour sur une discussion musicale.

Tantæne animis musicalibus *iræ?*

Moi, je prêche d'exemple; et tant est sincère mon amour pour la paix, que je ne voudrais pas même pour mon aide de camp de votre fougueux confrère Jean-François de La Harpe. Doués tous deux par la nature d'une taille de quatre pieds et demi (1), nous serions pourtant faits pour combattre au même rang : mais Jean-François se bat à la façon des héros d'Homère. Ses coups, qui ne blessent pas toujours, sont précédés d'une grêle d'injures. Les gluckistes les lui rendent, et il devait s'y attendre; mais mon pauvre compatriote attrape, par-ci par-là, de rudes estafilades dans la bagarre, et c'est ce dont je saigne par sympathie.

N'y aurait-il pas moyen de faire avancer les héraults d'armes entre les deux camps, et, le silence obtenu, d'exposer paisiblement les motifs de cette horrible guerre? Ne vous hâtez pas de me dire que je suis trop présomptueux; mais il me semble que j'obtiendrais quelqu'attention d'un parti comme de l'autre, si, d'un air serein et d'un

---

(1) Ici l'abbé dit vrai pour lui; mais La Harpe avait quelques pouces de plus.

ton radouci, je leur adressais une petite allocution, à peu près dans ce genre :

« Messieurs,

« Il y a bientôt quatre ans que M. le chevalier Gluck jouit en paix de l'honneur suprême de régner sur le théâtre de votre Académie royale de musique. A Dieu ne plaise que je vienne ici ourdir une conspiration pour le détrôner ! Mais ne me sera-t-il point permis de vous demander s'il y aurait moyen pour un autre Orphée de vous faire entendre ses accords, sans s'exposer à être déchiré par les bacchantes ? M. l'abbé Arnaud a solennellement déclaré, je le sais, que le sublime auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie* avait ressuscité la douleur antique, à quoi on a osé lui répondre que la douleur antique ne valait peut-être pas le plaisir moderne. Eh bien ! moi, messieurs, je vous amène un homme qui fait naître ce plaisir à volonté. C'est *l'illustrissimi signori Nicolo Piccini.* »

Mais déjà, voici M. le Bailli-du-Rollet qui, tout fier d'avoir traduit Racine en madrigaux à rimes croisées, me crie d'une voix dédaigneuse : « Que « voulez-vous, langoureux Italien ? Est-ce pour « flatter l'oreille qu'on fait de la musique ? C'est « pour peindre les passions dans toute leur énergie, « pour exalter l'âme, pour former des citoyens, « des héros ! »

Et les Parisiens de me rire au nez ! et de recommencer, avec une ardeur nouvelle, à s'entredéchirer, non, comme les anciens preux, pour savoir

à qui possède la plus belle amie, mais pour décider jusqu'à nouvel ordre si la phrase écrite doit gouverner la période musicale, ou si la période musicale doit régenter la phrase écrite.

Mais pendant que je vous inonde ici de ce flux de paroles, je lis dans vingt lettres de Paris que votre jeune et belle reine ne manque pas une représentation d'*Armide*, et que ses augustes mains ne dédaignent pas d'exprimer le plaisir qu'elle éprouve. Ah! *carissimo padrone*, toute la France va devenir gluckiste! Et moi qui vous parle, aurais-je le courage d'avouer que je ne suis pas content, lorsque Marie-Antoinette applaudit (1)?

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

Naples, 20 mars 1779.

Voilà, ma chère dame, la plus belle lettre que vous ayez écrite depuis quatre ans. Elle est pleine de santé, de gaîté, de force; vive l'opium! et vive la vieillesse! dirais-je aussi; car, quoique vous n'y soyez pas encore, vous allez y entrer; et une fois que vous y serez dedans, vous vous *enjambonnerez impresciuttirete*, et resterez salée jusqu'à quatre-vingt-dix ans. J'avais besoin de votre lettre.

---

(1) Cette lettre a évidemment été écrite en 1777; et la date de 1778 qu'elle porte, est une preuve de la distraction de l'abbé Galiani; car Piccini est arrivé à Paris en 1776, et c'est en 1777 que Gluck donna son *Armide*, dont notre malheureuse reine suivait en effet toutes les représentations.

Je passe de chagrin en chagrin, d'amertume en amertume. Je m'étais donné une furieuse entorse au genou, qui m'a obligé de rester chez moi une quinzaine de jours à m'ennuyer. L'envie m'a pris, pour me désennuyer, de faire un petit *Vocabulaire étymologique des mots du jargon napolitain;* il s'imprimera sous le nom de quelqu'un, et ne laissera pas que d'être intéressant et bouffon. S'il transpire qu'il est de moi, on le perséeutera, on le défendra, j'en suis bien sûr; ainsi gardez-moi le secret.

Je suppose que la *chaise de paille* aura reçu ma lettre avec l'inscription latine qu'il m'avait demandée; je suis bien impatient de l'apprendre.

Faites-vous dire par le baron de Gleichen ce que c'est que milady Orford, et combien je dois aimer, après vous, cette respectable femme. Eh bien! elle est malade, et ce n'est pas sans danger. Voilà une autre cause de mes chagrins; mais le fond vient de l'ennui, du manque de société convenable et raisonnable, et du tableau effrayant de l'avenir.

Est-il vrai que Rousseau a laissé les mémoires de sa vie en manuscrit? Existe-t-il ce manuscrit? L'imprimera-t-on?

Gatti est à Caserte; rassurez-vous; il n'est menacé d'aucune fortune ici, non plus que moi. Vous connaissez bien peu notre pays pour avoir ces sortes de frayeurs.

Piccini, que fait-il?

Aimez-moi, et tâchez de perfectionner votre santé. Le cas de passer nos vieillesses ensemble n'est pas des plus impossibles; mais il le devien-

drait, si nous n'entreprenons pas de vieillir. Adieu. Je vous prie d'embrasser l'aimable Zuchmantel, si vous pouvez atteindre la circonférence de *son* ventre. Il mérite pourtant qu'on fasse un effort des bras pour cela, car il est aimable au possible. Adieu.

A la même.

Naples, 17 avril 1779.

Oui, ma chère dame, vous avez bien pénétré les recoins de mon cœur, pour vous être aperçue du ton de tristesse qu'y s'y trouve dans le fond, et qui obscurcit mes lettres. Depuis ce désastre qui vous est connu, le temps a dissipé ces douleurs; mais il m'est resté une espèce d'apathie et d'ennui. L'état actuel des lettres, des esprits, des évènemens de ma patrie, l'a augmentée; je deviens tous les jours plus déplacé dans ce pays; je déplais aux gens en charge et aux gens de lettres. La mort m'enlève des amis; les révolutions de la cour me suscitent des ennemis cachés, des envieux, des espèces méchantes et ennuyeuses.

Je ne sais pas si je vous ai mandé que je m'étais donné une entorse au genou, qui m'oblige à garder la maison quinze jours. Ne sachant que faire pour me désennuyer, et ne pouvant pas continuer mon travail sur Horace, faute de livres et de secours, j'ai entrepris un ouvrage dont Diderot me donna l'idée. J'y ai travaillé un mois; il n'est pas loin d'être imprimé. Je suis obligé de garder le plus grand secret, sans quoi on le défendrait, comme il arriva de la pièce de *Socrate*. C'est à vous seule

que je m'ouvre. J'ai entrepris un dictionnaire du dialecte napolitain, avec des recherches étymologiques et historiques sur les mots particuliers à notre jargon. Le livre sera curieux et utile à mon pays, plaisant au dernier degré pour ceux qui entendent notre dialecte. Il m'a coûté peu de peine, mais beaucoup de temps, et voilà pourquoi je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines; et si vous me voyez rester dans le silence pendant quelques autres semaines, vous en savez la raison, que je vous prie pourtant de cacher jusqu'à ce que l'ouvrage paraisse.

Je suis fâché de votre chagrin sur le veuvage de Mme de la Live; pour lui, je crois qu'il a bien fait de mourir.

Continuez vos ouvrages; c'est une preuve d'attachement à la vie, que de composer des livres.

Je dois une réponse au baron du Saint-Empire; mais il m'a tant fait attendre ses lettres quelquefois, qu'il n'y a pas grand mal qu'il m'attende à son tour.

Ces maudits Américains vous ont engagés dans une guerre ruineuse. *Tantæ molis erat americanam condere gentem.* Adieu.

A la même.

Naples, 19 juin 1779.

MADAME,

Lorsque je vous ai mandé que, m'étant mis à imprimer un ouvrage, j'aurais été moins exact à vous écrire, je ne m'attendais pas que, de votre côté aussi, les lettres auraient cessé tout à coup.

Est-ce que vous faites imprimer aussi? Vous auriez du moins dû m'en avertir pour me tirer d'inquiétude. Et la *chaise de paille* imprime-t-il aussi? Et votre aimable fille? Tout le monde imprime donc? Enfin mandez-moi la raison de votre silence absolu; je ne le comprends pas, en vérité.

Mon ouvrage va très-lentement, dans les mains d'un imprimeur boiteux. Vous n'avez pas d'idée de ce que c'est qu'un imprimeur napolitain. La typographie a sûrement fait plus de progrès chez les Hottentots. Dieu! quelle peine! quel travail! Au bout d'un mois j'en suis à la deuxième feuille tirée; l'ouvrage sera au moins de vingt feuilles; ainsi cela va durer tout le reste de ma vie.

Je ne sais plus que vous mander, si vous ne soutenez pas le Dialogue de votre côté. Aimez-moi. Portez-vous bien, et ne m'oubliez pas entièrement, comme votre silence paraît m'en menacer. Adieu.

A la même.

Naples, 27 juillet 1779.

Voilà bien du temps écoulé, ma chère dame, sans aucune nouvelle de vous. Cela commence à m'inquiéter, malgré les assurances positives que j'ai eues de votre parfaite guérison. Mais il a fait une saison si extraordinaire; tout le monde est mort de froid le mois passé; tout le monde meurt de chaud dans ce mois. La sécheresse a tout brûlé. Les aurores boréales, les comètes, jusqu'aux solstices et aux équinoxes, tout a paru dans le ciel et

sur la terre. Êtes-vous donc morte ou guérie, ou malade encore? Enfin parlez donc, et mandez-moi positivement la cause de votre silence.

Pour moi, je manque toujours de matière *écrivable* (1). Nous venons de promulguer une sage loi, par laquelle le châtiment du crime de viol, de séduction, *stuprum*, est aboli à jamais. Quatorze cents personnes, dans le royaume de Naples, sont sorties de prison par effet de cette loi salutaire. Voyez quelle rage de *stuprer* nous avions; ou, pour mieux dire, quelle rage de forcer les hommes au mariage, en laissant prostituer les filles avec les parens et autres, qui, par état, devraient les garantir de la séduction; enfin, je suis vraiment content de cette loi, qui rétablira les mœurs avec le temps, et, pour le moment, ramènera la tranquillité publique.

Je vous l'avais prédit, je ne verrai qu'une fois ou deux le jeune d'Holbach, qui a paru et disparu sur notre horison comme un météore. A peine j'eus un moment pour causer avec lui et lui demander des nouvelles de votre famille et de la mienne. Gatti en a un peu plus joui, ayant plus de loisir que moi. Le chevalier Mozi, à qui il avait été recommandé par Gleichen, lui a rendu les petits services qu'il a pu. En tout, il m'a paru assez aimable, plus raison-

(1) Ce mot, quoiqu'inconnu dans notre langue, nous a paru devoir être conservé; il exprime très-heureusement, et sans le secours d'une périphrase toujours traînante, ce que l'auteur a voulu dire.

nable que je ne croyais, mais pas encore mûr. Il s'est bien comporté ici, et mieux que les Français ne le font d'ordinaire. Enfin il m'a laissé des regrets, et point de chagrin dans l'âme.

La *chaise-poste et de paille*, que fait-il? et le cher baron de Gleichen qui trouvera à Naples, en revenant, une superbe tuilerie qui sera, par sa position, la plus belle de l'Europe, que dit-il? reviendra-t-il nous voir?

Nous attendons, cette année, la peste. Si elle ne vient pas, je l'attends, et je ne serai pas fâché de l'échanger contre la peste.

Je présente mes respects à la douce vicomtesse. Aimez-moi, et croyez-moi toujours votre très, etc.

A la même.

Naples, 31 juillet 1779.

Vous ne sauriez, madame, vous imaginer le contraste des sensations que causa dans mon âme votre dernière lettre du 3, lorsque mon domestique me l'apporta de la poste. Je descendais un escalier, et je n'avais pas le temps de l'ouvrir. En voyant l'enveloppe toute écrite de votre main, la joie paraissait sur mon visage, et, ce qui est bien plus drôle, sans l'avoir lue, j'arrangeais dans ma tête la réponse, et je vous félicitais, je me félicitais, je plaisantais; enfin le temps de la lire arriva. Qu'avais-je à faire de la lire! Quelle sottise ai-je faite! Ne pouvais-je pas m'en tenir à ce que disait l'adresse de l'enveloppe?

Cet opium vomi m'assomme. Essayez donc le musc. Voilà mon dernier mot. Médicamentez-vous à rebours de toutes les autres médecines, puisque vous êtes une femme si différente de toutes les autres. Rien n'est plus juste que vous vous dispensiez d'entrer dans les détails des nouvelles politiques avec moi. Cependant, comme nous sommes dans une année qui sera la plus mémorable pour les siècles à venir, s'il arrivait quelque grand évènement, tel qu'une bataille, un embarquement, etc., annoncez-le-moi en trois mots, pour que je puisse, sur votre indication, chercher à le savoir en détail.

Grimm ne m'écrit plus. Dites-lui qu'enfin le comte de Barch, Polonais, part de Florence pour aller à Paris, et me demande encore une fois avec instance de le lui recommander. Je le lui recommande donc, et j'espère qu'ils seront bien contens de s'être connus.

Mon ouvrage napolitain n'est qu'à la cinquième feuille tirée. Dieu sait s'il vous amusera. Je le fais parce qu'il ne me coûte aucun travail; je ne souffre que les impatiences que me donnent ces maudits imprimeurs.

Gatti vous dit mille choses.

Aimez-moi, et croyez-moi pour la vie, etc.

A la même.

Naples, 18 septembre 1779.

Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? je ne reçois plus de nouvelles de vous ni de personne de

mes amis de Paris. Gatti n'en sait rien non plus. Il est bien vrai que je vous avais annoncé une occupation qui m'aurait empêché de répondre régulièrement. Grâces à Dieu, ma petite brochure est imprimée, et paraîtra après-demain. J'en attendrai le succès pour me déterminer si je dois publier la deuxième partie, contenant le dictionnaire de mon dialecte. Ainsi, pendant deux ou trois mois, je serai désœuvré. Reprenons donc notre correspondance, si votre santé vous le permet. Votre aimable fille ne peut-elle plus vous aider en cela?

J'enverrai, ou, pour mieux dire, je ferai envoyer, sous l'enveloppe de M. de Sartine, un exemplaire de ma brochure à *la chaise de paille*; daignez donc l'en prévenir. Il me paraît impossible qu'il puisse la goûter. Cependant c'est à voir. En tout, je suis d'avis qu'un ouvrage qui contient des faits et des faits peu connus, et prêt à tomber dans l'oubli, est toujours un ouvrage utile; et voilà ce qui me console dans mon travail.

Je vous avais suppliée de m'indiquer, en fait de nouvelles, les grands évènemens publics; nous sommes arrivés à une époque dont on ne trouvera pas la pareille dans l'histoire des temps passés. La seconde guerre punique même n'est qu'une pétarade vis-à-vis de l'année 1779. Ainsi, il faudrait être stupide pour n'être pas curieux. Il est vrai que je ne puis pas encore vous reprocher de n'avoir pas satisfait ma prière; car rien de grand n'est encore arrivé, mais nous l'attendons à tout moment, et ce n'est plus l'empire de l'Italie et de la Méditerranée

qu'on va décider : c'est l'empire du globe entier (1). J'espère donc que vous daignerez m'indiquer, en peu de mots, ce que je dois ensuite chercher à mieux savoir.

Aimez-moi, même si vous m'écrivez peu. Mille choses à *la chaise de paille*. Adieu.

A la même.

Naples, 23... 1779.

MADAME,

Gatti et moi nous vous remercions des détails que vous nous avez donnés de la famille d'Holbach, pour laquelle nous conservons toute la reconnaissance et l'attachement possible. Je me fais une fête de revoir le jeune d'Holbach, et assurément cette vue m'attendrira jusqu'aux larmes.

Pourvu que vous vous portiez bien, qu'importe que votre machine soit incompréhensible? L'homme est fait pour jouir des effets, sans pouvoir deviner les causes. Je dîne, ce matin, avec M[me] de Chabot; j'y plaiderai la cause de Grimm, si on lui donne tort; mais apparemment il aura raison. N'est-il pas un libre baron? Il est donc libre de faire ce qu'il veut. On me mande de Florence que Grimm revient à Naples ce printemps; serait-ce bien vrai?

---

(1) Avec cet esprit d'exagération, qu'aurait dit Galiani des guerres qui ont eu lieu depuis le commencement de ce siècle?

Mme de Chabot a rencontré l'hiver le plus riant, le plus beau, le plus serein qu'on ait eu depuis long-temps à Naples. Elle en est tellement extasiée, que je crains qu'elle n'en devienne folle; le ciel, l'air, les rues lui tiennent lieu des spectacles, des bals, des sociétés; et quoique le carnaval sera fort triste, elle en passera une partie ici, croyant jouir de tout.

Mon Horace avancerait, si j'avais des bibliothèques ici; mais le défaut de livres, les peines qu'il faut se donner pour s'en procurer, me retardent et me dégoûtent de mon ouvrage.

Nous venons de perdre notre Mme Geoffrin, la princesse de Bellemonte la douairière, la grande amie de Metastasio. Quelle différence entre l'état de l'esprit humain à Paris et à Naples ! Vous avez publié jusqu'à quatre éloges de Mme Geoffrin; vous en avez parlé en rime et en prose; vous en avez fait retentir l'univers. Nous n'avons pas dit un *pater* ni un *ave* pour Mme de Bellemonte. Elle est rentrée dans l'oubli. C'est dans ce pays qu'il faut que je vive, et vous me demandez des lettres spirituelles, et Grimm des ouvrages par-dessus le marché.

Je vous prie de faire mes tendres complimens à la douce comtesse, d'embrasser Gleichen de ma part, et de lui dire que le malheur de Simon ne le détourne pas de venir à Naples; que nous ne sommes pas devenus ni plus rigoureux, ni plus injustes, ni plus persécuteurs; qu'en tout nous traitons, comme de coutume, assez mal les misérables, et respectons les riches. Adieu.

A la même.

Naples, 18 mars 1780.

MADAME,

Vous ne sauriez imaginer le plaisir que m'a causé une lettre de vous, qui me parle de toute autre chose que de votre santé. Il est vrai que le sujet de votre lettre ne m'intéresse guère et m'embarrasse un peu; mais enfin, puisque vous regrettez si fort une défunte, c'est une preuve que vous sentez en vous-même que vous n'allez pas la suivre; ainsi soit-il. Je tâcherai de vous servir de mon mieux; mais donnez-moi un peu de temps, une quinzaine de jours. Faites-moi l'amitié de dire à la *chaise de paille* que j'ai reçu de Rome la carte de Sicile, où mon inscription se trouve gravée. M. le conseiller Reisfeinstein s'est donné tous les soins pour me l'envoyer montée, colorée, embellie au possible. Malgré cela, elle est très-faiblement gravée. Que vous dirai-je de moi? Rien, ou presque rien. Je fais réimprimer mon ouvrage sur la Monnaie; j'ai promis, dans la préface, d'y ajouter des notes, mais peut-être je n'en ferai rien. Gatti végète ici, tout comme moi. Quel climat paresseux! On ne fait qu'imprimer des satyres sanglantes contre moi. Heureusement le public est de mon côté, et les auteurs de ces satyres sont dans le dernier mépris. Toute cette colère est venue d'une certaine académie des sciences qu'on croit avoir établie ici, dont j'ai dédaigné d'être membre, aussi bien

procès; des remontrances éternelles à faire; des plaideurs à écouter; des persécutions à la cour; la canaille des gens de lettres révoltée contre trois ou quatre vrais savans dont on me met à la tête; une infinité de chagrins domestiques; ma maîtresse malade pendant deux mois; un cheval mort; un voyage fait pour voir une sœur abbesse de la Visitation de Saint-Georges : voilà une esquisse de mon incroyable état. Me voyant hors d'état de vous satisfaire, j'avais chargé l'abbé Sgnarra, l'élève de de Mazzochi, le grand faiseur d'inscriptions chez nous (1), de la faire à ma place. Il y a plus de deux mois qu'il s'en est acquitté; elle est sur ma table; elle ne me satisfait guère : elle n'est ni tendre ni touchante; elle n'est que latine; j'aurais voulu la retoucher : même impossibilité. Enfin, je vous l'envoie telle quelle en original; et ce n'est que pour vous prouver que je ne vous avais point oubliée.

Vous pouvez me répondre; je me flatte d'avoir dorénavant un peu plus de loisir. La réimpression de l'ouvrage de la Monnaie est à sa fin, et celle du Dialecte napolitain ira plus lentement.

Embrassez de ma part votre chère fille, mes amis, les d'Holbach sur-tout, et pour ce soir, adieu.

---

(1) Mazzochi était bien autre chose qu'un faiseur d'inscriptions. On lui doit quantité d'ouvrages utiles aux sciences et à la littérature.

A la même.

Naples, 22 juillet 1780.

Si vous considérez, ma chère dame, combien l'amour est craintif de sa nature, que la peur nous fait toujours songer à ce qu'il y a de plus triste, vous concevez aisément que votre lettre désolante du 3 m'a rempli de consolation. Vous n'avez pas la force de dicter, mais vous dictez avec force. Eh bien! espérons donc sur cette force d'esprit. Il est bien vrai que l'âme est quelque chose de différent du corps; mais c'est comme la crême diffère du lait, la mousse du chocolat, l'eau-de-vie du vin. L'essence du corps devient esprit; et puisque votre corps donne un si puissant esprit, j'en conclus qu'il n'est pas gâté tout à fait.

Peste soit des Américains, des guerres, des flottes et des arrangemens de finances, qui m'ont enlevé un aussi bon et aimable secrétaire! Je plains M. Necker, sans le maudire. Obligé d'être un joueur de gobelets, il faut qu'il fasse croire qu'il n'a pas mis des impôts. Mais point d'argent sans impôt; et un poids qui tombe sur une centième partie des sujets, au bout d'un an est un impôt général. Au bout de ce temps, l'illusion disparaît, le jeu des gobelets est découvert, et un homme qui paraissait un ange ou un alchimiste, redevient homme sans pierre philosophale, sans admirateurs, et, qui pis est, sans rencontrer souvent des hommes justes et raisonnables, qui ne lui fassent pas un crime de n'avoir pas fait l'impossible. L'honneur

de M. Necker exige une paix au plutôt. Ceux qui ont cru qu'on pouvait avaler l'Angleterre, auront du moins avoué que l'os était trop dur. Heureux les Français, si cette expérience leur prouve qu'il suffit que leur roi soit le Jupiter de l'Europe; que cela n'empêche pas qu'un autre en soit le Neptune, un troisième le Pluton, un quatrième le Mars, une cinquième la Cybèle, et qu'il y ait dans l'Olympe une foule de petits dieux et de demi-déesses! Rétablisssons le polythéisme, pour le bien de la paix.

Vous avez raison; le temps n'a rien opéré sur vous; et si j'avais dit ce blasphême exécrable, je mériterais le fouet; mais c'est à Grimm, d'Holbach, et tant d'autres que ma tête rêvait, lorsque j'ai fait cette triste méditation. Vous prétendez justifier la *chaise de paille*, en me disant qu'il a beaucoup d'affaires; mais moi, je suis aussi une affaire pour lui; pourquoi ne fait-il pas aussi une affaire de m'écrire? Est-ce que toutes les affaires qu'il a valent mieux que de m'écrire quelquefois? Avouez-le, il est impardonnable.

Vous ne verrez pas Magaillon sitôt, puisqu'il est en mouvement sur la surface de l'Europe; cependant ni vous ni moi ne devons désespérer de le revoir.

Carraccioli vous quittera dans quelques mois; il a reçu la seule marque de distinction qui lui manquait, la clef de chambellan d'exercice.

Je crois vous avoir mandé que j'ai fait réimprimer mon ancien ouvrage en italien, *Sulla Moneta*: j'y ai ajouté des notes, et, dans une de ces notes, j'ai répondu avec le langage de l'amitié à l'abbé

Morellet. Si je savais quelque moyen de vous en faire parvenir un exemplaire, je ne manquerais pas de vous expédier l'ouvrage; en attendant, je vous envoie la demi-page, où il est question de l'abbé Morellet... Aimez-moi; ordonnez à Grimm de m'écrire. Adieu.

A la même.

Naples, 9 septembre 1780.

Je dois une réponse, madame, à votre chère lettre du 6 août : elle commencera par me réjouir d'un été meilleur que les précédens. Si cela continue d'été en été, cela ira le mieux du monde. Ensuite je vous remercîrai d'avoir songé à moi, à l'occasion de ce livre sur la valeur des monnaies, que vous voulez me faire parvenir, et je trouve aussi que la voie de Carraccioli sera la meilleure. Ces notes, que je viens d'ajouter à mon ouvrage sur la Monnaie, contiennent aussi des détails sur la valeur des deniers, dans les vieux temps, chez nous : ils sont assez curieux. Je perds la tête à penser par quelle voie je vous ferai, de mon côté, parvenir cet ouvrage. Diderot a raison; les blés en Hollande ne sont pas à un prix fixe, non plus qu'aucune chose au monde; mais ils varient moins que dans les pays agricoles : voilà tout ce que je voulais dire; et ils varieraient encore moins, si les marchands n'étaient pas des sangsues par essence: voilà ce qu'il veut dire. Au reste, cette question est différente, comme tout au monde; rien ne se fera d'après l'avis des sages dans ce monde; mais

un sage fera un bon livre qui plaira, qu'on lira avidement ; on l'applaudira ; il en retirera quelque avantage, soit du côté des finances, soit du côté de la considération ; et voilà qui est bien tant qu'il vivra ; puis il mourra, et tout lui deviendra égal ; et celui qui a fait le monde rira de tout son cœur de voir les hommes occupés à vouloir arranger le monde, d'après leurs besoins, pendant que c'est lui, et lui tout seul, sans émule, qui se l'arrange suivant son bon plaisir.

Mille grâces de l'incroyable nouvelle que vous m'avez donnée touchant la *non-académicité* de d'Alembert (1). Pourriez-vous découvrir s'il en est arrivé de même à M. Delalande, que nous vantons comme notre académicien aussi ?

Faites-moi l'amitié de dire à la *chaise de paille* qu'aussitôt que je reçus sa lettre, je commençai à travailler sur le *carmen sœculare* (2), et à coucher sur les papiers mes idées ; mais j'ai laissé là mon travail ; les bras me sont tombés : cette médaille n'arrive pas. Lui et moi nous jouons un triste rôle dans cette aventure. Elle me serait inconcevable, si je ne connaissais mon guignon en fait de présens. Ce qui m'arriva avec le duc de Choiseul me suffit pour m'en convaincre. Gatti vous fait mille complimens. Il ne fait rien, et remplit par-là le vœu de la nature, qui créa l'homme pour le néant.

---

(1) Le refus d'admettre d'Alembert comme membre honoraire de l'Académie des sciences de Naples.

(2) C'est le *carmen sœculare* d'Horace.

Pourquoi désespérez-vous de revoir Magaillon ? Il est vrai que je compte le voir avant vous, et peut-être ce printemps prochain, mais aussi il y a bien plus de temps que je ne l'ai vu. Vos méditations sur les regrets des morts et des absences sont vraies et tristes, comme tout ce qui est vrai. *Ergò*, faisons des romans, et ne vivons que des romans et dans les romans. La seule chose vraie qui n'est pas triste pour moi, c'est que je sais que vous m'aimez, que je vous aime aussi, et que je serai toujours à vous. . .

A la même.

Naples, 23 septembre 1780.

MADAME,

Un de mes plus grands amis, M. le marquis Celezia, Gênois, est déjà à Paris, et peut-être vous l'avez déjà vu. Je vous prie de l'aimer, si vous m'aimez. Je vous prie aussi, avec le plus grand secret, de bien examiner mademoiselle sa fille, et de me mander ce que vous en pensez, soit pour la figure, soit pour l'esprit, le cœur, les talens. Ce que vous m'en direz sera d'un très-grand poids pour moi relativement à une affaire intéressante; mais il faut que personne ne se doute de rien.

Ce monstre (vous entendez déjà que c'est de Grimm que je parle), que fait-il ? Pourquoi n'éclaire-t-il pas mon esprit, en m'écrivant ? Et vous, comment vous portez-vous ? Ce mieux ou ce moins mal se soutient-il ? Je ne sais point de quoi vous remplir cette lettre. Depuis qu'on parle de la lé-

gislation des blés, il semble que le bon Dieu, pour morfondre les politiques, a envoyé la disette sur la terre. Nous sommes cette année dans de véritables embarras, et, pour surcroît de malheur, l'Espagne nous pompe encore des blés. Ah! que l'économistification est une belle chose en théorie! Donnez-nous la paix; car du moins nous mangerons des harengs, de la morue, et du blé d'Amérique.

Aimez-moi toujours; je vous aime à l'adoration; et si je ne remplis pas cette lettre de sentimens, c'est que mon style n'est pas tout à fait tourné à cela. Adieu; Celezia vous dira le reste.

A la même.

Naples, 3 février 1781.

Si mon bonheur, madame, ne m'eût secouru, vos maux et l'ingratitude de ce monstre à *chaise de paille*, m'auraient conduit cet hiver au désespoir. Trois grands mois se sont passés, sans que ni vous ni lui m'ayez écrit un pauvre petit mot. *La chaise* aurait pourtant dû me répondre à un projet assez intéressant pour moi, que je lui avais communiqué. Mais le ciel, qui protège l'amitié et la vertu, a fait trouver cet hiver à Paris un des hommes les plus vertueux, et l'un de mes meilleurs amis, M. Celezia. Il s'est pris de belle passion pour vous, comme je vois par ses lettres. Sa famille entière vous adore. Vous, en revanche, êtes devenue amoureuse, folle de sa fille aînée, comme j'ai vu par votre lettre. C'est par lui que j'ai eu des

nouvelles de vous, et pas tout à fait mauvaises. Il me dit que l'hiver vous est favorable; eh bien! que Paris reste toujours dans le plus rude hiver! Sans lui, j'aurais cru mort Grimm; car vous me le laissâtes malade dans votre dernière lettre, et puis vous ne m'écrivîtes plus rien. Mais mon bonheur va finir. Je n'ose plus répondre ce soir à Celezia, craignant qu'il ne soit déjà parti pour Gênes, vous laissant sa famille en gage. S'il ne l'est pas encore, dites-lui ma crainte. Grimm a dû recevoir mon livre par la voie du cardinal de Bernis. S'il ne veut pas m'écrire, je le laisse, je le donne à tous les souverains (j'ai pensé dire à tous les diables) du nord. Un ouvrage sérieux, dont je m'occupe maintenant, avance lentement; je serais bien pressé de vous montrer ce que j'en ai fait jusqu'à présent. Ah! si je pouvais le composer à Paris, et en communiquer des morceaux au coin de votre cheminée, ou à des dîners du baron d'Holbach! Mais cela ne se peut pas.

Pressez Carraccioli de partir; puisqu'il doit franchir le pas une fois, faites-le résoudre à s'y déterminer au plus vîte. *Guai e maccheroni si mangiano caldi* est le proverbe napolitain. Ces Siciliens se trouvent offensés et humiliés de voir un homme marcher à reculons pour aller être leur souverain.

Je ne sais que vous dire de plus ce soir. Continuez à aimer les Celezia, et remerciez-moi de vous les avoir fait connaître. Adieu; portez-vous bien, en prolongeant les droits de l'hiver.

A la même.

Naples, 10 mars 1771.

Vous m'avez mandé, madame, dans votre lettre du 12 du mois passé, des renseignemens relatifs à la famille des Valori. Voici ma réponse sur cet article. Le manuscrit du père Borelli existe effectivement à la Bibliothèque du roi, à Capo-di-Monte; mais il est emballé à présent depuis plusieurs mois, parce qu'on compte transporter de Capo-di-Monte à Naples cette Bibliothèque, et la placer convenablement dans un salon magnifique qu'on construit à présent. Ce salon, les armoires, la peinture, l'arrangement des livres, consumeront quelques années, après lesquelles on aura tout le loisir d'observer ce manuscrit. En attendant, je chercherai s'il existe d'autres copies de ce manuscrit : ce qui ne serait pas impossible ; et si, dans l'état d'abrutissement général de ma nation, cela pouvait me réussir, je vous en informerai. Au reste, le goût et l'étude des généalogies sont tombés ici dans le dernier mépris, depuis que la prérogative de la noblesse est comptée pour rien ; et nous sommes à présent au niveau de Constantinople.

Je change de discours. Apparemment il faut que M. Grimm n'ait pas reçu quelqu'une de mes lettres. Il n'aurait sûrement pas poussé la dureté, et je dirai presque l'impolitesse, jusqu'au point de me refuser toute espèce de réponse, sur-tout lorsqu'il s'agit de choses qui le concernent. Je lui avais envoyé une feuille relative à ce qu'il voulait de moi,

pour le service de l'impératrice, dans l'exécution du fameux *carmen sæculare*. J'ignore s'il l'a reçue, puisque ni lui ni vous ne m'en dites rien depuis deux mois. J'ai envoyé mon livre sur la Monnaie par la voie du cardinal de Bernis, et point de nouvelles non plus. Enfin, je lui avais écrit différentes choses assez importantes, auxquelles il ne répond pas. Si c'est un courrier russe qui tient les cordons de ce malheureux sac dans lequel on l'a fourré, dites à cet infâme courrier qu'il est un coquin, un faquin, un turquin, un requin, etc., d'empêcher de la sorte au plus aimable des monstres de vivre avec ses amis. Mille choses à madame votre fille et aux aimables Celezia. Adieu, portez-vous bien.

Carolinæ Æmiliæ Olympiæ Savaletæ,
Virgini plane incomparabili,
Formæ elegantia, omnium opinione
Præter quam sua, pulcherrimæ,
Sed animi dotibus longe pulchriori:
Consilii maturitate, facillimo ingenio, humanitate,
Pietate, religione,
Singulari in patrem reverentia,
Tanto que erga virum obsequio,
Ut cum co mutuis observantiæ officiis
Ancipiti semper certamine contenderit.

Huic in medio ætatis flore interceptæ
N. N. pater vix tantæ jacturæ superstes,
M. Ant. Carolus Dupleis conjux sibi relictus,
Hoc est ud perpetuam solitudinem
Atque ægritudinem reservatus,
Posuerunt.

Vixit annos XXXI dies II
Decessit VII. Kal. Jannuar. anni M. DCCLXXIX.

A la même.

Naples, 14 avril 1781.

MADAME,

Enfin je suis parvenu à voir et à examiner le manuscrit de la Bibliothèque de notre roi, où l'on devait rencontrer des notices relatives à la famille Valori. Je n'ai pu ni dû me fier à personne; je l'ai étudié moi-même. Voici ce que c'est : son titre est le suivant : *Apparatus historicus ad antiquos chronologos illustrandos,* operâ P. Caroli *Borelli clerici reg : min;* quatre grands volumes in-folio. L'ouvrage n'a rien de commun avec ce titre ridicule. C'est un index assez détaillé et très-exact de tout ce qui est contenu dans les registres de la chancellerie de nos rois de la race d'Anjou et d'Aragon. Il y a la table de tous les noms des personnes indiquées dans les registres, et il n'y a pas un seul Valori. Il y a ensuite la table des noms des personnes nommées dans les registres de la Chambre des comptes, et voici ce qu'il y a :

« *Francesco Valori ambasciator di Firenze a.* 1487. » Cette notice n'est point précieuse, puisque tous les historiens nomment cet ambassadeur de la république de Florence envoyé à notre roi Ferdinand I..... Ce qu'on peut déduire de plus sûr de la recherche que j'ai faite dans cet ouvrage du P. Borelli et dans d'autres manuscrits de la même Bibliothèque que j'ai voulu feuilleter scrupuleusement, c'est que la famille Valori de Florence n'a

jamais envoyé aucun de son nom ni s'établir à Naples, ni même servir aucun de nos rois, puisque tous les noms de leurs courtisans sont dans ce registre. Dites donc à M. le jeune marquis de Valori qu'il ne s'écarte pas de la Toscane, dans les recherches qu'il va faire sur les anciens titres de sa famille.

J'ai reçu une lettre de Grimm, après un temps infini d'attente. Pour le châtier, je ne lui répondrai pas ce soir. Horace même en serait scandalisé, si j'écrivais *hodiè sanctissimâ sabbathi Judæis die.*

Il me mande que, le 27 mars, vous étiez malade d'une fièvre fluxionale. Nous sommes au 14 avril. Vous vous portez donc bien. Mille choses à mes Celezia. Aimez-moi plus que Grimm, car ce monstre inexorable ne m'aime plus, et il n'aime plus rien. Aussi on le punit comme Damiens, en le tirant à quatre chevaux. Voilà comme on doit punir les cruels. Adieu.

A la même.

Naples, 9 juin 1781.

Votre lettre ravissante me parvint au moment où j'allais monter en voiture, à Rome. Elle servit admirablement pour réjouir ma course au travers des marais Pontins. Je la relus quatre ou cinq fois, et toujours avec extase. Arrivé ici, samedi passé, je n'eus pas le loisir d'y répondre le même jour; je le fais à présent. Carracciòli arriva avant-hier, jeudi. Il se porte très-bien, à l'excep-

tion d'une certaine jambe gauche, qui est d'une architecture fort gauche et très-difforme, en comparaison de la jambe droite. Avec tout ce défaut en architecture, l'édifice pourra durer encore quelques années, autant qu'il en faut pour faire du bien à la Sicile. Il parle toujours de Paris; mais il vivra loin de cette ville; et si l'on continue à faire des sottises en France contre ses meilleurs amis, il lui arrivera, tout comme il m'est arrivé, qu'il ne regrettera pas la France. Il regrettera ses amis de Paris. Rien n'est déballé de son équipage; ainsi, je ne possède pas encore votre ouvrage. Je brûle d'impatience de le lire, et je vous fais mille remercîmens aussi de l'ouvrage sur la valeur des monnaies.

J'ai reçu deux lettres de Grimm, l'une à Rome, ensemble avec la vôtre, l'autre cette semaine. La nouvelle qu'il m'a donnée de la démission de M. Necker me met de si mauvaise humeur, que je ne veux pas lui répondre. Est-il possible qu'on ne trouve ni siècle éclairé, ni nation docile, ni souverain courageux, ni temps, ni moment où le grand homme puisse rester en place? Qu'est-ce que c'est donc que cela? Faut-il qu'il y ait une loi éternelle, depuis la pomme de notre cher père Adam, qui ait livré les hommes aux méchans et aux imbécilles, et exclu à jamais les héros! Si cette loi existe, il faut courber le dos et plier la tête. Si elle n'existe pas, je maudirai les parlemens, les intendans, les intrigans, les cabaleurs et les imbécilles d'avoir fait ce massacre. A propos,

Carraccioli ne connaît point la brochure qui a paru sous son nom contre M. Necker. Il serait très-curieux de la voir. Grimm lui fera grand plaisir de la lui expédier.

Je me réjouis très-fort de votre vertu *résurrective*, si elle vous dure; vous finirez par accomplir ma prophétie, qui est, comme vous savez, qu'à la longue vous vous enjambonnerez, et resterez sèche et bien portante jusqu'à la décrépitude.

Voilà du monde qui m'arrive et m'interrompt. A nous revoir, à samedi. Adieu.

A la même.

Naples, 16 juin 1781.

MADAME,

Ce n'est que ce matin à midi, que Carraccioli m'a envoyé les deux ouvrages dont vous m'avez fait présent. Je vous remercie de ce précieux don. Je n'ai fait que les feuilleter. L'ouvrage des mesures m'a paru fort savant, fort exact et d'un travail épouvantable. Qui est ce M. Paucton qui en est l'auteur? Il me paraît qu'il est nommé dans un dialogue d'Emilie. Pourquoi une si belle reliûre? Est-ce que l'auteur vous en avait fait présent? Les dialogues sont charmans tout à fait. Ce rôle d'Emilie est si vrai! jamais on n'a dit de plus grandes vérités avec plus d'enfantillage. C'est un grand ouvrage, en un mot, aussi remarquable par ce qu'on y dit, que par ce qu'on n'y dit pas. Vous savez les grandes querelles qu'il y eut en France contre les

jansénistes, à propos d'un *silence respectueux*; ne pourrait-on pas persécuter de même les incrédules sur leur *silence respectueux?* ce serait au moins une chose à proposer pour le bien de l'Eglise.

Ce pauvre abbé Raynal a enfin succombé au plaisir de se casser le cou, comme auteur célèbre; quelle terrible démangeaison! Je prie Dieu tous les instans de m'en préserver.

Je vous prie de dire à Grimm que j'ai été à Rome, mais je n'ai jamais rencontré le conseiller Reiffenstein. J'avais apporté deux exemplaires de mon ouvrage pour les expédier aux princes de Saxe-Gotha, et je les ai donnés à d'autres. Voilà une conduite digne de Diderot.

Carraccioli se porte très-bien. Il parle toujours de Paris, mais il ne s'est pas encore aperçu combien il le regrettera, lorsqu'il sera dans la monotonie de l'ennui et la sécheresse du travail de la vice-royauté. C'est alors qu'il sentira sa perte. A présent il est distrait par les caresses des souverains et les complimens de tout le monde.

Gatti vous salue bien tendrement; nous causons toujours de vous avec Carraccioli. Pour ce soir, je ne puis vous en dire davantage. Aimez-moi, soutenez votre santé, et croyez-moi pour la vie votre, etc.

A la même.

Naples, 22 septembre 1781.

MADAME,

N'allez pas croire au moins que je vous ai oubliée ou négligée, parce que, depuis long-temps, je ne vous ai pas écrit. Sachez que je me suis entretenu toujours avec vous; je vous ai entendu causer avec un plaisir infini; je fais ma lecture favorite de vos conversations avec Emilie, que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais vous, je vous connais, et je vous vois; je vous entends, je suis de tous les entretiens. Donnez-moi donc quelqu'éclaircissement sur ce charmant ouvrage. Qui a pu composer cette lettre originale du sieur Eloi Godard? Est-ce vous même? Etiez-vous si gaie que cela, au milieu des souffrances? A-t-elle un fond de vérité? Est-elle en entier d'imagination? Il faut savoir tous ces détails sur ce morceau unique. Et ce conte de fée? Si j'en avais fait un pareil à Naples, on m'aurait enfermé depuis long-temps au château St.-Elme. Ne vous a-t-on rien dit au sujet de ce conte?

Votre lettre du 27 août ne vaut pas la précédente, où vous me mandiez que votre santé était bonne. Cependant dans celle-ci vous parlez de crise: ce mot signifiant décision, j'en conclus que votre procès avec la maladie cette année est jugé à votre avantage, et que vous avez gain de cause.

Vous me parlez des Celezia obscurément; mais ils ne m'ont rien mandé, ni à Carraccioli non plus.

Est-ce qu'il a marié son aînée? J'en suis fâché pour elle et pour moi.

Carraccioli se porte à merveille; mais il a tant d'aversion pour son Palerme, que je crains qu'il ne se fasse une affaire sur ce retard excessif. Son vaisseau est prêt depuis plusieurs jours. Le ministre de la marine crie contre la dépense inutile de l'armement, et je ne sais pas comment cela se terminera. Ne dites mot de ce que je vous mande ici.

Mon ouvrage de *Droit public* avance lentement (1); je sens que je suis vieilli, et que je ne suis plus en état d'être auteur sans aide ni secours d'autrui; et ici où le trouver?

Embrassez de ma part *la chaise de paille*, qui sera de retour, à ce que j'imagine, de ses eaux de Spa.

Faites, mon Dieu, la paix, car sans cela je resterai sans chocolat, et j'en mourrai.

Adieu; mille choses au baron d'Holbach et à mes vieux amis.

Je suis très-occupé à présent de faire faire une superbe carte géographique du royaume de Naples. Vous savez combien j'ai été fou de ce désir. M. Zannoni est avec moi, et nous avons déjà un bon commencement.

---

(1) Il parle apparemment de son *Traité des devoirs des princes neutres envers les puissances belligérantes*, imprimé en 1782.

A la même.

Naples, 30 décembre 1781.

MADAME,

J'aurais dû vous répondre la semaine passée; mais ce samedi était la veille de Noël, très-grand jour de complimens chez nous, et en outre, c'était le jour des funérailles de l'impératrice. Le temps de vous écrire me manqua absolument. Savez-vous à quoi je compare cette mort de Marie-Thérèse? A un encrier qu'on a renversé sur la carte géographique de l'Europe.

J'espère que *la chaise de paille* se sera rétabli de sa maudite fièvre. Dites-lui que l'abbé de Bajanne se trouvant ici et partant pour Rome après-demain, il a bien voulu se charger de mon livre pour le remettre au cardinal de Bernis. J'ai écrit à ce cardinal ce soir même, pour le prier de l'adresser à M. de Vergennes. Ainsi j'espère que, huit jours après l'arrivée de celle-ci, Grimm recevra mon livre. Dites-lui bien en outre que je tiens deux exemplaires de cet ouvrage, reliés déjà et destinés, l'un pour le duc de Saxe-Gotha, l'autre pour le prince Auguste, son frère; mais, faute de savoir comment m'y prendre pour les leur faire parvenir, ils restent sur ma table, et je n'ai pas même su décider comment les en avertir. Ont-ils quelqu'agent à Rome ou dans d'autres lieux plus chrétiens que la Gothie, où il me soit plus aisé de les expédier? Je voudrais en envoyer un aussi à l'aimable

margrave de Bareith. Comment m'y prendre? Faites en sorte qu'il m'aide.

Bonne nouvelle, en vérité, que la médaille soit en bronze (1). Vous ne devinerez pas assurément la cause de ma frayeur de la recevoir en or; je vais vous la dire. J'aurais dû écrire une lettre à l'impératrice de Russie; or, j'aurais donné, moi, le pesant d'une médaille d'or pour sortir de cet embarras. Il était indécent à moi de lui écrire en italien, langue qu'elle n'entend pas. En français, vous savez bien que je ne sais pas tourner de belles phrases; en un mot, je serais un homme perdu si j'étais obligé à cette cruelle opération. Envoyez-moi donc la médaille, quand et par qui bon vous semblera; je n'en suis pas pressé; mais obligez la *chaise de paille* à se charger de mes remercîmens; et s'il croyait inévitable à moi d'écrire et de remercier, je l'autorise à dire que je suis mort, et l'impératrice le croira; car comment saura-t-elle que je suis vivant?

On fait mourir de même ici notre aimable Caraccioli, avant qu'il nous arrive; mais ce n'est pas de chagrin d'avoir quitté Paris qu'on le tue. On le condamne comme hydropique confirmé, et ce n'est pas notre faute si on le croit, puisqu'il s'est plu à l'écrire lui-même. Dites-moi comment vont les

(1) Il n'est ici question que d'une médaille en bronze, envoyée par Catherine II à Galiani; tandis que, dans la vie de ce dernier, Diodati prétend que ce même Galiani avait reçu de cette impératrice deux médailles en or.

jambes, car le cœur n'a jamais tué personne. Mille choses de ma part à l'aimable Celezia et à sa famille entière. J'ai fait et ferai tout mon possible pour me rapprocher d'eux; mais ces évènemens sont toujours des coups du sort et du hasard, et plus on combine pour les faire réussir, et moins ils réussissent.

Gatti assista à la lecture de vòtre lettre, au moment où elle m'arriva. Il vous dit mille choses tendres. Il avoue qu'il ne saurait rien prescrire pour raffermir vos dents; et pour les faire tomber, il ne connaît rien de mieux que les grands soufflets que les jansénistes appelaient des *secours*, mot abusif qu'on devrait réserver à ceux que les grands princes donnent à leurs petits alliés, et qu'on a donné aux Polonais.

Je suis bien en peine du tourment que vous causent vos dents; mais si elles vous tombent, soyez-en bien contente; il n'y a pas de plus grande commodité que de n'en pas avoir, et je l'éprouve. En voilà assez pour ce soir. Aimez-moi toujours, et engagez ce paresseux Grimm à me répondre. Adieu. Je vous souhaite une année meilleure.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme DU BOCCAGE.

Naples, 20 février 1783.

Ma belle dame,

Rien de plus aimable que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; elle m'a fait d'autant plus de plaisir, que je me croyais oublié de tout Paris. Mme d'Épinay ne m'écrit plus; elle est malade, et c'est au milieu de ses souffrances qu'elle travaille, qu'elle reçoit une palme académique (1)! Je ne suis point étonné du prix, mais de l'ouvrage, que je connaissais, et qui, à mon avis, eût remporté le prix dans toutes les académies du monde; c'est une véritable production du cœur; et voilà, sans doute, ce qui lui aura fait donner la préférence sur la pièce de Mme de Genlis; elle n'avait, dites-vous, que ce seul concurrent; mais c'était bien assez. Ne parlons ni de la plume ni du cœur de l'auteur d'*Adèle et Théodore*; c'est là peut-être son moindre mérite (2); mais son crédit, mais des amis si puissans parmi les quarante! Qu'aura dit le perroquet La Harpe (3); ce qu'il y

(1) Mme d'Épinay reçut le 16 janvier 1783, le prix d'utilité fondé par M. Monthion, chancelier de Mgr le comte d'Artois, décerné par l'Académie française, pour son ouvrage intitulé *Conversations avec Émilie*.

(2) Nous sommes loin de partager ce sentiment sur une dame si respectable sous tant de rapports.

(3) Galiani en voulait singulièrement à La Harpe; il ne lui

a de plus admirable en tout cela, c'est que deux femmes seulement se soient disputé le plus noble de tous les prix. J'en connais une troisième dont la muse eût, à coup sûr, partagé les juges, si elle eût daigné concourir; mais elle se contente d'une couronne (1).

Vous me demandez des nouvelles de Rome; que vous dirais-je qui ne vous soit connu? Mon dernier séjour dans cette capitale fut de courte durée, et toujours je n'y vis le lendemain que ce que j'avais remarqué la veille; des hommes métamorphosés en femmes, des nuées de pauvres gras comme des chanoines, des religieux sans religion, un désert à midi, un palais à minuit; telle est l'idée que j'ai conservée de cette ancienne maîtresse du monde; c'est donc beaucoup moins dans mes récits qu'il faut chercher Rome, que dans certaines lettres sur l'Italie, d'une dame pour qui, dit-on, un grand cardinal se fit homme (2).

J'accepte, avec une vive reconnaissance, l'offre que vous me faites d'être, au défaut de Mme d'É-

---

accordait que l'épithète de perroquet : c'est que La Harpe était un de ses ennemis. On sait qu'il ne fréquentait pas la maison d'Holbach, et que sa philosophie ne tenait qu'au fil de ses intérêts, et sur-tout à sa reconnaissance envers son protecteur de Ferney.

(1) Allusion à la couronne que Mme du Boccage reçut à Ferney des mains de Voltaire.

(2) Allusion au bon mot que dit le pape Benoît XIV, en voyant le cardinal Passioneï se promener avec Mme du Boccage.

pinay, ma correspondante à Paris; en cela votre amitié vous eût imposé, il y a quelques années, une tâche pénible; maintenant je ne sais plus ni lire, ni écrire, ni penser; je vis comme étranger au monde. C'est à vous, madame, c'est à vous de me rendre à la vie, en continuant de me donner de vos nouvelles; si ma résurrection ne fait pas autant de bruit que celle de Lazare, si *non scribantur hæc in generatione alterâ*, ce prodige n'en fera pas moins époque dans les annales de l'amitié, et son souvenir n'en restera pas moins dans le cœur de celui qui est très-respectueusement, etc.

P. S. Veuillez bien me donner des nouvelles de Mme d'Epinay, de la vicomtesse, de Marmontel, et autres anciens amis.

A la même.

Naples, 10 juin 1783.

MADAME,

Mme d'Epinay n'est plus! j'ai donc aussi cessé d'être! Vous m'aviez proposé, dans votre dernière, de continuer avec vous la correspondance que j'eus l'honneur d'entretenir si long-temps avec elle; je sens tout le prix du sacrifice que vous daignez vous imposer; mais comment pourrais-je y répondre? Mon cœur n'est plus parmi les vivans; il est tout dans un tombeau. Pardonnez-moi, madame, si je vous écris avec tant de franchise, si je vous montre tant d'ingratitude.

Mme la vicomtesse (1), qui me donna si souvent des nouvelles de sa pauvre mère, n'a pu se résoudre à m'apprendre une si grande perte ; c'est vous qu'elle a priée de remplir cette triste mission : elle ne pouvait mieux choisir ; qui mieux que vous soulagerait ma douleur, si elle était susceptible de soulagement ? Mais il n'y a en plus pour moi ; j'ai vécu, j'ai donné de sages conseils, j'ai servi l'État et mon maître, j'ai tenu lieu de père à une famille nombreuse, j'ai écrit pour le bonheur de mes semblables ; et dans cet âge, où l'amitié devient plus nécessaire, j'ai perdu tous mes amis ! j'ai tout perdu ! on ne survit point à ses amis.

Encore une fois, madame, daignez me pardonner, et croire que si je n'ai plus la force de vous écrire, je n'en conserve pas moins le souvenir de vos bontés, et le désir de vous prouver, tant que je serai condamné à traîner encore une misérable existence, avec quels sentimens j'ai l'honneur d'être, etc.

Nota. Mme de Beauharnais, auteur d'un éloge de Mme du Boccage, trouva ces deux dernières lettres dans les papiers de cette dame, et permit à M. de P..... d'en prendre une copie, qu'il a daigné nous remettre. M. de P..... vit souvent l'abbé Galiani chez Mme du Boccage ; il compare sa

---

(1) La vicomtesse de Belzunce, à qui Galiani adresse plusieurs lettres dans cette correspondance.

vivacité à celle de M. l'abbé de Pradt. A côté de ces deux lettres se trouvait l'intéressante dissertation de Galiani sur les chœurs et la musique des anciens, dont Mme de Beauharnais avait apparemment demandé une copie à l'auteur. Nous l'avons insérée à la fin de ce volume, après le Dialogue sur les femmes.

FIN DES LETTRES.

LES FEMMES,

DIALOGUE (1).

Le marquis. Comment définissez-vous les femmes ?

Le chevalier. Un animal naturellement faible et malade.

Le m. Je conviens qu'elles sont souvent l'un et l'autre; mais je suis persuadé que c'est un effet de l'éducation, du système des mœurs, et point du tout de la nature.

Le c. Marquis, il y a dans le monde plus de nature, et moins de violation de ses lois que vous ne pensez : on est ce qu'on doit être. Il en est des hommes comme des bêtes; la nature fait les plis; l'éducation et l'habitude y font les calculs. Regardez les mains du laboureur, vous y verrez le tableau de la nature.

Le m. Vilain tableau ! Vous voulez donc que ce

(1) Nous réimprimons ici ce Dialogue, annoncé à la fin du premier volume de cette correspondance, avec d'autant plus de plaisir, qu'il est extrêmement rare et curieux par les paradoxes ingénieux, les tournures et les originalités de l'auteur.

soit la nature qui ait fait les femmes faibles ? Et les sauvagesses ?

Le c. Elles le sont aussi.

Le m. Pas toutes, à ce qu'il me paraît.

Le c. Je conviens qu'une sauvagesse, avec son bâton, rosserait quatre de nos gendarmes; mais prenez garde que le sauvage, avec sa massue, en assommerait douze : ainsi, la proportion est toujours la même. Il est toujours vrai que la femme est naturellement faible. On remarque la même inégalité dans plusieurs classes d'animaux. Comparez les coqs avec les poules, les taureaux avec les vaches. La femme est d'un cinquième plus petite que l'homme, et presque d'un tiers moins forte.

Le m. Que concluez-vous donc de cette définition?

Le c. Que ces deux caractères de faiblesse et de maladie nous donneront le ton général, la couleur essentielle du caractère du sexe. Détaillez et expliquez cette théorie, et vous développerez tout. D'abord leur faiblesse empêchera les femmes de s'adonner à tous les métiers qui exigent un certain degré de force et beaucoup de santé, comme les forges, la maçonnerie, la manœuvre des vaisseaux, la guerre....

Le m. Vous croyez que les femmes ne pourraient pas faire la guerre ? Moi, je pense qu'elles se battraient bien.

Le c. Je le pense aussi; mais elles ne coucheraient point au bivouac. Elles ont le courage d'affronter le péril; elles n'ont point la force de soutenir les fatigues.

Le m. Cela pourrait être. C'est un métier fatigant que celui d'assommeur d'hommes ; quand je le faisais, il m'a toujours paru qu'il en coûtait trop de peines de tuer son ennemi. Cependant, si vous accordez le courage aux femmes, vous serez obligé de convenir qu'elles ont de la force.

Le c. Point du tout : un mourant peut avoir bien du courage sans avoir aucune force. Savez-vous ce que c'est que le courage ?

Le m. Voyons.

Le c. L'effet d'une grandissime peur.

Le m. Si ce n'est pas là un paradoxe, je veux mourir.

Le c. Paradoxe tant qu'il vous plaira ; il n'en est pas moins vrai. On se laisse courageusement couper une jambe, parce qu'on a très-grande peur de mourir en la gardant. Un malade avale sans répugnance une médecine qu'un homme en santé ne prendrait jamais : on se jette dans les flammes pour sauver son coffre-fort, parce qu'on a très-grande peur de perdre son argent ; si l'on y était indifférent, on ne se risquerait pas.

Le m. Mais si ces effets répondent à leurs causes, le courage ne sera donc, tout comme la peur, qu'une maladie de l'imagination ?

Le c. Rien n'est plus vrai : aussi les gens sages n'ont jamais de courage ; ils sont prudens et modérés, ce qui veut dire poltrons : du plus au moins, il n'y a que les fous qui aient du courage. Me permettez-vous d'ajouter que les Français sont la nation la plus courageuse qui existe ?

Le m. Après les Marates des Indes, s'il vous plaît; vous ne pouvez placer un éloge de ma nation plus mal à propos : mais on vous connaît; on sait ce que vous valez.

Le c. Grand merci! Ainsi je soutiens que la femme est faible dans l'organisation des muscles; de là sa vie retirée, son attachement au mâle de son espèce, qui fait son soutien; ses occupations, ses métiers, son habillement léger, etc.

Le m. Et pourquoi en faites-vous un être malade?

Le c. Parce qu'il l'est naturellement. D'abord elle est malade, comme tous les animaux, jusqu'à parfaite croissance; alors viennent ces symptômes si connus à toute la classe des bimanes; elle en est malade six jours par mois, l'un portant l'autre; ce qui fait au moins le cinquième de sa vie. Ensuite viennent les grossesses et les nourritures des enfans, qui, à le bien considérer, sont deux très-gênantes maladies; elles n'ont donc que des intervalles de santé à travers une maladie continuelle. Leur caractère se ressent de cet état presque habituel : elle sont caressantes et engageantes, comme presque tous les malades; cependant brusques et fantasques par fois, comme les malades; promptes à se fâcher, promptes à s'apaiser. Elles ont l'imagination constamment frappée : la peur, l'espérance, la joie, le désespoir, le désir, le dégoût se succèdent plus rapidement, s'y impriment plus fortement dans leurs têtes, et s'effacent aussi plus vîte. Elles aiment une longue retraite; et par in-

tervalle, une joyeuse compagnie, comme les malades. Voyez maintenant comment nous nous conduisons avec elles, et vous trouverez que nous agissons comme avec les malades. Nous les soignons, nous nous attendrissons avec elles; leurs larmes, vraies ou fausses, nous arrachent le cœur; nous y prenons intérêt; nous cherchons à les distraire, à les amuser; ensuite nous les laissons long-temps seules dans leurs appartemens; puis nous les recherchons, les caressons; et puis nous....

Le m. Allons, tranchez le mot; ne vous arrêtez pas en si beau chemin.

Le c. Oui, nous tâchons de les guérir en leur causant peut-être une nouvelle maladie.

Le m. Ajoutez qu'elles ne s'en fâchent pas, et qu'elles prennent cela en patience, comme les malades qu'on saigne, ou à qui on applique des caustiques.

Le c. Et c'est par la même raison qu'ont les malades de croire que tout ce qu'on leur fait se fait pour leur bien, et qu'ils s'en portent mieux.

Le m. Mais lorsque le temps de tous ces dangers et de tous ces risques est passé?

Le c. Alors elles ne sont plus malades, j'en convieus; mais elles sont nulles, vous en conviendrez aussi.

Le m. Tenez, chevalier, vous avez beau vouloir me persuader que les femmes sont des êtres malades par essence, cela ne s'arrange pas dans ma tête; s'il vous faut vos Napolitaines malades, je le veux bien pour vous faire plaisir; mais, pour

nos Parisiennes, je n'y saurais consentir. Allez au Wauxhall, aux boulevards, au bal de l'Opéra; et voyez un peu ces malades qui ont le diable au corps; elles fatiguent dix danseurs à danser les nuits entières, à veiller un carnaval complet, sans gagner un petit rhume; et vous appelez cela des malades!

Le c. Mon cher marquis, vous vous emparez de mes raisons pour me faire des objections : c'est précisément tout ce que vous venez de dire qui prouve que nous autres hommes ne saurions ni mieux comprendre, ni mieux définir, à la portée de notre intelligence, le naturel des femmes, qu'en les appelant des *êtres malades*, parce qu'elles nous ressemblent parfaitement quand nous sommes en état de maladie. N'avez-vous pas pris garde que quatre hommes ont de la peine à retenir un malade en convulsion, un frénétique, un enragé? L'homme piqué de la tarentule a plus de force pour danser qu'aucun autre bien portant.

Cette force inégale, excessive, inconstante, est précisément un symptôme de maladie, et un effet de l'irritation prodigieuse de nerfs agacés par une imagination échauffée. La tension des nerfs supplée à la faiblesse naturelle des fibres et des muscles. Aussi, démontez l'imagination, et tout est par terre : chassez les violons, éteignez les bougies, dissipez la joie, et ces éternelles danseuses ne pourront pas faire trente pas à pied pour rentrer chez elles, sans être excédées de fatigue; il leur faudra des voitures et des chaises, ne fût-ce que pour traverser la rue.

Le m. Vous me battez à votre ordinaire, parce que Dieu le veut ainsi. Malgré cela, je ne me sens pas persuadé de tout ce que vous venez de dire, et je n'en crois pas un mot. Je crois bien que vous avez raison dans l'état actuel des choses; mais tout cela me paraît un effet de corruption, et point du tout de l'état de nature. Si on laissait faire la nature sans la contrarier sans cesse, les femmes vaudraient autant que nous, à la différence près qu'elles seraient un peu plus délicates et plus gentilles.

Le c. Marquis, badinage à part, croyez-vous qu'il existe une éducation au monde?

Le m. Oh! pour ce paradoxe-là il est trop fort; je vous conseille, en ami, de le mitiger, de l'adoucir un peu; ou bien, si vous voulez, de l'expliquer: bien entendu que ce mot signifiera *rétracter*, comme dans les déclarations du roi, *portant interprétation des édits précédens*.

Le c. Je respecte vos conseils; ils sont à suivre, et je m'en suis toujours bien trouvé: je m'expliquerai; vous verrez si je me rétracte ou non. On a beaucoup parlé d'*éducation;* on en a écrit des volumes; et, comme de coutume, c'est encore une matière à défricher, un livre qui est à faire. Les trois quarts des effets de l'éducation sont la même chose que la nature elle-même; une nécessité, une loi organique de notre espèce, un effet de notre constitution machinale. Il n'y a qu'une partie de l'éducation qui ne soit pas un instinct; qui ne tienne pas à la nature ni à la constitution, et qui soit par-

ticulière à la seule espèce humaine; mais ce n'est pas d'elle que dérive la différence entre l'homme et la femme; ainsi, j'ai raison.

Le m. Comment! vous dites que l'éducation est un instinct?

Le c. Oui, sans doute. Toutes les classes des bêtes ont leur éducation; les unes dressent leurs petits à la chasse; les autres à nager; d'autres à connaître les piéges, leurs ennemis, leurs proies. L'homme et la femme instruisent pareillement leurs enfans par instinct : ils les dressent à marcher, à manger, à parler; ils les battent, et gravent en eux l'idée de la soumission; ils jettent par là, les verges à la main, les fondemens du despotisme, la *crainte;* ils les pomponnent, et élèvent l'édifice de la monarchie, *l'honneur et la vanité;* ils les embrassent, les caressent, jouent avec eux, pardonnent leurs espiègleries, leur parlent raison, et font naître en eux des idées républicaines, de la vertu et de l'amour de sa famille, qui se convertit ensuite en *amour de la patrie.*

Le m. Je vois que vous suivez scrupuleusement les divisions et le système de Montesquieu.

Le c. Toute la morale est un instinct, mon cher ami, et ce n'est pas l'effet de l'éducation qui change, altère ou contrarie la nature; les sots se l'imaginent : tout est, au contraire, l'effet de la nature même, qui nous indique et nous pousse à donner cette éducation, qui n'en est que le développement.

Le m. Mais quelle est donc cette partie de notre éducation qui ne tient point à la nature ni à l'instinct, et qui nous appartient exclusivement?

Le c. La religion.

Le m. Ah! j'entends : c'est pour cela qu'on la dit surnaturelle, parce qu'elle est hors de la nature.

Le c. La nature ne nous en a donné aucune trace, aucun instinct; elle n'est absolument propre à aucune espèce d'animaux; c'est un présent que nous devons tout entier à l'éducation; et tout homme qui n'aurait point été élevé, n'aurait à coup sûr aucune sorte de religion; je m'en rapporte aux hommes sauvages, trouvés dans les forêts de l'Europe. C'est bien la religion toute seule qui distingue l'homme de la bête; elle fait notre trait caractéristique. Au lieu de définir l'homme un animal raisonnable, il fallait l'appeler un animal religieux. Tous les animaux sont raisonnables; l'homme seul est religieux. La morale, la vertu, le sentiment sont un instinct en nous; la croyance d'un être invisible ne nous en vient point.

Le m. Vous me faites souvenir d'un auteur qui, pour prouver que l'éléphant était un être raisonnable, rapportait qu'on le voyait rendre une espèce de culte à la lune, en allant religieusement faire ses ablutions à la rivière les jours de la nouvelle et de la pleine lune.

Le c. Je ne crois pas que l'éléphant ait un culte; mais si vous voyez un animal d'une figure quelconque, soit rhinocéros, ou tortue, ou sapajou, ou

orang-outang, avoir l'idée des causes invisibles, pariez que c'est un homme, ou qu'il le deviendra à la troisième génération.

Le m. En quoi faites-vous donc consister l'essence de cette idée de religion?

Le c. A croire à l'existence d'un ou de plusieurs êtres qui ne soient aperçus par aucun de nos sens, qui soient invisibles, impalpables, et cependant la cause de quelques phénomènes.

Le m. Et les bêtes ne croient-elles pas cela?

Le c. Non : du moins elles ne nous en donnent aucune marque. La bête voit venir l'ouragan; elle a peur, se cache, et attend qu'il soit passé. L'homme voit l'ouragan, imagine qu'il existe un être invisible qui le cause, a peur de l'être qui le produit plus que de l'ouragan, et croit enfin qu'en apaisant cet être, il a un remède contre les ouragans. Telle est la définition générale de la religion; définition qui embrasse la vraie et les fausses : mais je m'arrête sur les développemens de cette idée; toutefois j'oserai soutenir contre tout esprit fort, que tout ce qui nous distingue des bêtes, est un effet de la religion. Société politique, gouvernement, luxe, inégalité des conditions, sciences, idées abstraites, philosophie, géométrie, beaux-arts, enfin tout doit son origine à ce caractéristique de notre espèce.

Le m. J'allais vous demander si nous avions perdu ou gagné à cette idée des causes invisibles; s'il y a une religion vraie parmi les fausses; si la vraie ou les fausses sont également bonnes ou éga-

ement mauvaises; d'où a pu venir, de première source, cette idée de religion; ce qui ne tient point à l'instinct, qui ne s'établit en nous que par une éducation donnée exprès, qui est pour nous ce que le manège est pour le cheval; car ce manège est pour lui une éducation qui n'a rien de commun avec celle que la jument sa mère lui a donnée. Mais je ne vous demanderai rien; car, dès que vous définissez l'homme un animal religieux, vous m'avez l'air de vouloir être religieux.

Le c. Ou bien fort bête. Il a fallu choisir : j'ai mieux aimé être homme; c'est pure affaire de goût, je le sais bien. Rousseau eût pensé autrement; il préférait de marcher à quatre pattes, et en attendant il marchait en grands caleçons : c'était son goût. Mais vous avez perdu de vue d'où nous sommes partis. Vous conviendrez que l'éducation proprement dite, c'est-à-dire l'idée de la religion et du culte, nous étant commune à tous, hommes et femmes, elle ne peut influer sur la différence de leur sexe au nôtre : les femmes ont autant de religion que nous.

Le m. Autant! Je crois qu'elles en ont davantage.

Le c. Pour moi, je crois qu'elles n'en ont ni plus ni moins : au total, si elles en retiennent une plus grande dose, nous y donnons un plus grand développement : les effets restent égaux.

Le m. Avez-vous vu l'ouvrage de Thomas sur les femmes?

Le c. Non.

Le m. Il ne dit rien de ce que vous venez de dire.

Le c. Et savez-vous pourquoi ?

Le m. Non, en vérité !

Le c. C'est que je ne dis rien, moi, de ce qu'il dit, lui.

DISSERTATION

SUR LES CHŒURS ET LA MUSIQUE DES ANCIENS (1).

On ne sait guère mieux aujourd'hui ce que c'était que les chœurs dans les anciennes tragédies, que si aucune de ces tragédies ne nous était parvenue.

La tragédie grecque était un acte de religion dirigé et réglé par les prêtres. C'était une représentation des points les plus remarquables de la mythologie; elle mettait sous les yeux des exemples aussi merveilleux que frappans de la vengeance céleste contre les grands crimes des hommes. Elle représentait l'aveuglement, les écarts où conduisent les passions, lorsqu'elles ne sont pas domptées. En excitant la terreur et l'attendrissement, le poëte voulait sur-tout inspirer au peuple l'amour des vertus et l'horreur du vice. Ainsi, pour se faire une idée juste de la tragédie grecque, il faut comparer les drames anciens, non à ceux de

(1) Cette dissertation fait partie des commentaires de Galiani sur Horace.

Corneille et de Racine, mais plutôt à ces spectacles dévots, connus sous le titre de Jeux de la Passion de N. S. J. C. L'objet principal de la tragédie grecque était donc la moralité, l'instruction. Or, les poëtes et les prêtres grecs avaient parfaitement bien senti qu'il ne suffisait pas de présenter un spectacle où le vice serait puni et la vertu récompensée; il fallait de plus, en faveur de la multitude, répandre, dans le cours même des événemens, beaucoup de maximes et de sentences morales; sans quoi cette multitude ouvrant les yeux et les oreilles sans faire souvent une seule réflexion, n'eût point obtenu de ces représentations l'avantage qu'on voulait qu'elle en retirât.

J'ai vu dans ma propre patrie un spectacle de la Passion de N. S., donné dans le temps d'une mission. Le théâtre était dressé sur le maître-autel; à la fin de la représentation de chaque mystère, le missionnaire prenait la parole; quelquefois même il interrompait l'action, et tâchait par ses discours d'exciter les sentimens propres du sujet représenté. Telle était à peu près la fonction du chœur dans la tragédie ancienne. Il était à la tragédie ce qu'est aujourd'hui l'ariette aux opéras italiens; c'était la substance de ce qu'on venait d'exposer, accompagnée de la réflexion qu'on voulait que fît l'auditeur; réflexion que peut-être il eût faite de lui-même, mais qu'il était toujours plus utile et beaucoup plus sûr de lui inspirer.

On voit évidemment par-là que les chœurs nuisaient considérablement à la vraisemblance; mais

l'illusion qui, dans les spectacles de plaisir et d'amusement, est en quelque sorte tout, n'est rien, ou pour ainsi dire rien, quand il s'agit d'instruction et d'enseignement. Voyez les fables d'Esope; quoi de plus invraisemblable que de voir les bêtes parler? Mais tant mieux pour la morale; elle en brille, elle en agit davantage.

Il faut conclure de là que, lorsque les pièces de théâtre ont cessé d'avoir l'instruction pour but principal, il a fallu supprimer les chœurs. Les efforts qu'on a faits pour les rétablir sont demeurés inutiles; 1° parce que les chœurs nuisent nécessairement à l'illusion, laquelle fait aujourd'hui notre principal objet; 2° parce que ceux de nos poëtes qui les ont voulu ranimer, n'ont su où il fallait les placer.

Pour donner plus d'effet au chœur, l'objet le plus important de la tragédie grecque, on crut devoir l'enrichir d'une musique plus forte et plus animée. En conséquence, le vers prit une autre forme; la poésie lyrique fut substituée à la dramatique. Le vers iambe, qui marchait à peu près comme la prose, convenait merveilleusement au récitatif; mais, par cette même raison, il avait trop peu d'effet; au lieu que la mesure courte et vive des vers lyriques, et leur division en strophes et anti-strophes, leur donnant plus d'action et plus de chaleur, les rendaient plus aisés à retenir.

Il suit de ces observations que les chœurs des Grecs sont de véritables ariettes d'opéras italiens; ou plutôt que les ariettes de Métastasio sont de vé-

ritables chœurs, avec cette seule différence, que, dans les pièces de Métastasio, c'est l'acteur lui-même qui, à la fin de la scène, en fait l'épilogue, décide le sentiment propre de sa situation, et expose la moralité qui en résulte; et que, dans les pièces grecques, tout cela se fait par un personnage pour ainsi idéal. Euripide et Métastasio ont écrit tous deux le récitatif en vers rapprochés de la prose, et les chœurs et les ariettes, en vers retentissans et lyriques. Tous deux ont coupé l'ariette en première et seconde parties, en strophes et antistrophes; tous deux ont dégarni de sentences et de maximes morales le récitatif, pour les verser toutes entières dans les ariettes ou dans les chœurs, et tous deux ont produit le même effet : ils ont, à la vérité, refroidi l'intérêt en affaiblissant l'illusion; mais ils ont porté plus avant et gravé en traits plus profonds le sentiment moral dans l'esprit du peuple. Il n'y a pas dix hommes en Italie qui sachent par cœur un seul vers du récitatif des opéras de Métastasio; mais il n'y a personne qui n'en sache trois ou quatre cents ariettes. Il en était de même pour les tragédies d'Euripide; toute l'antiquité l'atteste.

Les tragédies françaises sont d'un genre absolument différent; ce genre tient le milieu entre le dialogue et le chœur. La versification du drame français n'est point assez prose, n'est point assez vers; on ne peut ni la chanter, ni la parler. Les récitatifs italiens, comme autrefois les iambes de la langue grecque, résistent à la musique propre-

ment dite. Quoiqu'ils soient notés, les acteurs, en les récitant, parlent bien plus qu'ils ne chantent. Mais les ariettes, ainsi qu'autrefois les chœurs, ne peuvent être que chantées; et telle est la nature du vers lyrique. J'en appelle aux Français eux-mêmes, qui regardent comme une chose impossible de réciter le vaudeville. En second lieu, dans les tragédies françaises, les sentences ne sont ni renvoyées à la fin de la scène, ni chantées par le chœur; on les mêle au dialogue, lequel, par cette raison même, manque de chaleur et de précision.

Je ne décide point laquelle des deux manières est préférable, ou celle d'Euripide et de Métastasio, ou celle de Corneille et de Racine. Chacune a ses défauts et ses avantages. Il y a plus d'intérêt dans les tragédies françaises; les grecques et les italiennes sont plus instructives. L'illusion est mieux conservée dans les premières : il est vrai que la versification n'y a point le naturel du dialogue; mais comme ce défaut se répand sur le corps entier du drame, il devient beaucoup moins sensible. Les récitatifs grecs et italiens sont la nature même; mais la manière dont ils sont coupés par le chœur et par l'ariette, nuit considérablement à la vraisemblance. L'action est tantôt très-animée et tantôt très-languissante. Enfin, les drames grecs et italiens appellent la musique au lieu de lui résister; pendant que les tragédies françaises sont abandonnées et réduites à leurs propres forces.

Je ne parle point ici des vieilles tragédies italiennes, non plus que des pièces françaises qu'on

donnait, il y a deux cents ans, à l'hôtel de Bourgogne. Le goût des enfans pour les châteaux de cartes et pour les petites chapelles, ne décide rien pour les goûts et pour les passions qu'ils auront dans l'âge viril.

Quant au vers suivant de l'art poëtique d'Horace:

Actoris partes chorus, officium virile
Defendat,

Je crois que le poëte ne veut dire autre chose, sinon que le chœur doit prendre parti de l'accusation contre les coupables, et soutenir les devoirs de l'honnête homme et les procédés de la vertu; et c'est ce que le poëte détaille dans les vers suivans :

Ille bonis faveatque, et concilietur amicè,
Et regat iratos, et amet peccare timentes:
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem,
Justitiam, legesque, et apertis otia portis:
Ille tegat commissa, deosque precetur et oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

On n'a qu'à lire les tragédies grecques pour voir qu'en effet ce sont là toutes les fonctions des chœurs. Toujours ils blâment les vices et les coupables; toujours ils les accusent, et jamais ils ne les défendent; toujours ils exaltent le devoir et la vertu (*officium virile*). J'ai déjà expliqué pourquoi le chœur était chargé de cette fonction; j'ai remarqué qu'en considération de l'importance et de l'utilité des préceptes donnés par le chœur, on lui sacrifiait la vraisemblance dans l'intrigue et dans

l'action; ainsi, loin que le chœur dût faire l'office d'acteur, comme le disent les traductions, il ne devait pas même être acteur; il devait moraliser sur les évènemens, et ne s'en mêler jamais. On rencontre, à la vérite, quelquefois dans les tragédies grecques, des dialogues entre quelques acteurs et le chœur, ce qui ne paraît pas s'accorder avec ce qu'on vient d'avancer; mais la difficulté disparaît si l'on veut faire attention que le personnage qui, dans les manuscrits grecs, est appelé *chœur*, ne dialogue point en vers lyriques, en vers à chanter; mais qu'il parle en vers iambes, qu'il continue enfin le récitatif. Les copistes ont mis sur le compte du *chœur* tous les vers que le poëte met dans la bouche d'un soldat, d'une femme, d'un homme du peuple. C'est ainsi que dans le chant de la Passion de N. S., on a renvoyé à l'article *turba*, non seulement les discours de la populace juive, mais tous les petits bouts de rôle, comme celui de Caïphe, d'Hérode, de Pilate, de sa servante, etc.

Neu quid medios intercinat actus
Quod non proposito conducat et hæreat aptè.

Tous les interprètes modernes ont absolument voulu que le chœur chantât dans les entr'actes; mais il n'y a qu'à lire les tragédies anciennes, pour voir que ces morceaux lyriques ne sont ni dans les entr'actes ni même à la fin des actes, mais au beau milieu des actes, *neu quid medios intercinat actus;* l'expression ne saurait être plus claire.

Tibia non ut nunc orichalco vincta, etc.

Les Romains n'avaient point de déclamation qui ne fût un chant. Tous leurs vers étaient chantés; mais ce chant, très-éloigné de la musique moderne italienne, était encore plus simple que la musique de Lully. C'était une vraie psalmodie, telle qu'elle existe aujourd'hui dans nos Eglises; le chant des anciens était soutenu par des espèces de flûtes de différentes longueurs, faites ou de bois ou de laiton. Il en est de même aujourd'hui, avec cette différence cependant, que toutes ces flûtes sont rassemblées, et en plus grand nombre, dans un seul instrument auquel nous avons donné le nom d'*orgue*, et que sur le théâtre latin les instrumens ne jouaient qu'à l'unisson de la voix. Horace nous explique ici les causes de la corruption de la déclamation théâtrale. Lorsque l'enceinte et la population de Rome étaient peu considérables, et qu'on n'y avait encore que de petits théâtres, le peuple assistait au spectacle comme il convient d'assister à un acte de religion, avec modestie, avec décence, avant d'avoir mangé, d'avoir bu; alors quelques flûtes de bois, percées d'un petit nombre de trous, suffisaient pour soutenir et accompagner les chœurs; mais quand le peuple romain eut étendu son domaine, et que la ville étant plus peuplée, il fallut agrandir les théâtres, l'irréligion augmenta avec la population; le peuple, qui jusqu'alors se contentait, sur-tout dans les jours de fêtes, d'un seul repas qu'il ne faisait que le soir, commença à dîner, à boire, et même à s'enivrer avant de se rendre au spectacle. Le théâtre étant devenu plus

vaste, et le parterre plus tumultueux, il fut absolument nécessaire de donner aux instrumens plus de son et plus d'étendue. Les flûtes furent armées d'un tuyau de laiton, et devinrent presque aussi bruyantes que la trompette. De plus, les instrumens, cachés jusqu'alors dans un lieu à part, furent placés sur le théâtre et dans l'endroit même où les acteurs jouaient. Ainsi, pour se faire jour au travers des instrumens, les acteurs furent obligés de forcer la voix et la déclamation; on cria au lieu de chanter. Tel est le vrai sens des vers que nous venons de citer, et des dix suivans :

Vino diurno
Placari genius festis impunè diebus, etc.

On a déjà remarqué que, les jours de fête, les Romains assistaient à jeûn aux sacrifices ainsi qu'aux spectacles qu'on donnait en l'honneur des dieux; mais bientôt, sous prétexte de se rendre favorables les dieux lares que chacun avait dans sa maison, l'on mangea et l'on but en leur honneur, ce qui finit par être un bel et bon repas. C'est ainsi que le jour de Pâques, en Espagne et en Italie, sous prétexte de manger les œufs et le pain béni, on fait un véritable dîné avant d'aller à la messe.

Accessit numerisque modisque licentia major.

On ne voulait point que la musique du théâtre fût trop libre, trop figurée, par les mêmes raisons qui ont engagé nos papes et nos évêques à porter

des bulles et des mandemens pour bannir de nos églises la musique profane et théâtrale.

Traxitque vagus per pulpita vestem.

Ceci ne signifie point, comme l'ont cru quelques traducteurs, que l'on portait des robes traînantes. Il n'y avait point d'habillement d'homme qui fût traînant parmi les Romains. Seulement les habits de théâtre, et sur-tout ceux des danseurs, avaient quelque chose de flottant, comme des bouts de robe qui, passant par-dessus les épaules ou par-dessous les bras, jouaient au gré du mouvement de l'acteur. Les anciens artistes ont tiré un grand parti de ces bouts flottans, dans les peintures et les bas-reliefs. Mais qu'a donc voulu dire Horace? Le voici : Dans les premiers temps, les musiciens qui accompagnaient avec leurs instrumens la voix des acteurs, étaient séparés, cachés, comme l'est aujourd'hui notre orchestre. Mais lorsqu'on agrandit les théâtres, il fallut placer les joueurs d'instrumens sur les planches mêmes, à côté des acteurs ; leur donner des habits élégans et riches, car ils étaient devenus portion du spectacle; et pour qu'on ne les prît pas pour des instrumens eux-mêmes, les animer, les mettre en mouvement, en les faisant ou danser ou du moins marcher.

Et tulit eloquium insolitum facundia præceps.

La déclamation était devenue, comme on l'a déjà remarqué, excessivement outrée; on criait au lieu de chanter. Ce défaut se montrait d'une ma-

nière encore plus forte dans les finales des récits. Ce que les comédiens appellent aujourd'hui *coup de fouet*, Horace l'appelle FACUNDIA PRÆCEPS, *déclamation dans sa chute*. Un instinct naturel nous porte à appuyer toujours un peu plus sur la mesure finale de chaque vers, et sur le vers final de chaque récit. Mais il faut éviter l'excès. Autre chose est de donner à la cadence l'éclat que la nature demande, autre chose est d'imiter les convulsions de la prêtresse de Delphes lorsqu'elle rend des oracles.

Utiliumque sagax rerum, et divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

Pour bien entendre ces vers, il faut observer que les chœurs des anciennes tragédies sont remplis de prédictions relatives à l'évènement de la pièce. C'était là un moyen commode dont les auteurs se servaient pour mettre le spectateur à portée de saisir la suite de l'intrigue; souvent même ils s'y prenaient d'une manière très-peu fine. Vient-il de se commettre un crime? le chœur prédit la colère des dieux et les malheurs qui vont survenir, et qui, dans l'acte suivant, surviennent en effet infailliblement. On mêle à tout cela des préceptes de vertu et des sentences morales. Or la gravité, la décence avec laquelle il eût fallu prononcer ces préceptes et ces prophéties, fut changée en convulsions effroyables, pareilles à celle de la prêtresse de Delphes, assise sur son trépied.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.
Mox etiam agrestes satyros nudavit; et asper

Incolumi gravitate jocum tentavit; eo quòd
Illecebris erat, et gratâ novitate morandus
Spectator functusque sacris, et potus, et exlex.

On a senti de tout temps que tant que le parterre serait composé, non de personnes choisies, mais d'un peuple entier, il faudrait, pour arrêter et fixer son attention, mêler la plaisanterie aux sujets même les plus graves. L'histoire nous montre des bouffons auprès de presque tous les trônes du monde; nos pères comptaient la *messe des fous* parmi les cérémonies de notre auguste religion; enfin il y a eu des rôles plaisans dans presque toutes les pièces sacrées dont la représentation a eu lieu pendant si long-temps sur les différens théâtres de l'Europe.

Lorsqu'à force d'exercer la sévère et triste raison, on vint à se persuader que ce qui blessait la vraisemblance devait nuire à nos plaisirs, on retrancha de la tragédie les rôles bouffons; mais pour se pardonner ce retranchement, il fallut remettre ces mêmes rôles dans de petites pièces plaisantes qu'on donna, ou dans les entr'actes, ou à la fin de la tragédie.

La tragédie ancienne étant, comme on l'a déjà remarqué, une cérémonie auguste et sacrée, destinée à retracer aux yeux de la multitude les grands exemples de la vengeance céleste, on ne pouvait, sans la profaner, y mettre de la plaisanterie; mais en même temps il n'était pas possible d'attirer le peuple et de le fixer, sur-tout depuis que le spectacle n'était plus envisagé comme une affaire de re-

ligion, et qu'on croyait avoir rempli ses devoirs de piété parce qu'on avait sacrifié à ses lares, c'est-à-dire parce que, sous ce prétexte, on avait mangé et bu largement, après s'être contenté de jeter, en l'honneur de ces bonnes divinités, quelques grains de sel et de blé, et quelques gouttes de vin sur le feu. Que firent donc les anciens tragiques pour amuser le peuple sans outrager la noblesse et la sainteté de nos tragédies? Ils cherchèrent dans la mythologie même les personnages ridicules dont ils avaient besoin, et ils les trouvèrent dans les satyres, les sylvains, les faunes et tous ces dieux compagnons de Bacchus, qui, par les traits et les mœurs qu'on leur supposait, étaient en effet des êtres bizarres très-propres à faire rire.

Il n'est donc question ici ni de fables atellanes, ni de pièces entièrement satyriques; Horace n'a en vue que les chœurs plaisans, les scènes bouffonnes qu'on mêlait aux scènes sérieuses de la tragédie; mélange qui a plu dans tous les temps et à tous les peuples, à l'exception des Français, qui ne l'ont proscrit toutefois que depuis que Pierre Corneille leur a offert un genre de spectacle qui n'a rien de commun avec la tragédie ancienne.

Horace se propose donc de parler des scènes plaisantes et des chœurs bouffons des satyres, et, en conséquence, il donne les préceptes suivans. Il veut bien que les satyres soient railleurs, mordans, qu'ils tournent le sérieux en ridicule; mais les dieux, mais les héros, mais tous les personnages

graves de la pièce, ne doivent pas pour cela, lorsqu'ils dialoguent avec les satyres, prendre le ton de ceux-ci, en se servant tantôt d'un langage bas et ignoble, et tantôt d'un style gigantesque et boursoufflé. Le maintien de la tragédie doit être pareil à celui d'une matrone qui, dans un jour de fête, ne se prête aux mouvemens de la danse qu'avec une sorte de répugnance et en rougissant. Tel est le sens du premier précepte; celui du précepte suivant est plus difficile à saisir.

Au temps d'Horace, toute la plaisanterie des satyres était réduite au contraste qui résultait de la manière basse et triviale dont on les faisait parler, et du style noble et élevé qu'on mettait dans la bouche des autres acteurs. Horace condamne ce procédé, parce que les satyres étant pris à la campagne et dans les bois, on ne peut, sans blesser la vraisemblance, leur faire parler le langage du marché et de la halle. Il ne faut pas non plus leur faire dire des choses trop fines et trop délicates; ce ton conviendrait encore moins à leur rusticité. Ils ne doivent point vomir des ordures; si ces libertés plaisent à la canaille, l'honnête homme s'en offense. Enfin, ils ne s'énonceront pas comme un scapin, un crispin; le poëte ne doit pas perdre de vue que les satyres, pour être ridicules, n'en sont pas moins des divinités. Il serait absurde sans doute de mettre dans la bouche de Silène, précepteur d'un dieu et dieu lui-même, le propos d'un Pythias ou d'un Dave.

Cependant Horace s'apercevant que ces préceptes anéantissaient presque tous les moyens dont on se servait pour rendre plaisans les chœurs et les scènes des satyres, se voit obligé d'indiquer une méthode qui puisse tenir lieu de celles qu'il vient de proscrire. Ils y propose la parodie. Ce genre de poésie paraît d'abord très-aisé; mais on n'a qu'à s'y essayer, et l'on sentira combien il en coûte pour employer les pensées, les tournures, les expressions mêmes du texte d'après lequel on travaille, de manière qu'elles présentent un sens absolument différent de celui qu'elles avaient dans l'original. *Sumere de medio;* c'est prendre quelque chose de très-connu; c'est, dans l'intention d'Horace, choisir d'une tragédie le morceau le plus noble, le plus sublime, le plns répandu, et le parodier si bien qu'on fasse dire aux satyres de bonnes plaisanteries, presque avec les mêmes mots qui formaient une scène très-grave et très-pathétique.

Le vers 250 et les 25 suivans roulent sur la musique du théâtre. La musique dramatique ancienne était, ainsi que le vers, l'ouvrage du seul poëte. Toutes les syllabes dont étaient composés les mots des langues grecque et latine, avaient une mesure connue, fixe, inaltérable. Qu'on ne croie pas cependant que, dans le langage ordinaire, cette mesure fût bien distincte, bien appréciable; il n'y a point de langue où une pareille prononciation puisse avoir lieu dans le discours familier. La mesure rigoureuse et ressentie des syllabes était

uniquement affectée à la poésie, et constituait la principale partie de la musique d'alors. De là résultait un grand avantage auquel on n'a pas assez réfléchi, je veux dire la facilité de faire entendre le vers dans une place découverte, immense; où se rendaient quinze à vingt mille personnes. Rassemblez aujourd'hui le peuple dans un théâtre pareil; sur mille de nos vers il ne saisira pas un seul mot. Il n'en était pas de même chez les anciens; comme ils connaissaient parfaitement la valeur des syllabes de leur langue, la seule marche des sons leur indiquait les paroles; et s'ils pouvaient saisir un seul mot du vers, ils devinaient sans peine le reste.

Notre prosodie est si vague, si incertaine, et notre musique se moque si cruellement du peu que nous en avons, qu'on sentira difficilement la vérité de cette remarque. Mais qu'on se demande pourquoi au théâtre lyrique, il arrive souvent que nous n'entendons rien de ce que chante l'acteur, et l'on sera forcé d'avouer que c'est uniquement parce que la plupart de nos syllabes n'ont point de mesure fixe, et que celles dont la valeur est un peu plus déterminée, ne sont pas assez respectées par le musicien. Si, dans la simple déclamation d'aujourd'hui, ceux de nos acteurs qui font sentir la cadence, l'harmonie, le nombre du vers, se font entendre beaucoup mieux que ceux qui récitent le vers prosaïquement, il n'est pas douteux que chez un peuple accoutumé dès l'enfance à connaître la

mesure poétique et musicale de chaque syllabe de sa langue, le seul accompagnement des instrumens ne dût en quelque sorte suffire pour faire deviner les paroles.

Voilà une idée toute neuve, digne, si je ne me trompe, d'être examinée et approfondie.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce volume.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



